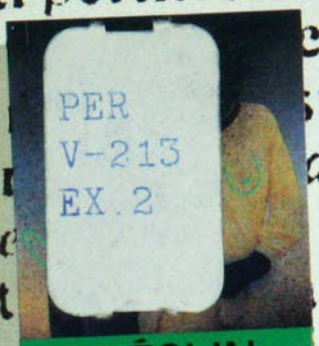
VIE EN ROSE



LE DÉCLIN...



DES MACHOS?

PARLEZ-VOUS FRANÇAISE?

LA FÉMINISATION

SELON LOUKY BERSIANIK

BENOÎTE GROULT

LOUISE HAREL





L'AVENIR ANDROGYNE D'ELISABETH BADINTER



QUÉBEC

UN THÉÂTRE VOLATILE

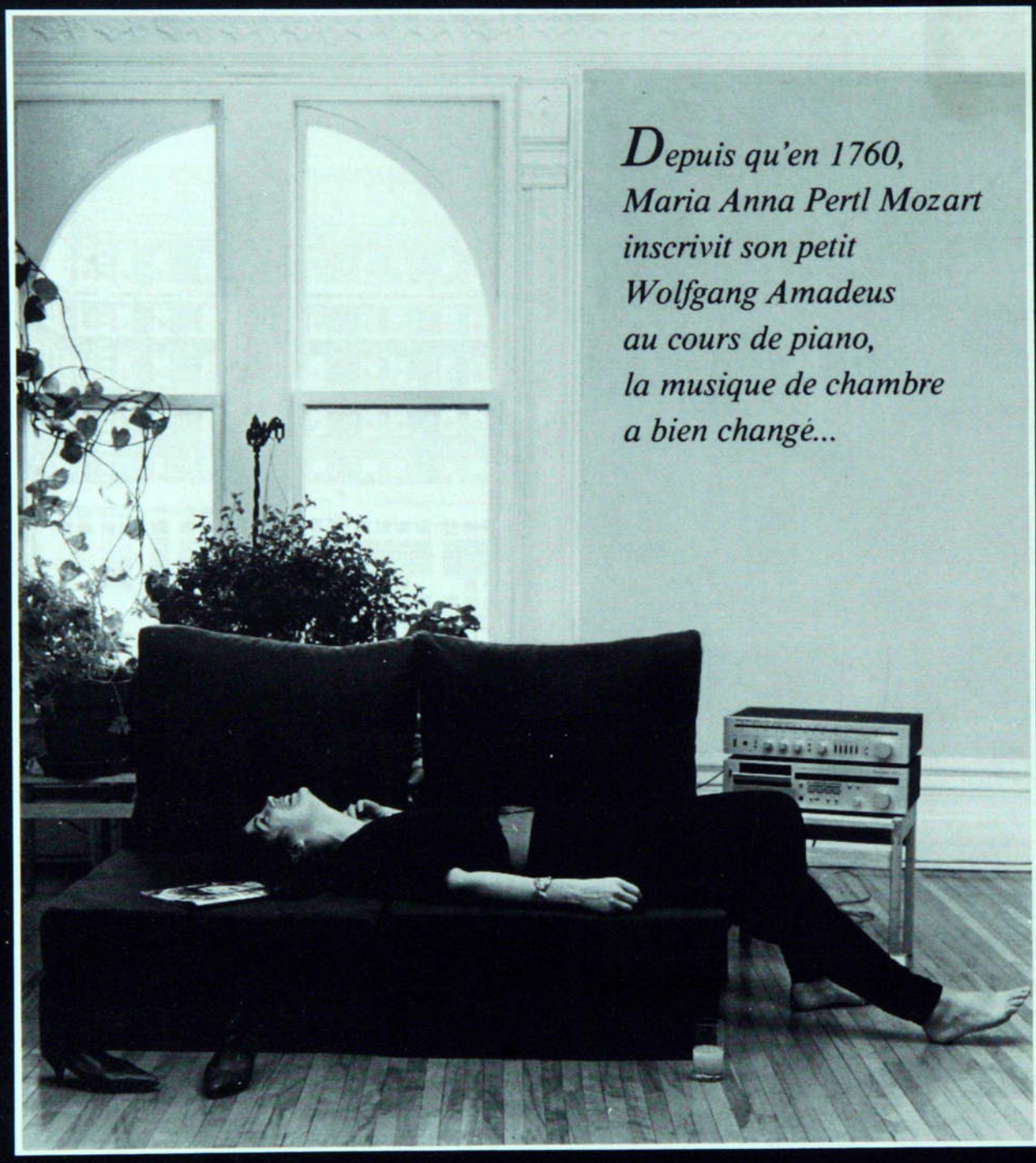


LE SYNDROME DU KGB



LE RING DES SEXES!

septembre 1986 • no 38 • 2,95 $ Courrier de 2e classe • Enr. 5188 • Port payé à Montréal



son or

Centre
de haute fidélité
7339, Saint-Zotique est
Ville d'Anjou
Province de Québec
H1M 3A5

Filtronique

HAUTE FIDÉLITÉ

9343, Lajeunesse
Montréal, Québec
Canada. H2M 1S5
(514) 389-1377

"Là ou le dialogue remplace le traditionnel monologue du vendeur."

DUAL - ELIPSON - GRADO - HARMAN/KARDON - JBL - KEF - NAKAMICHI - ORTOFON - REVOLVER - TEAC

SOMMAIRE

LE MAGAZINE FÉMINISTE D'ACTUALITÉ
nº 38
septembre 1986

ÉDITORIAL 4
Le syndrome du KGB
Gloria Escomel

COURRIER 6

COMMENTAIRE 8
La catastrophe désamorcée
Danielle Fiset

CHRONIQUE DÉLINQUANTE 9
Y a-t-elle une artiste dans la salle?
Hélène Pedneault

ACTUALITÉ FÉMINISTE
Congrès du NAC
Un automne chaud 10
Carole Beaulieu
La Vie en rose, état de santé 11
Françoise Guénette
Femmes de science
Sortir de l'ombre 13
Natalie Boisseau
Ces invisibles néo-Québécois-es 16
Gloria Escomel

COMMUNIQUÉS 17

ENTREVUE 18
Élisabeth Badinter
L'avenir androgyne
Diane Tremblay

INTERNATIONAL 36
Nicaragua
Toucher l'espoir du doigt
Françoise David,
Francine Pelletier

FICTION 42
Dans le silence qui suivit
Germaine Dionne

CINÉMA
«Le Déclin de l'empire américain»
Match nul 45
Francine Pelletier
Quelques bonnes nouvelles 46
Diane Poitras

ARTS 48
Landry et Nantel
Deux chambres à soi
Sylvie Roche

THÉÂTRE
Quinzaine internationale du théâtre
Vol au-dessus d'un poulailler 50
Josette Giguère
Tanzi
Le ring des sexes 52
Josette Giguère

FLASHES 53

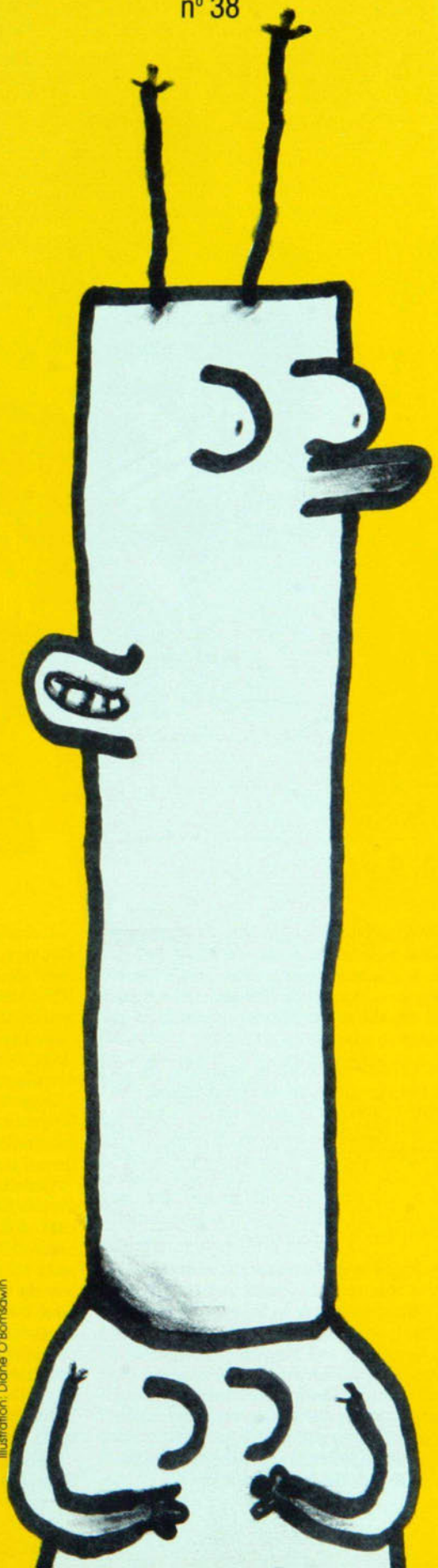


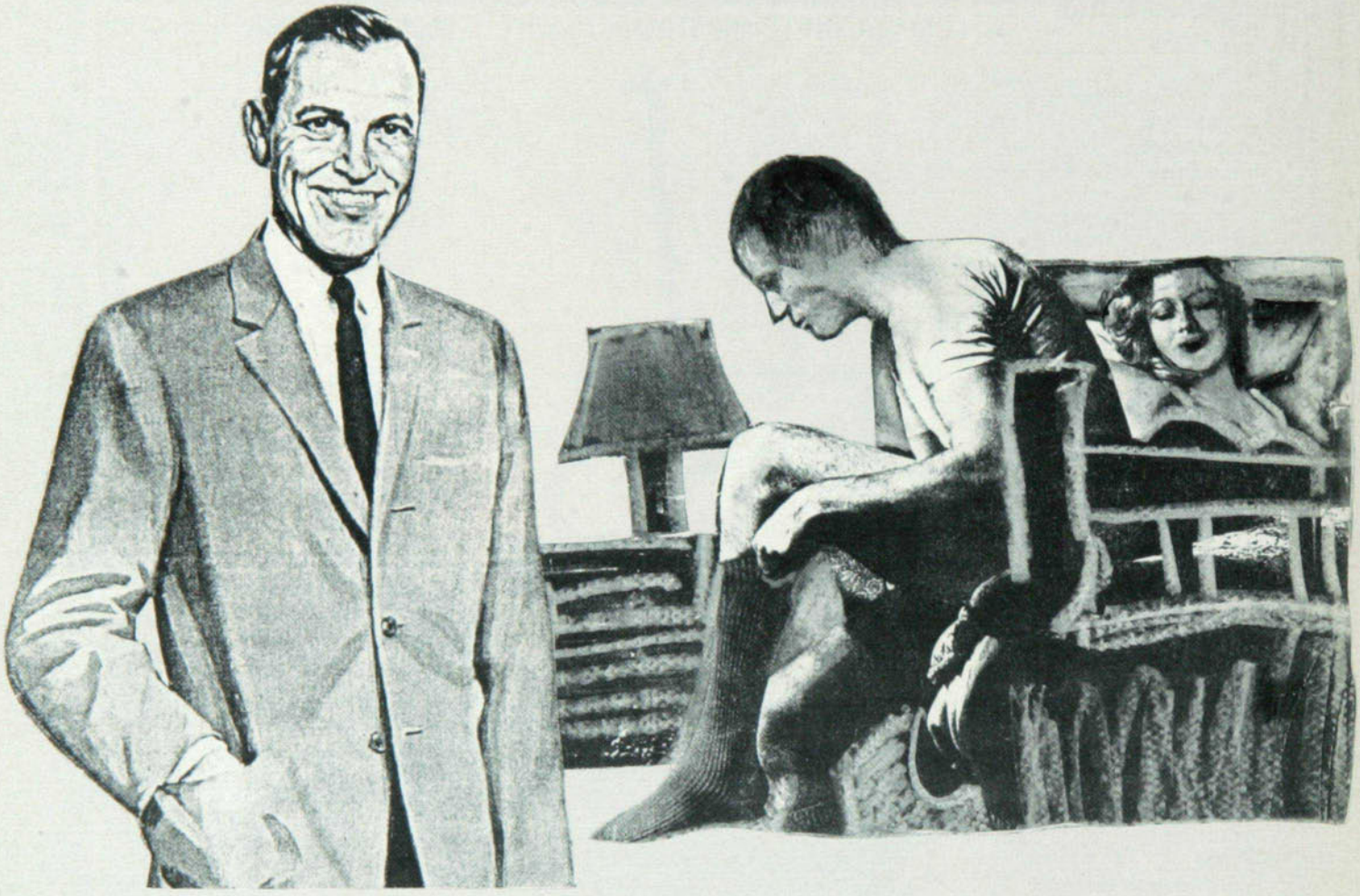
Illustration: Diane O'Bomsawin

PARLEZ-VOUS FRANÇAISE? Alors vous faites partie de ces féministes qui, comme Louky Bersianik et Louise Harel ici, Benoîte Groult en France, ne craignent pas de réinventer un langage moins sexiste. Au risque de paraître ridicules ou précieuses. Avez-vous l'impression que l'État, les boubous-macoutes ou les voisins vous pourchassent? Vous êtes victime du SYNDROME DU KGB. Ripostez. Croyez-vous vraiment que LA GUERRE DES SEXES n'aura plus jamais lieu? Lisez ÉLISABETH BADINTER, décodez LE DÉCLIN DE L'EMPIRE AMÉRICAIN, allez voir TANZI et nous en reparlerons.

22
PARLEZ-VOUS FRANÇAISE?
23
LA REVANCHE DU E MUET
Lynda Baril, Hélène Lévesque
26
COMME EN LANGUE ÉTRANGÈRE
Françoise Guénette
30
UN CRIME DE LÈSE-MASCULIN
Benoîte Groult
33
PAS RIDICULES, CES PRÉCIEUSES
Lynn Lapostolle
34
LA GRAMMAIRE INTÉRIEURE
Susanne de Lotbinière-Harwood

Affiche du «Déclin...»: Adam/Lafaille • Photo de D. Michel et D. Brière: Bertrand Carrière • Photo de E. Badinter: Louis Monier • Illustrations de Diane O'Bomsawin et Thérèse Godbout • Affiche de la «Quinzaine»: Adam • Photo de «Tanzi»: René Binet

ÉDITORIAL



La meute aboie vers la proie qu'on lui désigne. Et la chasse à courre, aujourd'hui, traque les assisté-e-s sociaux-ales, menu gibier qui ne mord pas comme les grands fauves. En un mois, au début de l'été, 1 750 chiens ont signalé des «fraudes» et la panique de se voir dénoncé-e ou débusqué-e a suscité un élan de sincérité également sans précédent. Et tout le monde de se féliciter du succès de l'opération déclenchée par le ministère de la Main-d'oeuvre et de la Sécurité du revenu.

Les chiens d'une vraie meute, au moins, ont droit à la curée. Les délateurs-trices, ici, n'ont pas d'autre récompense que celle de s'être bassement vengé-e-s ou d'avoir reçu l'appellation «d'honnêtes citoyens» par au moins un ou deux journalistes. Mais, comme l'écrivait Pierre Foglia, il y a des vertus qui puent. Vertu? Quel «courage, force physique ou sagesse» y a-t-il dans la délation? Aucune. Il suffit de passer un coup de téléphone: même pas besoin de se nommer, ni de se montrer. Allez par contre vous plaindre d'être lésé-e dans un de vos droits, par exemple à la Commission des droits de la personne: on vous demandera de venir sur place remplir un questionnaire. Combien de dénonciations y aurait-il eu s'il avait fallu se déplacer et se nommer?

En ce qui concerne le principe, on ne peut pas nier que tant de complaisance des autorités envers la délation est un encouragement implicite. Comme la couverture des médias peut l'être aussi. Les fonctionnaires, qui font remarquer qu'il y a toujours eu des dénonciations de «voisins» ou «d'amis», sont étonnés par l'augmentation spectaculaire d'appels depuis la fin mai.

«Il y a 42% de fraudeurs!», affirmait un rapport ministériel. Quelle aubaine! Mais qui définit le seuil de la fraude, sinon ceux qui établissent les règles du jeu? On veut nous obnubiler avec les cas spectaculaires et singuliers d'individus qui, comme N. Tremblay, cumulent 12 identités et 6 000 $ par mois, pour détourner notre attention des cas innombrables de bénéficiaires du BS qui arrondissent leurs maigres prestations d'un peu de travail au noir.

Comme le fait remarquer Madeleine Bouvier, directrice générale de l'Association des familles monoparentales (dont 80% des membres sont des femmes): «Un peu de couture par-ci, un peu de gardiennage par-là, c'est ce qui fait toute la différence. Or, 50 $ gagnés au noir suffisent à vous faire perdre la totalité des prestations. L'expérience nous a démontré que les seules personnes ayant réussi à se sortir du BS sont celles qui se sont aidées par un peu de travail non déclaré.»

Qu'elles soient en contradiction ou non avec la Charte des droits et libertés, les visites des «boubous-macoutes», ces violations du domicile, sont odieuses. Surtout pour les femmes: à guetter le moindre rasoir ou vêtement masculin dans la maison, pour mettre la main sur un «pourvoyeur» quelconque, on les traite toutes comme des putains. N'ont-elles pas le droit d'avoir un ami sans que celui-ci soit automatiquement un bailleur de fonds ou un conjoint de fait? Toute vie amoureuse est-elle automatiquement vénale?

Certes, il y a des abus. Il y en a partout. Mais les subventions données aux entrepri-

Illustration: Thérèse Godbout

Le syndrome du KGB

Jusqu'à quel point un gouvernement a-t-il le droit d'aller pour régulariser la conduite des individu-e-s? Est-il sain, par exemple, qu'un État américain comme la Georgie, dans la foulée de la croisade morale post-reaganienne, interdise la sodomie et la fellation entre adultes consentants, s'infiltrant ainsi dans le domaine pour un temps sacré de la vie privée? L'État n'a rien à faire dans les chambres à coucher, plaidait Pierre Elliott Trudeau à l'époque d'un bill omnibus demeuré célèbre. Aujourd'hui, pourtant, il arrive qu'on fouille les chambres et placards de certain-e-s, en grande majorité des femmes. Et la population, consultée après coup, semble d'accord avec cette opération destinée d'abord à économiser quelques dollars aux contribuables[1]. Les «fraudeurs» et «fraudeuses» de l'aide sociale, car c'est d'elles et d'eux qu'il s'agit, sont visité-e-s de plus en plus à la suite de plaintes, c'est-à-dire de dénonciations de leurs voisin-e-s bien intentionné-e-s. Bien intentionné-e-s? Gloria Escomel questionne ici l'immoralité profonde d'une pratique de plus en plus courante dans le processus judiciaire: la délation.

par Gloria Escomel

ses, pour la création d'emplois par exemple, font-elles l'objet d'autant de vérifications? Et qui, dans le grand public, pourra être en mesure de dénoncer les abus commis à ce niveau? Qui, dans le Gouvernement, aura le courage de s'en prendre à des hommes d'affaires? Qui aura, par exemple, le «courage politique» de couper le salaire à vie des députés réélus, une fois qu'ils n'exercent plus leurs fonctions? Ou les frais de déplacement des hauts fonctionnaires?

La course à la fraude peut commencer dans n'importe quel secteur. Mais on a choisi, avec les bénéficiaires du BS, les proies les plus faciles, déjà emmaillotées dans des définitions tellement étroites de la fraude qu'elles sont induites, par le système lui-même, à frauder pour vivoter un peu mieux. Nos anciens ministres et députés (élus deux fois) sont aussi des assistés sociaux payés à même nos impôts. Mais ils ont maintenu les règles du jeu leur assurant une rente à vie, même si la plupart sont casés ailleurs et ont un double emploi.

Pourquoi ne pas dénoncer, pendant qu'on y est, tous ceux qui, malgré un taux de chômage atteignant 11,5%, cumulent salaires et honoraires, charges et postes rétribués? Parce qu'ils rapportent des impôts intéressants, pardi! Libre à eux, et à elles, de s'échiner pour en payer davantage. Plus difficiles à dénoncer, les grands, parce que protégés par les lois, les relations, leur habileté à se défendre.

Le syndrome du KGB commence par là: un gibier facile. Demain, ce sera comme dans certains États américains: les voyeurs se mettront à dénoncer les lectures porno et les pratiques sexuelles de leurs voisin-e-s, homosexuel-le-s ou non. Le gonflement du réseau des indicateurs de police coûtera les yeux de la tête et nous nous demanderons ce qu'on fait de nos impôts.

Certes, toute dénonciation n'est pas mauvaise. La police ne peut être partout en même temps, heureusement ou malheureusement. Qui d'autre que des voisin-e-s peuvent l'alerter en cas de femmes battues, d'enfants maltraités, de voies de fait? Mais il s'agit là de prêter assistance à des personnes en danger, à des victimes réelles, comme d'ailleurs la loi nous y oblige tous, toutes. Dénoncer son voisin batteur d'enfant n'est pas la même chose que dénoncer son voisin assisté social et plombier d'occasion.

De même, les comités de surveillance de quartier, si efficaces contre les vols à domicile et de plus en plus populaires, fonctionnent sur la base de dénonciations. Mais où finit le sens civique et où commence l'injuste délation? La ligne de démarcation est fluctuante, que l'on pourrait peut-être tracer en interrogeant sa conscience: Où est mon intérêt personnel? Vengeance? Dépit? Le service rendu à mon voisin, ma voisine? Mon besoin de bien me faire voir par les autorités? Ou celui d'affirmer, enfin, ma puissance?

1/ Selon un sondage CROP effectué entre le 4 et le 14 juillet pour le compte du ministère de la Main-d'oeuvre et de la Sécurité du revenu, 81% des Québécois-es interrogé-e-s se disaient d'accord avec les visites à domicile. Rapidement, la Ligue des droits et libertés, le Front commun des assistées sociales et assistés sociaux et la Coalition for the Rights of Welfare Recipients ont toutefois contesté la méthodologie et les résultats de ce sondage réalisé en pleine période de propagande antifraude.

Ferveur ravivée



Photo: Marik Boudreau

À moi toute seule, je ne peux promettre d'apporter le cœur manquant... mais seulement une goutte de vie jointe à celle des autres, en toute sororité: je m'abonne à *La Vie en rose*.

Et cela d'autant plus joyeusement que j'ai été impressionnée par la qualité de l'article sur les Chinoises. Si la Chine, pour les «yuppies» de 86 et dans l'information économique, représente un vaste réservoir de consommatrices et consommateurs potentiels, plus profondément, dans des couches inconscientes, déjà elle est un «mythe» qui a inspiré tous ceux et celles d'entre nous qui avons porté les grands rêves d'égalité économique et politique et, particulièrement, le rêve d'égalité des femmes et des hommes. L'article de Françoise Guénette, par les questions qu'elle soulève, ravive cette ferveur: créer une humanité nouvelle!

LISE BOUCHER
MONTRÉAL

Des sueurs froides

J'ai beaucoup apprécié le numéro d'été... meurtrier. Je le relirai sûrement à petites bouchées. Je suis heureuse de constater que vous pourrez continuer à nous «déranger» dans les mois à venir. Les Québécoises et les Québécois ont prouvé qu'ils étaient généreux lorsque quelque chose leur tient à cœur. Au besoin, faites encore appel à nous.

MICHÈLE ALI

Je ne renouvellerai pas mon abonnement. Le magazine devient de plus en plus ennuyant et insignifiant. J'essaie d'encourager les publications canadiennes et, pendant un certain temps, j'ai espéré une amélioration. Mais votre dernier numéro a complètement brisé mes attentes. Page après page, des histoires de détective! Je ne m'intéresse plus guère ni à Christie, ni à Highsmith. Si je voulais lire ce genre de littérature, j'irais en acheter. Si vous vous décidez un jour à redevenir sérieuses, peut-être vous relirai-je.

LUCETTE HANSEN
CHEVERY

La vraie Rosa Luxemburg

J'ai relevé une erreur assez importante dans l'article de Diane Poitras (LVR, été 86) sur Von Trotta et Rosa Luxemburg. Elle qualifie cette dernière de «révolutionnaire anarchiste» quand elle fut, toute sa vie, consciente et militante, une marxiste révolutionnaire, donc une opposante irréductible de l'anarchisme.

Rosa Luxemburg (1871-1919), d'origine juive polonaise, fut l'une des fondatrices du SDKPIL (Parti social-démocrate du Royaume de Pologne et de Lituanie), parti affilié pendant un certain temps au POSDR (Parti ouvrier social-démocrate de Russie) dont l'un des dirigeants principaux était Lénine. Naturalisée allemande en 1893, professeure à l'école centrale du SPD (Parti social-démocrate allemand), elle organise dès août 1914 la lutte contre l'appui du SPD à l'effort de guerre de sa bourgeoisie et fonde le groupe «Internationale». Ce groupe deviendra la Ligue spartakiste qui, elle-même, devint le Parti communiste d'Allemagne.

Emprisonnée pendant la guerre de 1914-18, elle est libérée par la révolution et assassinée le 15 janvier 1919 par la contre-révolution momentanément victorieuse. Ses assassins, le hussard Runge et le lieutenant Vogel, n'eurent qu'une condamnation de deux ans de prison. Le responsable de son assassinat, le «socialiste» réformiste Noske, ministre du gouvernement, ne fut jamais inquiété.



La Rosa Luxemburg de Margarethe von Trotta

Elle fut l'une des figures les plus importantes du mouvement ouvrier de la fin du XIX^{e} siècle et du début du XX^{e} siècle, tant en Pologne, en Allemagne, en Russie qu'au niveau international (voir son rôle et son activité au sein de la Deuxième internationale ainsi que ses écrits sur l'impérialisme).

Paul Frölich, l'un de ses compagnons d'armes, a écrit une des plus belles et des meilleures biographies de sa vie (publiée

ÉQUIPE DE DIRECTION: Camille Bachand, Françoise Guénette, Andrée Lafortune, Lise Moisan, Greta Nemiroff, Francine Pelletier • **RÉDACTION**: Louise Bessette, Françoise Guénette • **COMITÉ DE RÉDACTION**: Carole Beaulieu, Martine D'Amours, Marie-Claire Dumas, Gloria Escomel, Yolande Fontaine, Françoise Guénette, Hélène Lévesque, Hélène Pedneault, Francine Pelletier, Diane Poitras, Hélène Sarrasin, Marie-Claude Trépanier • **ADMINISTRATION**: Johanne Isabelle • **DIRECTION ARTISTIQUE**: Sylvie Laurendeau • **COLLABORATION**: Lynda Baril, Carole Beaulieu, Josée Boileau, Natalie Boisseau, France Boisvert, Françoise David, Susanne de Lotbinière-Harwood, Germaine Dionne, Gloria Escomel, Danielle Fiset, Josette Giguère, Nancy Huston, Louise Labbé, Lynn Lapostolle, Hélène Lévesque, Laurence Orillard, Hélène Pedneault, Francine Pelletier, Diane Poitras, Denise Proulx, Nathalie Riel, Sylvie Roche, Monique Roy, Diane Tremblay • **ILLUSTRATION**: Bruneau, Suzanne Côté, Thérèse Godbout, Diane O'Bomsawin • **PHOTOGRAPHIE**: Suzanne Girard, Louise Lemieux • **MAQUETTE**: Diane Blain, Sylvie Laurendeau • **CORRECTION**: Dominique Pasquin • **COMPOSITION**: Concept Médiatexte inc. • **PELLICULAGE**: Graphiques H.I. Ltée • **IMPRESSION**: Imprimerie Canadienne Gazette • **DISTRIBUTION**: Les Messageries de presse Benjamin Ltée: 645-8754 • **PUBLICITÉ**: Claude Krynski: 843-7226 • **ABONNEMENTS**: 1 an, 10 numéros: 19 $; 2 ans, 20 numéros: 33 $; 3 ans, 30 numéros: 45 $. Tarif international par voie de surface: 30 $, par avion: 44 $. Anne-Marie Cormier: 843-8366 • LA VIE EN ROSE est subventionnée par le Conseil des arts du Canada, par le ministère des Affaires culturelles du Québec, et par le Secrétariat d'État, Programme de la femme • LA VIE EN ROSE est publiée par les Productions des années 80, corporation sans but lucratif. On peut nous joindre de 9 h 30 à 17 h au 3963, rue Saint-Denis, Montréal H2W 2M4, ou en téléphonant: (514) 843-8366 ou 843-7226. Copyright 1986 – LA VIE EN ROSE. Tous droits de reproduction et d'adaptation réservés. Dépôt légal: Bibliothèques nationales du Québec et du Canada ISSN-0228-5479. Indexée dans Radar et membre de l'Association des périodiques culturels québécois. Courrier de 2^{e} classe: 5188. Commission paritaire 4 067 CDN.

en français chez Maspéro et en anglais chez Monthley Review Press). Il y réhabilite ses idées et son activité face aux sociaux-démocrates et aux staliniens qui tentaient de dénaturer son œuvre et sa vie, bref qui tentaient de l'assassiner une deuxième fois.

RICHARD POULIN
HULL

Jouer sur deux tableaux

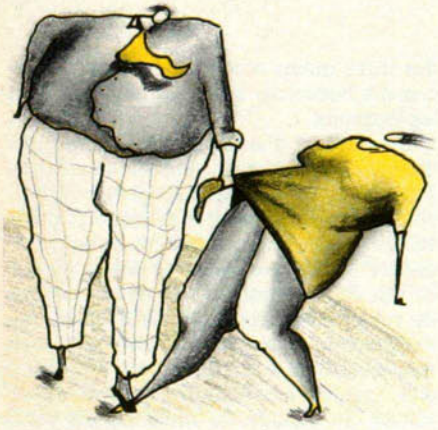


Illustration: Suzanne Côté

Dans son article sur la Charte des droits de la personne (LVR, été 86), Andrée Côté semble mettre en opposition les poursuites judiciaires et les stratégies alternatives.

Or, Action travail des femmes voit les choses autrement. Si dernièrement nous avons pu faire des pressions pour forcer la Société de transport de la communauté urbaine de Montréal à modifier des critères d'embauche discriminatoires, c'est parce que la STCUM avait peur d'être poursuivie comme l'a été le Canadien National. Pour cette raison, nous voyons les deux types d'action comme complémentaires et nous croyons qu'il faut continuer la lutte pour l'égalité en jouant sur les deux tableaux.

CAROLE WALLACE
ACTION TRAVAIL DES FEMMES
MONTRÉAL

Relance

J'ai reçu la bonne et la mauvaise nouvelle. L'éditorial m'a toutefois laissée perplexe. Nous sommes saisies d'un diagnostic de «l'affaire», mais outre le constat quant à la cible, au marché potentiel et au financement, les pistes de solution (facelift, changement de fonctionnement...) me semblent restreintes, fort à court terme et peut-être hors d'ordre.

Pourquoi ne pas inviter les abonné-e-s à devenir «membres-actionnaires» de *La Vie en rose*, leur permettant ainsi de s'impliquer autrement qu'en envoyant les listes d'amies ou des dons ponctuels?

Peut-être cette hypothèse a-t-elle déjà été envisagée, mais on n'en sait rien. Comme abonnée, j'aimerais être mieux informée et, sans prétention, participer de plus près à la relance de *La Vie en rose*.

JOSÉE PAQUETTE, MBA,
SAINTE-FOY

Mots d'amour...

Acceptez ce petit chèque et mes meilleurs vœux. Il faut que vive *La Vie en rose*! Le besoin est réel. Ici. Maintenant. La plupart de vos lectrices et lecteurs partagent mon avis. Je suis sûre que je n'aurai pas à faire la quête au coin des rues Saint-Denis et de Maisonneuve!!!

En avant, au boulot. *La Vie en rose* deviendra plus forte et sera le porte-parole des femmes d'ici et d'ailleurs.

LÉA ROBACK
MONTRÉAL

... d'admiration

J'admire la confiance que vous mettez dans vos lectrices et lecteurs pour vous donner le coup de main dont vous avez besoin pour continuer. J'admire votre désir de faire toujours mieux, de «vendre» ce que vous faites pour que ça finisse par devenir rentable, sans laisser tomber votre personnalité. J'admire votre côté un peu fou et expérimental, qui fait de vous une gang avant-gardiste, porteuse de changement, stimulante et provocatrice.

MICHEL VENNE
MONTRÉAL

... d'inquiétude

Permettez-nous de vous signifier notre inquiétude quant au contenu de votre magazine. Depuis plusieurs mois déjà, on ne retrouve plus dans *La Vie en rose* les articles et les dossiers étoffés qui alimentaient notre réflexion féministe et justifiaient notre intérêt pour votre revue.

Nous souscrivons tout de même à cette levée de fonds, car nous souhaitons que revive ce magazine féministe qui a, tout de même, le mérite de rejoindre le plus grand nombre de lectrices et de lecteurs. Toutefois, prenez note que nous ne pourrons maintenir notre appui si *La Vie en rose* ne redevient pas rapidement le reflet féministe des conditions de vie des femmes.

LORRAINE BERGERON
COORDONNATRICE,
MAISON D'ACCUEIL POUR FEMMES
EN DIFFICULTÉS, LÉVIS

«Penser» femme!

La vie n'est pas rose du tout pour vous en ce moment. Je ressens votre angoisse et vos souffrances car nous avons connu la même chose à *Voyelles* (magazine féministe belge décédé en 1982 – NDLR). Mais nous n'avions que trois ans et peut-être avions-nous commencé trop en flèche. Vous, au contraire, vous avez été très prudentes, très économes et voilà que vous avez le couteau sur la gorge. Nous avions aussi fait cette étude de marché et reçu le même diagnostic: il y a un public suffisant pour une telle revue, mais pour l'atteindre, il faut du temps et de l'argent. (...)

Se dire féministes? Grosse question. Là où nous nous battons, pas question de renier ce vocable, mais dans le magazine, nous l'évitions un peu, en pensant que toute femme n'est pas capable de recevoir positivement ce terme. Nous nous présentions comme un journal pensé par, avec et pour des femmes. Penser est féministe!, et le mot apparaissait souvent dans les articles, nécessairement.

Vous parlez de plus en plus et très bien des problèmes mondiaux. Excellent «penser» femme! Une rubrique qui nous avait réussi (sic): présenter une ville, même un village, à travers ses femmes, leurs travaux spécifiques, les pionnières de ceci ou cela, leurs artistes, leurs réseaux culturels et sociaux, etc. Nous avions une rubrique cuisine, très «de femme à femme», une autre sur les plantes médicinales: des douceurs pour celles que les articles rebutent au premier abord. Il paraît que même le mot croisé était accrocheur! Hélas! je parle au passé, mais qu'il n'en soit pas ainsi pour vous! Que vous trouviez un peu d'argent pour vous laisser le temps d'innover, d'élargir les centres d'intérêt. (...) De tout coeur avec vous,

MARIE DENIS
BRUXELLES

Errata

Notre dossier sur la presse féministe (LVR, mai 86) comportait hélas quelques oublis. Traitant de la presse féministe française, nous avons omis les *Cahiers du féminisme*, publiés à 2 000 exemplaires depuis 1977. Et au Canada anglais, *Resources for Feminist Research/Documentation sur la recherche féministe*, revue bilingue publiée à Toronto depuis 15 ans et distribuée auprès de 1 000 lectrices à travers le monde. Quant au Québec, la fiche d'identification des *Cahiers de la femme* (p. 21) n'était pas tout à fait exacte. Tirage: 2 500 à 3 000 (et non 25 000!). Nombre de pages: 120. Équipe permanente: trois anglophones à Toronto, et une francophone bilingue à Montréal. Rémunération: la rédactrice en chef et une secrétaire à mi-temps. Collaboration: bienvenue et bénévole.

Et en juillet, les photos de l'enterrement de Simone de Beauvoir (LVR, juillet 86, p. 10) étaient d'André Lacroix et non de Josée Boileau. Quant à la date de l'événement, excusez la bévue, il s'agit du 19 *avril* 1986 et non du 19 mars.

Tchernobyl

La catastrophe désamorcée

par Danielle Fiset

Tchernobyl, ça vous dit quelque chose? Allons, réfléchissez un peu: c'est ça, l'accident nucléaire survenu le 26 avril dernier en Union soviétique et dont les «méchants Russes» n'ont pas voulu parler. N'ayez pas peur, je ne ferai pas de politique, je n'en fais jamais. Vous n'aurez pas de discours «écolo» non plus, mes préoccupations écologiques se limitant hélas à ne pas jeter de papiers dans la rue, mais à attendre sagement la poubelle placée là par la municipalité. Bref, je ne suis ni pire ni meilleure que la plupart de mes concitoyennes. Dois-je ajouter que j'en ai honte?

Mon intérêt s'est pourtant réveillé lorsque j'ai pris connaissance de l'accident de la centrale nucléaire de Tchernobyl. Comme la plupart des gens, je m'étais, à quelques reprises, posé des questions sur les dangers de la production d'énergie nucléaire. Mais des réponses trop scientifiques ou trop évasives, de même que l'assurance qu'il était pratiquement impossible qu'une telle chose se produise, avaient réussi à me rassurer et je m'étais désintéressée du problème.

Mais voilà, l'impossible s'est produit! Cet accident aurait sûrement des conséquences et je saurais lesquelles. De plus, je m'attendais à un retour du débat sur le bien-fondé de la production d'énergie nucléaire. Je me suis donc mise à lire tous les articles de journaux québécois parlant de Tchernobyl.

Quelle naïveté! J'ai dû me rendre à l'évidence. On n'a toujours pas répondu à mes questions sur l'énergie nucléaire et ses dangers. Par contre, j'ai beaucoup appris sur l'hermétisme du monde soviétique, sur son refus de coopération avec le monde occidental et même avec son propre peuple. J'ironise? Que voulez-vous, j'ai été sidérée par la façon dont la nouvelle a été traitée. En effet, tout en rendant compte de l'événement, la presse écrite s'est servi du mythe du «gros méchant» (entendons ici tous les autres peuples qui n'appartiennent pas au régime soviétique) pour évacuer la réalité, c'est à dire les dangers que court la population en cas d'accident nucléaire. Dès le début, on a mis l'accent sur le manque d'informations fournies par l'URSS plutôt que sur le fait que «l'impossible» se soit produit, soit un accident nucléaire grave.

Je veux bien admettre, à la décharge de la presse, que l'Union soviétique n'a pas été très communicative. Mais qu'on se rappelle l'accident de Three Mile Island, aux États-Unis, en 1979: quoique beaucoup moins important, il avait soulevé un tollé de protestations du public qui, informé par cette même presse, et bien avant d'avoir des données précises sur l'ampleur de l'accident et ses conséquences, avait remis en question le bien-fondé de l'énergie nucléaire.

Cette fois-ci, pas de protestations ni de questionnements. Mais des articles insistant sur la non-collaboration de l'URSS, truffés d'expressions subjectives mettant en doute les informations fournies par les Soviétiques, les confrontant sans cesse aux suppositions de «nos experts». On insiste tellement sur cet accident nucléaire *soviétique*, que la lectrice ne sait plus si c'est grave parce que c'est soviétique ou parce que c'est nucléaire. Nous avons même droit à un article titré: «Manifestations en Europe contre le nucléaire russe»[1]. Pas contre le nucléaire, contre le *mauvais* nucléaire, celui des Russes.

Parallèlement à ces articles sur la catastrophe de Tchernobyl, on peut lire des articles sécurisants sur *nos* centrales qui, elles, sont «ouvertes» et où toutes les précautions sont prises, comme si les Soviétiques, eux, n'avaient pas pris de précautions.

Plusieurs articles décrivent aussi les mesures prises par le gouvernement canadien pour nous protéger(!) des retombées radioactives: saisie aux douanes des légumes contaminés, tests de contrôle du taux de radioactivité (en prenant soin de spécifier que les taux enregistrés ne sont pas dangereux pour «l'homme»), etc. De plus, on ressort *nos* problèmes écologiques, les pluies acides par exemple, ce qui a un effet réducteur sur les problèmes de l'utilisation de l'énergie nucléaire. Et que dire de ce titre: «Des manifestations antinucléaires font 400 blessés en RFA»[2]? Les manifestations seraient-elles plus dangereuses que le nucléaire lui-même? D'autres articles, enfin, nous informent des dangers des radiations. Moins nombreux cependant, avec des titres moins accrocheurs et un emplacement beaucoup moins stratégique dans les journaux.

Bien sûr, il n'aurait pas été souhaitable de créer un climat de panique dans la population en brandissant le spectre du nucléaire. Mais qui pourra m'assurer, preuves à l'appui, que nous ne courrons aucun danger si un tel accident se répète où que ce soit dans le monde? On nous a dit que les retombées enregistrées ici n'étaient pas dangereuses, mais est-ce bien vrai? Quels moyens avons-nous de le vérifier? Et si elles l'avaient été, l'aurions-nous su? Et aurait-on pu changer la direction du vent? Qui peut garantir que nos enfants ne paieront pas le prix fort? Que les déchets radioactifs entreposés ne leur rendront pas la vie intenable dans 10, 20, 50 ans? Ces questions et bien d'autres encore, les journaux ne les ont pas posées. Et c'est ainsi que, incroyablement, un accident d'une telle gravité n'a pas soulevé l'opinion publique. Et qu'il n'a même pas remis en question l'existence de nos centrales nucléaires!

En perpétuant l'image de la méchante URSS versus les bons Occidentaux, en identifiant clairement «l'ennemi», on endort tranquillement la population en la sécurisant, on s'assure ainsi de son appui quelles que soient les décisions prises éventuellement par nos gouvernements. Je ne plains pas les Soviétiques ou les Ukrainienne-s, je plains les milliers de personnes contaminées ou irradiées à Tchernobyl, et je plains les générations à venir, qui auront à payer pour nos bêtises.

Mais comme la plupart des gens, je continue à vivre comme si rien ne s'était passé. Je vais continuer à jeter mes papiers dans les poubelles tout en me félicitant d'être une bonne citoyenne. Je vais continuer à être heureuse d'être née du bon bord. Après tout, c'est chez les «méchants Soviétiques» que c'est arrivé. Le mythe est sauf, ma tranquillité d'esprit aussi. Pourtant...

Danielle Fiset, étudiante à l'UQAM en études littéraires, n'a écrit ce commentaire que... «par accident».

1/*Journal de Montréal*, dimanche, 11 mai 1986, p. 9.
2/*Le Devoir*, mardi, 20 mai 1986, p. 5.

Y a-t-elle une artiste dans la salle?

ou glissement progressif de la statue au statut



par Hélène Pedneault

Les artistes ne sont pas des gens comme les autres. Faut pas croire. Même si elles essaient de nous prouver que non, que c'est un travail comme un autre. Premièrement, la création n'est pas un travail, tout le monde le dit, c'est une obsession. Et l'obsession, notre société a la manie de toujours vouloir la soigner à tout prix, et qui plus est, de la guérir. C'est une obsession. On n'en sort pas. Non. Les artistes ne sont pas des gens comme les autres. La preuve? Elles ont besoin de silence. Plus que la moyenne des gens. Elles noyautent le silence jusqu'à ce qu'il avoue, jusqu'à ce qu'il crache les mots, les musiques ou les images qu'il contient. Les artistes ne sont pas des gens comme les autres parce qu'elles sont des tortionnaires, en fait. Des tortionnaires torturées, qui connaissent bien le supplice de la chaise électrique chaque jour de leur vie, même debout. Elles le cherchent même quand il y a une panne de courant. Surtout quand il y a une panne de courant.

Les artistes sont aussi des contorsionnistes. Toutes. Même quand elles ne font pas dans le showbizz. Elles connaissent tous les trucs pour contourner le silence, les images. Elles connaissent le truc de la femme sciée en deux, de celle qui disparaît dans une garde-robe hermétiquement fermée. Le truc du lapin qui se pose à la place de la colombe qu'elle croyait voir s'envoler. Le truc de la poussière, de l'appartement si sale que c'est lui qui empêche de se concentrer. Le truc du manque de vitamines ou de la chute de calcium à volonté, bien plus facile à réaliser que le truc de la page blanche qui se remplit de phrases inédites ou celui de la toile qui se peint directement avec les rayons du soleil ou les moiteurs de la nuit, ou encore le truc du spectacle qui monte comme une fleur en graine tellement ça a l'air facile qu'on dirait que tout le monde pourrait en faire autant. Presque.

Les artistes ne sont pas des gens comme les autres. La preuve? Elles ont besoin de solitude. Beaucoup plus que la moyenne des gens. Et on sait que la moyenne est élevée. Elles doivent être «addict». Un genre de drogue. Il faut bien être une artiste (parce que les artistes ne se rendent pas compte de la réalité) pour avoir besoin de solitude alors que la solitude est déjà partout, banale, chez elle chez tout le monde. Les pieds sur notre table et le nez dans nos assiettes. Et les artistes trouvent le moyen de la convoiter à tout prix. À croire que c'est une courtisane. Même si elle n'est pas rare, même si elle ne vaut pas cher et que personne ne ferait monter les prix si on la mettait à l'encan. Les artistes peuvent au moins se la payer, c'est dans leurs moyens. Mais la majorité des gens qui lisent le journal pensent que le bottin de l'Union des artistes est rempli de Rockefeller. Rockefeller est mort de rire devant tant de naïveté. Mais les rumeurs continuent de circuler. Il n'y a pas que les artistes dans le bottin de l'Union des artistes. Et toutes les artistes n'ont pas leur nom dans le bottin de l'Union des artistes. Les peintres et les auteures n'y figurent pas. C'était un exemple que je prenais comme ça, pour illustrer mon propos.

Les artistes ne sont pas des gens comme les autres. Faut pas croire. Vous avez raison de penser que ce sont des irresponsables, des insouciantes. Quand elles ont de l'argent, en général elles le flambent. Elles ne savent pas ce qu'est un REÉR (non mais...) ou si peu. Parfois elles ont des maisons, des voitures, mais faut pas croire. Ce n'est peut-être pas pour longtemps. Elles ne savent pas bien garder ce qu'elles ont. Elles dilapident. En plus, elles disent souvent de gros mots, des phrases qu'on ne comprend pas, elles nous tendent des miroirs alors qu'on n'a même pas demandé à se regarder, elles nous montrent sans prévenir des images qu'on n'est même pas habituées de voir.

Les artistes ne sont pas des gens comme les autres parce qu'elles ne savent pas vivre. Elles n'ont pas le temps de vivre la vie parce qu'elles la créent, elles passent leurs grandes journées à l'inventer. C'est pas une vie. C'est pour toutes ces raisons, auxquelles j'ai terriblement réfléchi, que je pense qu'il faut vite leur donner un statut particulier. Pour les protéger contre elles-mêmes, en fait. Pas parce qu'on en a besoin. Mois, je vois ça comme un geste humanitaire. Ailleurs, à d'autres époques, on érigeait des statues à la gloire des artistes. Encore maintenant, c'est pas pareil, mais il arrive qu'on compte jusqu'à 50 000 personnes à un enterrement d'artiste. Le marbre est trop cher aujourd'hui.

Ici, c'est pas pareil. Nous n'avons jamais eu de marbre, et l'importer est hors de prix. Et puis on s'est dit un jour «Je me souviens» parce qu'on connaissait notre tendance à l'oubli. On s'est pas corrigées de ce vilain travers et on a même oublié notre devise, puisqu'on a encore voté dans le rouge. Et puis les artistes, c'est bien de les sortir quand il y a de la visite, mais le reste du temps elles sont gênantes. À moins qu'elles n'aient la brillante idée d'aller se faire aimer ailleurs. Là, je ne dis pas. Les autres doivent savoir mieux que nous.

Alors, un bon geste: donnez-leur un statut. C'est moins cher que le marbre importé de Carrare. Ou peut-être mieux: lisez leurs livres, faites tourner leurs chansons à la radio, faites-leur des spéciaux à la télé (pour un Gainsbourg saoul et sale et stupide, on devrait bien pouvoir se payer une dizaine d'artistes québécoises), remplissez leurs salles même si elles ne s'appellent pas Reggiani, Cabrel, Renaud ou Gréco. À bien y penser, ce serait peut-être mieux de les aimer que de leur donner un statut.

Illustration: Suzanne Côté

Congrès du NAC

Un automne chaud

Menace d'une réforme de l'assurance-chômage excluant les femmes enceintes. Dépôt du rapport fédéral sur la garde des enfants. Premiers jugements basés sur la nouvelle loi régissant le divorce. Débat sur le projet de loi modifiant la réglementation de la pornographie. Réforme fiscale. Négociations avec le Secrétariat d'État pour améliorer le financement des groupes de femmes. Libre-échange.

Quand Louise Dulude énumère tous les dossiers que les femmes devront suivre de près cet automne, on a presque le goût de fuir, loin, en souhaitant bonne chance aux lobbyistes féministes.

Heureusement, la première présidente francophone du Comité canadien d'action du statut de la femme – mieux connu sous son nom anglophone de National Action Committee, NAC pour les intimes – ne sera pas seule au front. Après l'avoir boudé pendant de nombreuses années, les Québécoises ont en effet joint le CCA en nombre record lors de l'Assemblée annuelle de juin dernier, à Ottawa.

«Le budget Wilson et la désindexation des allocations familiales nous ont fait réaliser l'importance du lobby fédéral, explique Lise Brunet, coordonnatrice du Regroupement des centres de femmes du Québec. Qu'on le veuille ou non, les lois fédérales nous régissent. Devant la montée de la droite, aussi bien faire front commun. Nous avons décidé de venir à plusieurs pour avoir véritablement notre mot à dire dans la machine.»

Désormais à la tête d'un organisme parapluie regroupant plus de 458 groupes de femmes, une centaine de plus que l'an dernier, Louise Dulude rêve d'un mouvement encore plus large et surtout plus organisé. L'avocate de 42 ans, Québécoise de naissance, Ontarienne d'adoption, a d'ailleurs fait de cette réorganisation l'une de ses priorités.

Un comité de travail formé au cours de l'été s'est déjà attelé à la tâche. Des rencontres de consultation, jumelées à une visite de la présidente, se poursuivront tout au cours de l'année. «Nous avons grandi tellement vite, explique Louise Dulude. Il faut se demander si nos structures sont encore adéquates.»

Connue pour ses travaux sur la situation économique des femmes, Louise Dulude affirme que la majorité des Canadiennes partagent les idées féministes mais n'ont simplement pas été rejointes par un groupe organisé. Ex-travailleuse d'une clinique juridique de la métropole, Louise Dulude soutient que les femmes, si elles étaient mieux organisées, pourraient «écrire l'agenda politique» et même «élire la première femme première ministre du Canada».



Louise Dulude, nouvelle présidente du NAC

Connue aussi pour son franc parler et sa détermination, Louise Dulude dit ne pas craindre la présumée «montée de la droite»: «Le Gouvernement devra se rapprocher du centre à l'approche de l'échéance électorale, et la précampagne électorale commencera dès l'automne. Les femmes doivent donc penser à s'organiser en prévision de l'élection de 1988.»

Si la récente nomination de David Crombie au poste de Secrétaire d'État (responsable du programme de promotion de la femme) est plutôt rassurante, déclare Mme Dulude (Crombie, un Red Tory, est associé à la tendance plus libérale du Parti conservateur), celle de Barbara McDougall, au poste de ministre à la Condition féminine, l'est un peu moins. La députée de Saint-Paul (Toronto) est en effet connue pour être «très conservatrice», et elle détient aussi le porte-feuille de la privatisation, mariage plutôt curieux, estime Mme Dulude.

Mais il n'y a pas que les législations à l'étude qui préoccupent le CCA. Il y a aussi toutes celles qui ont récemment été votées et qui, déplore Louise Dulude, vont nuire aux femmes. «La nouvelle loi sur le divorce, par exemple. Il va falloir surveiller les jugements.»

La question des régimes de rente comme celle des régimes matrimoniaux et du libre-échange demeurent au cœur des préoccupations du CCA, ajoute Louise Dulude. «Le Québec a déjà été en avance en matière de régimes matrimoniaux, affirme-t-elle, mais maintenant nous sommes en retard sur l'Ontario.» Effectivement, des modifications législatives votées l'an dernier par le gouvernement ontarien font en sorte que lors d'un divorce, tout est désormais partagé entre les deux conjoints, les revenus de pension y compris.

Avec le retour de l'automne, le CCA suivra aussi de près les travaux d'un comité fédéral-provincial sur la question des pensions pour les femmes au foyer. Six provinces, dont le Québec, participent à ce groupe de travail. «Tout ce qui est dans l'arène politique nous concerne, commente Louise Dulude, même le projet de loi sur les produits pharmaceutiques et surtout cette réforme fiscale qui vient d'être annoncée. Nous devons être particulièrement vigilantes.»

Heureusement que Lise, Dominique, Chantal et d'autres Québécoises ont traversé le canal Rideau. L'automne sera chaud.

CAROLE BEAULIEU

Photo: Presse Canadienne

La Vie en rose, état de santé

Vous vous demandez peut-être, l'été coulant vers sa chute, ce qu'il advient de votre magazine préféré, de ses finances menacées et de son projet éditorial? Eh bien, nous n'avons pas encore le mot de la fin!

Dans l'éditorial du numéro de mai, nous révélions l'ampleur de nos problèmes financiers et vous demandions de contribuer à la campagne de financement lancée auprès d'individu-e-s féministes. Objectif: 200 000 $.

Dans le numéro d'été, nous annoncions avec fierté et reconnaissance le succès de cette première étape de la campagne: en cinq semaines, plus de 1 500 d'entre vous, lectrices régulières ou non, abonnées ou non, nous avaient fait parvenir près de 100 000 $. Cet argent soigneusement déposé en fiducie, et intouchable (il y est toujours), nous allons maintenant solliciter auprès des gouvernements, des syndicats et d'organismes progressistes les autres 100 000 $ nécessaires pour assurer la relance de LVR, prévue pour novembre. Car cette opération coûte cher: nouvelle maquette, achat de listes d'abonné-e-s potentiel-le-s, commandes de reportages, promotion spéciale (des milliers de Québécoises et de Canadiennes francophones n'ont encore jamais eu accès à LVR), etc.

Aujourd'hui, deux mois plus tard et ralentissement estival oblige, ces démarches de financement se poursuivent toujours et même si nous sommes sûres... à 75 % de recueillir les fonds manquants, nous ne pouvons pas encore le garantir. C'est pourquoi votre contribution financière, si minime soit-elle, serait toujours la bienvenue[1]... et pourrait même influencer les résultats.

Entre-temps, nous n'avons pas chômé. Réorganisation interne, plan de financement, préparation de la relance dans ses moindres détails, embauche de nouvelles employées: l'été n'a pas été si calme. Tout aussi intéressant: ces mois de crise nous en ont appris plus, sur l'état du projet et de l'entreprise, et sur nous-mêmes, comme féministes, comme employeures, comme amies, que bien des réunions et des fêtes précédentes.

D'abord, vous l'avez peut-être remarqué, la composition de l'équipe a changé. Deux de nos principales «pilières» et amies nous ont quittées, à la fois pour cause de fatigue et par goût de relever d'autres défis: il s'agit d'Ariane Émond, cofondatrice, coadministratrice et responsable des relations extérieures de *La Vie en rose* depuis 1980, et de Louise Legault, bénévolement impliquée dans LVR depuis les débuts et directrice des finances depuis 1983. Sans elles et leur détermination, vous n'auriez sans doute jamais connu le magazine. C'est l'occasion de les remercier pour leur ténacité à exercer un travail souvent invisible et ingrat. Elles nous manquent déjà.

Les tâches et fonctions ayant été redessinées, nous avons maintenant une directrice administrative, Johanne Isabelle, autrefois rédactrice en chef de *Nursing Québec*, la revue officielle de l'Ordre des infirmières et infirmiers du Québec, et une autre secrétaire-réceptionniste, Johanne Lessard, pour remplacer Andrée-Anne Delisle, partie se recycler auprès des jeunes (!). Aux abonnements, Marie-France Poirier revient, l'enfant réussi, rejoindre Anne-Marie Cormier. Claude Krynski, elle aussi en congé de maternité depuis quelques mois, reprend le service de la publicité. Avis aux intéressé-e-s.

Après l'administration, la rédaction. Parce qu'elle veut faire plus de journalisme et moins de coordination, Francine Pelletier quitte la permanence... mais demeure au conseil d'administration et au comité de rédaction. Ce qui fait que vous la lirez aussi souvent qu'avant. Ce qui fait aussi de Françoise Guénette la (seule) rédactrice en chef. Assistée cependant d'une toute nouvelle secrétaire de rédaction, Louise Bessette, qui, pour avoir été de *Presse libre* et de *Vie ouvrière*, connaît bien la dynamique parfois stressante d'une presse d'opinion à petit budget! Quant aux collaboratrices principales, elles demeurent toutes au poste, de la chroniqueuse délinquante Hélène Pedneault à Dominique Pasquin, la correctrice d'épreuves (en passant par les Poitras, Escomel, Alonzo, Beaulieu, Sarrasin, Trépanier, etc.). Et l'aspect visuel continue pour l'instant d'être assuré par Sylvie Laurendeau, directrice artistique depuis deux ans, assistée de Diane Blain.

S'ajoutera bientôt à cette équipe passablement rajeunie une directrice générale chargée de superviser tous les secteurs et d'assurer, en plus, les relations extérieures du magazine – une femme que nous prenons le temps de sélectionner soigneusement parmi quelques candidatures *top secret*.

Voilà pour les travailleuses salariées. Mais *La Vie en rose*, c'est aussi, désormais,

De Londres à Laval

Pendant qu'au Sommet de Londres sept leaders du Commonwealth discutaient des sanctions économiques contre l'Afrique du Sud, que la dame de fer restait de fer et que Mulroney démontrait à nouveau ses talents de médiateur..., l'Association coopérative d'économie familiale de Laval, de son côté, décidait d'inviter la population à boycotter les produits de l'apartheid. Saviez-vous que les compagnies Alcan, Jus FBI, Bata, Weider, Rothman's, Vins Jordan, IBM, Carling/O'Keefe, Dominion Lock, Bombardier, Rock City, Sun Life, Falconbridge, Outspan, International Paints, Canadian Button et les banques Royale, de Commerce, de Montréal, de Nouvelle-Écosse étaient liées à l'économie sud-africaine? Peut-être fumez-vous des cigarettes, buvez-vous du vin ou mangez-vous des pommes et autres produits d'Afrique du Sud! L'appel au boycott est lancé. L'ACEF de Laval vous invite aussi à lui faire parvenir un soutien financier pour cette campagne, au 231, des Laurentides, Pont Viau, Laval, Québec H7G 2T7. Tél.: (514) 663-3470.



VENEZ FÊTER
SUR NOTRE TERRASSE!

APPORTEZ
VOTRE VIN

521, rue Duluth est
Montréal
De midi à minuit
521-4206

un conseil d'administration plus fort et plus polyvalent, et un comité de rédaction élargi. Le c.a. de *La Vie en rose*, corporation à but non lucratif, était auparavant composé de permanentes, donc un peu redondant. Lise Moisan, cofondatrice de LVR, en demeure présidente mais, à Francine Pelletier et Françoise Guénette se sont jointes de nouvelles administratrices. Camille Bachand, consultante en communications et marketing, est depuis longtemps pour LVR une personne-ressource fiable; et si Andrée Lafortune, comptable agréée, professeure en comptabilité à l'École des Hautes Études Commerciales, trente ans à peine, nous était jusqu'alors inconnue, ce n'était pas le cas de Greta Nemiroff, écrivaine et directrice du New School College, dont les fictions et autres textes ont souvent paru dans le magazine.

Tout l'été, d'une réunion à l'autre, le c.a. a poursuivi la campagne de financement, confirmé le mandat et redéfini la politique éditoriale de LVR, modifié (légèrement à la hausse) l'échelle salariale des employées, dessiné le nouveau sommaire et d'autres prévisions budgétaires, réévalué sans fin les coûts réels de la relance, embauché et amorcé des commandes, etc. Mais les résultats de ce travail ne seront guère visibles avant la distribution en novembre de la nouvelle *Vie en rose*, avec sa maquette plus aérée et ses rubriques repensées.

Quant au contenu lui-même, s'il montre des améliorations, ce sera grâce à l'élargissement du comité de rédaction. Là aussi, de nouvelles collaboratrices, comme Marie-Claire Dumas, Hélène Lévesque, Martine D'Amours, Françoise David, Lynda Baril, viendront apporter suggestions, critiques et analyse... en plus de nous aider à mieux surveiller et prévoir, dans le fouillis d'une actualité débordante, ce qui touche ou touchera bientôt les femmes dans leurs intérêts particuliers.

Autrement dit, depuis deux mois, nous avons pris les moyens de continuer, en termes d'effectifs et d'argent. Entre-temps, malgré les incertitudes et le temps mort de l'été, les revenus publicitaires n'ont pas trop fléchi et les abonnements ont même connu une certaine remontée. Ce qui nous a permis de vous préparer ce numéro un peu dense, contenant, enfin, un dossier sur le langage prévu depuis longtemps.

Bonne lecture et, pour des nouvelles plus précises sur la suite de *La Vie en rose*, rendez-vous au numéro d'octobre, diffusé dès le 26 septembre. Et combien voulez-vous parier avec moi qu'elles seront bonnes, les nouvelles?

FRANÇOISE GUÉNETTE

1/ Toujours au moyen d'un chèque adressé à la *Fiducie La Vie en rose*, au 3963, rue Saint-Denis, Montréal H2W 2M4.

Divorce, no; divorce, go

Alors qu'en Irlande, depuis juin, on continue d'interdire le divorce (les partisan-e-s du Non emportaient le référendum sur le sujet), au Canada, de nouvelles dispositions entraient en vigueur cet été. La nouvelle législation fédérale donne la possibilité d'obtenir le divorce sur demande après un an de séparation plutôt qu'au bout de trois ans, comme c'était le cas auparavant. Désormais, les couples peuvent demander le divorce le jour même de leur séparation. En cas d'adultère, de cruauté physique ou mentale, le divorce peut être obtenu immédiatement (à moins que l'un des époux ne décide de contester la demande...). Les époux en instance de divorce ne sont plus tenus de comparaître en cour. Mais on s'attend à ce que la plupart d'entre eux continuent à faire appel aux avocat-e-s en ce qui concerne le partage des biens, les allocations familiales et la garde d'enfants.

ÉLISABETH BADINTER



ÉDITIONS ODILE JACOB

L'analyse des relations hommes femmes d'hier à demain



22,95 $

Femmes de science

Sortir de l'ombre

Alors que la moitié de la clientèle universitaire scientifique est désormais féminine, le profil du pouvoir, lui, n'a pas beaucoup changé et c'est à l'ombre que plusieurs femmes de science travaillent dans les universités au Québec. Après une percée rapide au début des années 70, ces superfemmes isolées en ont maintenant lourd sur les épaules et sur le coeur: la science est toujours un univers essentiellement masculin, comme l'avait déjà révélé en 1983 la chercheure Isabelle Lasvergnas-Grémy[1]. En mai dernier, lors du 54e congrès de l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences (ACFAS), une soixantaine de professeures et de chercheures se sont interrogées sur leurs relations au «Savoir» et à son administration. Une question a vite surgi: comment s'intégrer dans les structures du pouvoir universitaire sans se désintégrer?

Quel que soit leur âge, et à peu d'exceptions près, les femmes occupent le bas de l'échelle universitaire. Moins de 5% d'entre elles accèdent à des postes de direction. Elles occupent en grande partie des emplois non permanents. Souvent mal intégrées aux groupes de recherche, elles éprouvent des difficultés à obtenir des budgets car, leur dit-on, leurs travaux ne s'effectuent pas dans les «bons» domaines. Malgré le vieillissement du corps professoral, la récession restreint leur embauche. Sauf en sciences pures et en administration, peu d'étudiantes poursuivent au-delà de la maîtrise.

Selon la paneliste Michèle Jean, sous-ministre adjointe au ministère de la Main-d'oeuvre et de la sécurité du revenu (MMSR) et directrice générale de la formation, les femmes hésitent à cause des règles du jeu et des attitudes liées à l'exercice du pouvoir: la compétition, la froideur, la hiérarchie, les «games à jouer». Par ailleurs, les femmes sont toujours exclues du «Boy's club», ces réseaux et clubs sportifs où les hommes trinquent en parlant politique et attribution de postes.

La surenchère de la compétence est un autre obstacle, constatait madame Jean. Les femmes exigent – et *on* exige – beaucoup d'elles-mêmes avant d'accéder à un poste de direction... alors qu'il y a tellement d'hommes incompétents au pouvoir! Pour sa part, elle a avoué que son emploi le plus difficile, bien que le moins reconnu, a été d'élever ses quatre enfants!

Pour 35¢ de plus

De concert avec l'Ontario, le gouvernement du Québec haussera le salaire minimum de 4 $ à 4,35 $ à compter du 1er octobre. Les moins de 18 ans en profiteront également: la discrimination basée sur l'âge est abolie. La rémunération minimum des travailleuses à pourboire passera, elle, de 3,28 $ à 3,63 $. Le salaire hebdomadaire d'une domestique demeurant chez son employeur-e atteindra 150 $. Près de 70 000 femmes, travailleuses de l'hôtellerie, de la restauration ou du commerce au détail, seront touchées par cette mesure. Elles gagneront 9 000 $ l'an, soit encore 1 000 $ sous le seuil de pauvreté.

Etes-vous prêts...



à dénoncer un proche qui abuse sexuellement d'un enfant?

Droit de parole

Réalisation: Jean-Pierre Morin

vendredi 19 septembre à 20h

L'autre télévision

Radio Québec

L'exercice du pouvoir n'est pas toujours facile. Denise Veillette, première femme directrice au département de sociologie de l'Université Laval, l'expérimente. En début de mandat, on l'a ignorée et on a tenté de remettre en cause ses décisions. Elle a donc dû déployer efficacité et habileté pour obtenir la reconnaissance de son statut. Madame Veillette a mis les participantes en garde contre la tentation de miser uniquement sur des réseaux parallèles «qui les marginaliseraient».

Les femmes désireuses d'apporter une contribution ne devraient pas reculer devant le pouvoir, a poursuivi Michèle Jean: elles sont souvent plus accessibles, se réfèrent constamment aux objectifs de la tâche, admettent plus facilement leurs erreurs et acceptent de modifier leurs méthodes. De plus, elles questionnent différemment la science et ses orientations.

Les participantes se sont rapidement entendues sur l'importance de s'immiscer dans tous les «territoires» masculins: syndicat, direction, commission pédagogique, comité de sélection. Elles veulent y prendre du pouvoir pour faire reconnaître les travaux scientifiques (les approches autant que les résultats) des chercheures actuelles et de leurs successeures. Pour y parvenir, elles privilégient le développement de réseaux de femmes pour se soutenir mutuellement et pour «reprogrammer la journée de travail scientifique au féminin». Aussi, pour y élaborer des stratégies en vue de miner – en posant, en douce, de petites bombes – le pouvoir scientifique masculin.

S'intégrer dans les structures du pouvoir universitaire? Elles en sont, mais elles doivent éviter de disperser leurs forces et de s'essouffler en cours de route. Car elles sont peu nombreuses. Et, ce jour-là, la relève n'était pas venue en abondance.

NATALIE BOISSEAU

1/ Lors du colloque *Être femme de science*, au congrès de l'ACFAS en 1983, à Trois-Rivières.

Les *Cahiers de recherche sociologique* consacrent leur dernier numéro aux femmes de science: *Des femmes dans les sciences et des sciences sur les femmes* (avril 1986). Avec des textes de Louise Vandelac, Francesco Arena, Marianne Gotzonyi Ainley, Josiane Boulad Ayoub et Isabelle Lasvergnas traitant de «L'économie des femmes? Esquisses et jeux de piste...», de la «Présence des femmes en science et technologie au Québec» et même «D'assistantes anonymes à chercheures scientifiques: une rétrospective sur la place des femmes en science». Pour se procurer ce numéro, écrire à: *Cahiers de recherche sociologique*, Département de sociologie, Université du Québec à Montréal, C.P. 8888, Succursale A, Montréal, Québec H3C 2P8.

Le Sida des dames

Au début de l'été, l'Hôtel-Dieu de Montréal décidait de rendre payants certains tests de dépistage des maladies transmises sexuellement, dont ceux du chlamydia, à des coûts pouvant varier de 33 $ à 100 $. Rappelons que la chlamydia, qui ne présente à peu près pas de symptômes, cause beaucoup de ravages chez les jeunes femmes, dont des dommages aux organes reproducteurs pouvant conduire à l'infertilité, à des complications en cours de grossesse et lors de l'accouchement, à des maladies diverses chez le bébé né de mère atteinte. On a même comparé cette maladie au Sida chez les hommes. (Voir «Êtes-vous une dame au chlamydia?», Carole Beaulieu, LVR, septembre 84.) Peu après, le Conseil du statut de la femme dénonçait vigoureusement le geste de l'hôpital montréalais.

le Service d'animation culturelle
de l'Université de Montréal vous propose

un programme
MUSCLÉ
pour la saison automne '86



- du ***JAZZ:*** Gary Burton, Ralph Towner
- du ***CINÉMA AMÉRICAIN:*** New York
- de la ***CHANSON FRANÇAISE:*** Isabelle Mayereau, Graeme Allwright
- et ***88 ATELIERS***
- un ***ÉVÉNEMENT:*** les 25 ans d'Amnistie Internationale

Université de Montréal
Services aux étudiants
Service d'animation culturelle

pour en savoir plus, demandez
le programme du S.A.C. au 343-6524

Ces dames contre-attaquent!

Frais modérateurs à modérer!

Une sexagénaire de la Rive-Sud a réclamé de la Cour supérieure l'autorisation d'exercer un recours collectif contre le CLSC Kateri, à Candiac, en son nom et en celui de tou-te-s les bénéficiaires (environ 1 000) qui, depuis 1976, doivent débourser de l'argent pour les services à domicile. Selon la loi, ces services de maintien à domicile (entretien ménager, travaux lourds, lessive, préparation de repas) doivent être gratuits. Malgré cela, le directeur du CLSC impose des frais modérateurs de l'ordre de 0,50 $ à 10 $ par jour selon les revenus, ce qui lui a permis de recueillir 300 000 $ en dix ans! La requête de madame Gisèle Robert Dagenais sera entendue le 15 septembre prochain.

À bas la discrimination!

Une autre requête est inscrite en Cour supérieure pour exercer un recours collectif, cette fois-ci contre le gouvernement du Québec, au nom des 75 000 assisté-e-s sociaux-ales âgé-e-s de moins de 30 ans, aptes au travail et vivant seul-e-s. Louise Gosselin, 27 ans, elle-même bénéficiaire d'aide sociale et membre du Réveil des assistés sociaux de Longueuil, soutient que la différence de prestation de 285 $ par mois entre les moins et les plus de 30 ans est discriminatoire au sens de la Charte des droits et libertés de la personne. Si elle avait gain de cause, il pourrait en coûter au Trésor provincial 320 millions $. À suivre en septembre.

La Cour suprême, féministe!

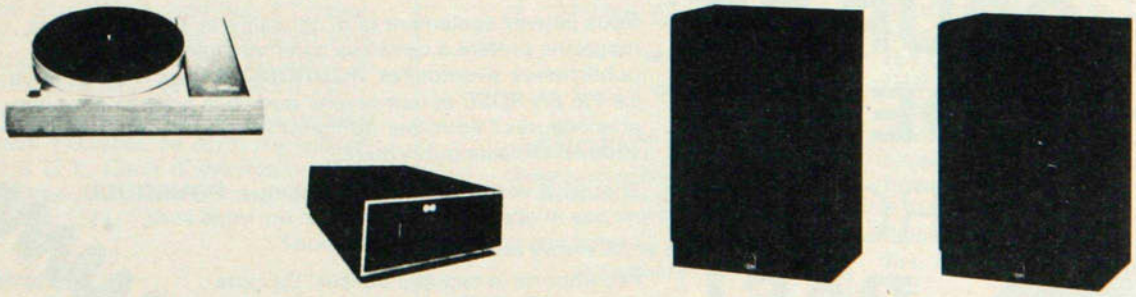
Mary Sorochan, une Albertaine de 71 ans, vient de remporter une cause importante pour l'avenir économique des femmes non mariées. Fin juillet, la Cour suprême du Canada rendait un jugement lui donnant droit de recevoir une part du patrimoine (dont son conjoint était l'unique propriétaire), *bien qu'elle ait seulement (sic) participé à son entretien et à son maintien*, sans y avoir apporté une plus-value. Cette décision va plus loin que les précédentes, les tribunaux ayant déjà reconnu à l'épouse de fait le droit d'avoir une part du patrimoine de son conjoint *quand elle y avait contribué*, même sans titre reconnu. Après 42 ans de vie commune à la ferme, Mary Sorochan, maintenant retirée dans un foyer, aura droit à sa part des biens. Le travail ménager serait-il enfin reconnu?

Mieux vaut tard que jamais

L'Assemblée nationale adoptait le 11 juin dernier la très attendue réglementation concernant les programmes d'accès à l'égalité. À compter du 1er septembre, les tribunaux pourront imposer aux entreprises publiques et privées des programmes d'accès à l'égalité, tel que l'avait prévu la Charte des droits et libertés de la personne. La Coalition des femmes pour l'accès à l'égalité, représentant 350 000 femmes, s'est déclarée satisfaite du règlement. Elle le réclamait depuis deux ans. Patience et longueur de temps...

PARLONS MUSIQUE

LA QUALITÉ D'UNE CHAINE STÉRÉO SE JUGE
À L'INTENSITÉ DE L'ÉMOTION MUSICALE QU'ELLE PROCURE.



Le système LINN-NAIM vous procure une émotion musicale à un prix étonnant.
Vous n'avez plus d'excuse de vous contenter d'une chaîne médiocre.

AUDIO CLUB
Haute Fidelité

1675, St-Hubert, Montréal
tél: 526-4496

Ces invisibles néo-Québécois-es

Le Conseil des communautés culturelles et de l'immigration du Québec a tenu une consultation publique les 12 et 13 juin sur le thème «Les communautés culturelles et les communications». Expédié le 22 mai, le communiqué l'annonçant fixait la date limite d'inscription au 30 et celle du dépôt des mémoires au 10 juin: les «Néo» doivent avoir des réflexes rapides! Une trentaine d'organismes ont tout de même réussi à présenter leurs recommandations. Protestations contre la suppression de l'émission *Arrimages* (Radio-Québec) mises à part, les demandes exprimées par les différentes communautés culturelles ressemblent étrangement à celles qu'elles font depuis des années, preuve que depuis des années les vœux pieux n'ont rien changé à leur image. Imperturbablement, les médias continuent à refléter une image de «pure-laine-blanche» du Québec, à escamoter, sauf s'il y a délit ou altercation avec la police, 10 % de sa population «allophone» – représentant 80 communautés culturelles dont la langue d'origine n'est ni le français ni l'anglais.

Pourtant, le quart de la population montréalaise est constitué d'immigrant-e-s. Elles et ils ont investi, de 1979 à 1984, plus de 300 millions $ au Québec, créant ainsi environ 4 000 emplois. Pourtant, les 54 956 travailleur-euse-s hautement qualifié-e-s ou spécialisé-e-s reçu-e-s entre 1968 et 1980 ont représenté une épargne de coûts de formation académique de 3 milliards $. Pourtant, devant la dénatalité galopante, c'est sur les immigrant-e-s que l'on compte pour assurer la relève et nos retraites futures... Et la population reste avec ses préjugés, ses ignorances, ses frustrations vis-à-vis des minorités visibles dans les rues, invisibles sur cet écran de la société que constituent les médias.

Quant aux femmes immigrantes, dans leur majorité parquées dans des ghettos d'emplois, n'ayant ni la possibilité ni le temps d'apprendre le français ou l'anglais, ou bien terrées dans leurs maisons où personne ne viendra les chercher, elles sont encore plus invisibles. Depuis juin, rien n'a bougé: vacances, préparation lente de documents de synthèse des mémoires, acheminement des recommandations à la ministre concernée, Mme Louise Robic... On verra bien en septembre. Nous y sommes. Quelle image nos médias reflètent-ils des Néo? Sont-ils toujours invisibles? Caricaturés? Folkloriques? N'y a-t-il pas lieu, alors, de pousser, nous aussi, à la roue? En tant que femmes, ne connaissons-nous pas ce même phénomène des miroirs déformants ou pâlissants?

GLORIA ESCOMEL, NÉO



ENCORE UN P'TIT COUP DE COEUR?

POURQUOI **PAS!**

Une étude de marché récente nous apprend que vous appréciez la publicité dans *LA VIE EN ROSE*. Très bien. Alors quand vous achetez un produit ou un service chez un-une de nos annonceurs-eures, **POURQUOI** ne pas lui laisser savoir que c'est dans *LA VIE EN ROSE* que vous avez vu sa publicité? Il, elle en sera ravi-e et d'autant plus intéressé-e à répéter ses annonces.

Vous pouvez également faire connaître et apprécier votre magazine préféré à certaines commerçantes, nouvelles publicitaires éventuelles. **POURQUOI** ne pas leur parler de *LA VIE EN ROSE* et leur révéler que vous achetez chez nos annonceures? Vous leur donnerez le goût de nous choisir comme véhicule publicitaire.

Et puis, si vous avez encore du temps, **POURQUOI** ne pas m'appeler et me dire sur qui vous avez exercé vos talents de persuasion?

Peu importe la tactique utilisée. De cette complicité avec le service de publicité, je vous serai éternellement obligée.

Claude Krynski
Directrice des ventes publicitaires
843-7226

Événements

La rue, la nuit, femmes sans peur, devenue la *Journée d'action contre la violence faite aux femmes*, sera soulignée le 19 septembre prochain dans une vingtaine de villes au Québec, différemment selon les régions. Pour plus d'informations, contacter le Regroupement québécois des centres d'aide et de lutte contre les agressions à caractère sexuel (CALACS): C.P. 1594, Sherbrooke J1H 5M4. Tél.: (819) 563-9940, (514) 445-6056.

Les femmes et les mots organisent, le samedi 20 septembre, à Montréal, une journée sur les ateliers d'écriture. France Théorêt, Claudine Bertrand et Madeleine Gagnon animeront les ateliers. Le thème: la rue, la nuit, femmes sans peur. À l'Institut Simone-de-Beauvoir, au 2170, rue Bishop, Montréal, de 11 h à 17 h. Pour s'inscrire: Maryse Pellerin (526-2471) ou Lynn Lapostolle (277-4960).

Action femmes handicapées, nouveau groupe montréalais, organise une activité de financement le 28 septembre. Au menu: mets ethniques. Musique et cinéma en soirée. L'invitation est lancée à toutes les femmes. Rendez-vous au YMCA, 1355, boul. Dorchester Ouest, Montréal, à compter de 16 h. Apporter ses breuvages et sa contribution. Confirmer sa présence en appelant Lucette Sabelle (656-5673) ou Susan Czajkowskyj (259-5082).

Le 28 septembre, participez au 7e *Marathon international de Montréal* pour soutenir les peuples d'Amérique centrale. Au cours des six dernières années, 150 000 $ ont été recueillis pour financer des projets au Salvador, au Nicaragua et au Guatemala. Pour courir, recueillir des fonds, parrainer une coureuse ou contribuer à l'organisation, écrire au Comité Marathon avec l'Amérique centrale, C.P. 794, Succ. N, Montréal H2X 3T7. Tél.: (514) 521-7451.

La journée d'interaction lesbienne aura lieu le samedi 4 octobre, au 2025, rue Gilford, de 9 h à 17 h. Choix d'une dizaine d'ateliers thématiques. Show en soirée. Pour informations: (514) 522-5778.

Services

Le Centre de santé des femmes de Montréal offre, dès septembre, différents ateliers-cliniques sur la santé physique et mentale des femmes: auto-examen, cycle menstruel, infections vaginales, maladies transmises sexuellement, cape cervicale, contraception douce et sexualité, ménopause, plaisir sexuel, droits et pouvoirs des femmes dans le système médical. Pour informations et inscriptions: (514) 842-8903 et 8904.

Le Centre de gestion pour femmes du YWCA ajoute un nouveau cours à sa programmation régulière: «L'ordinateur: principales utilisations au travail». D'une durée de 12 heures, un soir par semaine ou durant deux fins de semaine. Au YWCA, 1355, boul. Dorchester Ouest, Montréal. Info: 866-9941, postes 31 ou 61.

Si vous êtes sans emploi depuis les 26 dernières semaines, *Options non traditionnelles* peut vous aider à intégrer le marché du travail non traditionnel: information, orientation scolaire et professionnelle, formation au centre et en entreprise, techniques de recherche d'emploi et références. Communiquer dès maintenant au 91, rue Saint-Jean, bureau 300, Longueuil J4H 2W8. Tél.: (514) 646-1030.

Montréal-Accueil: un nouveau service pour faciliter l'intégration des Françaises et Français fraîchement arrivé-e-s. Renseignements sur les services sociaux, scolaires, les institutions financières, les assurances, la vie quotidienne, réunions amicales, randonnées, rallyes. Pour informations: (514) 844-4827. Permanence à l'Union française, rue Viger, les mardis et jeudis de 13 h à 16 h.

L'Atelier des arts martiaux des femmes vous propose des cours de taï-chi et de karaté. Pour informations et inscriptions: (514) 527-2607.

L'Écho des femmes de la Petite Patrie, centre de jour pour femmes, lance sa campagne de financement du 28 août au 16 septembre prochains. Faites parvenir votre contribution à: L'Écho des femmes de la Petite Patrie, 6469, rue Boyer, bureau 303, Montréal H2S 2J2. Tél.: (514) 277-7445.

Danse moderne et chorégraphies: d'Isodora Duncan à Pina Bausch

une série de trois

conférences

par

VINCENT WARREN

Chargé de cours, Histoire de la danse à l'UQAM et à l'École supérieure de la danse du Québec

Les mardis 23, 30 septembre et 7 octobre

Heure: 19:30

Lieu: Université de Montréal
Pavillon principal
2900 chemin de la Tour
entrée Z-1
(où une hôtesse vous y accueille)

Frais: 25 $

ON S'INSCRIT LE PREMIER SOIR OU À L'AVANCE EN FAISANT PARVENIR UN CHÈQUE OU MANDAT-POSTE À L'ADRESSE SUIVANTE:
Université de Montréal
Faculté de l'éducation permanente
C.P. 6128, succursale A
Montréal (Québec)
H3C 3J7

RENSEIGNEMENTS: 343-6090

Université de Montréal
Faculté de l'éducation permanente

Le Centre des femmes du Plateau Mont-Royal (désormais installé au 4633, rue Chambord, Montréal H2J 3M8) offre des activités de groupes, des services d'écoute personnelle, de références et d'information, du lundi au vendredi, de 9 h 30 à 17 h. Tél.: (514) 526-4146.

Publications

Pour la troisième année, une collective de lesbiennes publie la revue bimestrielle *Treize*: informations, services à la collectivité, entrevues, critiques de spectacles, reportages, autant de réflexions sur la culture et la vie des lesbiennes. En vente aux librairies Aube-Épine et Androgyne, à Montréal. Abonnement (5 numéros pour 10 $): C.P. 771, Succ. C, Montréal H2L 4L6.

Au Bas de l'échelle, organisme voué à la défense des travailleuses non syndiquées, publie sa brochure *Quand on n'est pas syndiqué-e-s, quels sont nos droits?* On peut la commander en joignant un chèque ou mandat-poste de 3,70 $ à: Au Bas de l'échelle, 6839-A, rue Drolet, Montréal H2S 2T1. Tél.: (514) 270-7878, de 13 h 30 à 17 h.

Un premier répertoire de disques, enregistrements et livres musicaux produits par des femmes canadiennes vient d'être publié: *Notable Women*, disponible en anglais seulement. Écrire à: Notable Women Records and Tapes, Box 3294, Stn. D, Thunder Bay, Ontario P7B 5J8.

Le Conseil du statut de la femme publiait, en mai dernier, *Les effets des changements technologiques sur le travail des femmes*. L'auteure, Louise Bisson, a recensé les recherches et actions menées par des groupes de femmes, syndicats, universités, ministères, etc. Document original ou résumé disponibles gratuitement au: Conseil du statut de la femme, Direction des communications, Service de l'expédition, 8, rue Cook, 3e étage, bureau 300, Québec G1R 5J7.

Exit pour la vie, dernière publication du Bureau de Consultation-Jeunesse inc., aborde le suicide des jeunes et ses aspects humains et sociaux. Disponible au coût de 3,75 $ l'exemplaire. Commander à: Fondation Jeunesse 2000, 420, rue Saint-Paul Est, Montréal H2Y 1H4. Tél.: (514) 844-1737.

Divers

Voulez-vous vous joindre à une *banque de bédéistes féministes*, dont les productions seront accessibles à tous les périodiques et associations féministes? Faites parvenir vos coordonnées ainsi qu'un exemplaire de votre travail à Susan de Rosa, a/s *Communiqu'Elles*, 3585, rue Saint-Urbain, Montréal H2X 2N6.

Pour un projet de film, Michèle Pérusse cherche des femmes ressemblant aux extraordinaires *personnages féminins de Michel Tremblay* (vous, votre mère, votre tante, etc.). Téléphonez au (514) 844-2928.



Élisabeth Badinter

L'avenir androgyne

Il y a quelques années, l'écrivaine et philosophe Élisabeth Badinter s'attaquait, avec son essai *L'Amour en plus*, au mythe de l'amour maternel, intouchable et éternel. Son dernier livre, *L'un est l'autre*, paru à Paris au printemps, suscite des controverses encore plus houleuses. C'est que l'auteure, cette fois, s'en prend au tabou de la complémentarité des sexes, tout aussi «naturelle». Selon elle, le patriarcat quasi décédé, nous nous acheminons vers l'ère de l'androgynat, de la grande ressemblance des sexes.

Avant d'arriver à cette hypothèse, Badinter développe hardiment, mais avec une irréprochable rigueur, une analyse de l'histoire des relations hommes-femmes depuis les débuts de l'humanité.

D'abord, dans la partie *L'un avec l'autre*, elle décrit les 30 000 années qui vont du paléolithique à l'âge de fer... et remet en cause l'anthropologie traditionnelle tenante d'un patriarcat «naturel»: dans une complémentarité des sexes sans hiérarchie, les hommes, n'ayant pas encore «découvert» leur rôle dans la reproduction, respectent et adorent la femme mère et déesse, maîtresse de l'agriculture et de la fécondité.

Avec l'âge des métaux, les hommes confisquent les pouvoirs féminins, s'inventent des dieux hommes, à leur image, et entreprennent l'érection du patriarcat absolu basé sur le contrôle de la fécondité des femmes, l'autorité du père et la division sexuelle du travail. Ces quasi 4 000 ans de *L'Un sans l'autre* se termineront avec la Révolution française et ses principes égalitaires.

Badinter montre en 3e lieu, dans *L'Un est l'autre*, comment, depuis 1789 et surtout depuis 20 ans, avec la contraception libératrice et la montée du travail salarié des femmes, le patriarcat n'en finit plus d'agoniser. Elle invoque la mode unisexe, la virilisation des femmes et la féminisation des hommes, Boy George et Prince, les mères porteuses et les hommes maternants de *Trois hommes et un couffin*, etc., pour ensuite annoncer une mutation profonde de l'humanité, un avenir androgyne où les hommes pourront volontairement «tomber enceints[1]», où chacun-chacune pourra exprimer sa bisexualité congénitale et où l'amour-tendresse remplacera l'amour-passion.

Nous sommes androgynes depuis toujours. Seulement, notre éducation a éliminé cette réalité parce qu'elle faisait peur.

Photo: Louis Monier

par Diane Tremblay

À cette provocation, comparable selon certains au *Deuxième sexe* de de Beauvoir et best-seller numéro un de l'été, les médias français, toujours forts en gueule, ont répondu par une surenchère de pages ironiques ou sérieuses sur «Ces hommes qui veulent enfanter» (*Nouvel Observateur*) ou sur le thème de la guerre des sexes (*L'Express, Le Point*). Tous achoppent à un point: que, selon Badinter, la fameuse «passion» disparaisse au profit de la tendresse déplaît autant au *Monde* («un avenir bien triste et bien tiède») qu'à *L'événement du jeudi*, où Jean Baudrillard dénonce la tendresse, «cet avatar du mouvement de libération des femmes», «la forme la plus basse en termes de relation amoureuse».

Il reste que *L'Un est l'autre* est aussi un bon «prétexte à penser» pour les féministes. D'abord les femmes, même les Occidentales, ont-elles vraiment acquis, comme le prétend Badinter, le contrôle de leur fécondité, quand on sait tous les effets néfastes de la contraception dure et la fragilité de leur accès à l'avortement? Ensuite, quelle infime proportion d'entre elles, surtout dans les pays ou les classes défavorisés, a vraiment plus de pouvoir qu'il y a 30 ans? Pour plusieurs, féministes en tout cas, le patriarcat est loin d'être mort et le pouvoir, comme le langage, est toujours masculin.

Ensuite, l'avenir: que les hommes «ordinaires», à la suite des hommes de science, en viennent à maîtriser la reproduction n'est pas forcément une idée rassurante. Le nombre de pères responsables augmenterait peut-être d'autant, mais cela évoque à première vue une autre lutte de pouvoir, la reprise plutôt que la fin de la guerre des sexes.

Enfin, il y a quand même dans cette séduisante idée d'androgynie[2] quelque chose de dur à avaler pour des féministes qui misent depuis 15 ou 20 ans sur la différence et cherchent partout, dans l'écriture, l'art, le cinéma, à développer la spécificité du féminin.

Questions à courte vue? Peut-être. Élisabeth Badinter, de passage au Québec du 25 au 29 septembre, y reviendra sans doute pendant la conférence prévue. Il y a quelques semaines, à Paris, elle répondait de bonne grâce à Diane Tremblay et à *La Vie en rose*.

F.G.

DT: *Vos recherches vous ont amenée à conclure à une évolution des rapports sociaux entre les hommes et les femmes qui tendrait vers un rapprochement, voire une élimination de la dualité des sexes: ce modèle est-il réservé à certaines catégories sociales, certaines sociétés, ou est-ce une tendance émergente, en voie de devenir dominante partout?*
EB: C'est à la fois une tendance émergente, qui, je suppose, va s'accentuer, et en même temps, ce n'est pas une tendance réservée à une élite ou à une classe favorisée des sociétés occidentales.

Par exemple, quand on regarde les statistiques de divorce, on voit que ces statistiques concernent toutes les classes de la société, pas seulement les gens favorisés. Les employé-e-s sont une des classes sociales qui demandent le plus le divorce, et ce sont surtout les femmes qui le demandent en général. Il y a aussi beaucoup d'ouvrièr-e-s et même des gens du monde agricole qui sont concerné-e-s. En lisant une étude récente sur le monde agricole, j'ai été frappée de voir à quel point les agricultrices ne veulent plus avoir la vie de leurs mères.

C'est vrai que certaines classes évoluent plus doucement que d'autres; c'est vrai qu'il y a des freins plus importants dans certains milieux sociaux. Mais cette tendance que je décris concerne toutes les classes de la société avec, bien sûr, des différences de l'une à l'autre. Il est vrai que j'accentue cette tendance, mais c'est aussi vrai que cette tendance est ancrée partout.

Dans mon livre, je parle des sociétés démocratiques occidentales, excepté le Japon qui n'a pas la même évolution, mais cette tendance à l'homogénéisation concerne aussi bien les pays de l'Est. Quand on regarde les courbes de hausse des divorces, de baisse des mariages, d'enfants nés hors du mariage par exemple, on constate qu'elles ont les mêmes formes dans les pays de l'Est. On pourrait donc dire que cette tendance concerne l'ensemble des pays industrialisés, sauf le Japon.

DT: *Comment cela s'explique-t-il?*
EB: Je crois que la raison en est que tous ces pays baignent depuis assez longtemps, deux cents ans pour beaucoup, dans l'idéologie de l'égalité. Quoi qu'en aient fait les pays de l'Est, les racines de cette évolution, c'est «liberté, égalité, fraternité», cette devise qui reste une espèce d'utopie motrice.

DT: *Mais peut-on parler d'égalité lorsque persiste, dans beaucoup de familles ou de ménages, une forte division sexuelle du travail?*
EB: Ce qui nous semble, à vous ou à moi, une évolution très lente, parce que les femmes sont victimes de cette lenteur, semble extrêmement violent, très brutal à d'autres, notamment aux hommes. Et c'est effectivement un changement très brutal au regard de l'évolution des moeurs dans l'histoire. Il a fallu cent ans pour passer du modèle de la mère du XVIII[e] siècle, une bonne mère tout dévouement, toute tendresse, à la réalité des mères dans les sociétés d'aujourd'hui.

Les grandes révolutions des moeurs se font sur plusieurs décennies. Nous, nous évaluons tout au regard de notre propre vie. On se dit qu'on aura tel âge et que ce n'est toujours pas achevé. C'est normal, puisque des mutations d'une telle ampleur prennent du temps. Je trouve que déjà en quinze ans, c'est fantastique l'évolution que nous avons connue. Même avec les pesanteurs, même si l'évolution n'est pas achevée et complètement intégrée dans les pratiques et même si pour nous, ça semble trop lent. Je connais beaucoup d'hommes pour lesquels l'évolution a été très brutale et qui sont complètement déboussolés.

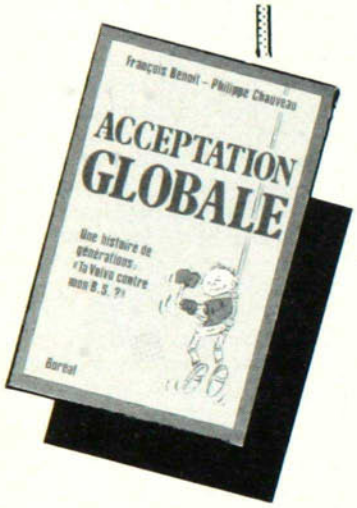
DT: *Ils n'ont pas vu venir?*
EB: Pas du tout. C'est même une évolution contre leurs traditions et donc, pour eux, ça va trop vite. Je pense que du point de vue idéologique, l'égalité des sexes est complètement acquise. Du point de vue de la pratique, il faudra encore se battre pendant quelques décennies pour l'intégrer dans les mentalités et les pratiques quotidiennes. Mais les fondements théoriques, idéologiques et moraux du patriarcat sont bel et bien morts. Par exemple, l'idée d'enlever aux femmes la maîtrise de leur corps, l'idée du mariage comme échange de femmes entre deux familles, c'est terminé. Donc, objectivement, les fondements du patriarcat sont morts. Et, juridiquement, dans les textes, la femme est l'égale de l'homme. Maintenant, il faut appliquer tout ça et ça ne se fera pas en deux jours. Il faudra encore trois à quatre décennies, à mon avis.

DT: *Vous dites aussi qu'il y a perte de passion et de désir dans les relations hommes-femmes, mais qu'on y gagne en tendresse et en complicité. Le tableau que vous brossez de ces nouvelles relations amoureuses n'est-il pas un peu «tristounet», plus proche d'une relation amicale, voire d'une relation frère-soeur ou mère-enfant?*
EB: Je ne trouve pas ça triste du tout. Je crois même qu'on arrive à l'essentiel. Quand on parle de passion et d'amour passionnel, il ne faut pas oublier que dans passion, il y a passivité, aliénation, altérité, et que la passion proprement dite implique une sorte de guerre des sexes. La passion ne peut se développer que s'il y a des interdits, des obstacles à la satisfaction de la passion. Or, il n'y a pas d'obstacles aujourd'hui. Le désir existera toujours, le coup de foudre existera toujours... mais regardez comment les jeunes vivent ça. Le désir existe, il est aussitôt satisfait, comme si ce n'était pas l'essentiel. La vie sexuelle équilibrée c'est important, je ne le nie pas, mais l'amour pour les jeunes couples, c'est de trouver son double, son «alter

La séduction ne vient plus du mystère mais de l'authenticité. Nous n'avons qu'une hâte: déposer les armes pour tester la complicité.

ACCEPTATION GLOBALE

François Benoit
Philippe Chauveau



« L'humour porte à tout coup! » Danièle Rudel-Tessier, *Châtelaine*.

« Le livre le plus rafraîchissant depuis *Le Matou*. » Jacques Dufresne, *La Presse*.

« Bitterly funny and deadly accurate... » Benoit Aubin, *The Gazette*.

« Un petit bijou de livre. » Lysiane Gagnon, *La Presse*.



Boréal

ego», c'est-à-dire non pas d'entretenir le mystère, de jouer à la petite guerre, mais au contraire de chercher la connivence. Ce qui est important, c'est de pouvoir tout dire à quelqu'un, de se déshabiller affectivement. Au fond, les jeunes ont très vite envie d'en arriver au «conjugalisme». D'ailleurs, une récente enquête du *Monde* portant sur les jeunes qui se mettent en situation de conjugalisme confirme cette tendance: une recherche de tendresse, de transparence dans les rapports, non pas l'amour-passion. Et je crois qu'à partir du moment où la conquête du corps de l'autre n'est plus un objectif inaccessible, mais facilement réalisable, c'est l'amour, l'entente des coeurs qui devient l'essentiel.

Contrairement à la tradition et à ce qu'on dit d'habitude, à savoir que l'érotisme a besoin de la passion, je pense que si notre vie érotique n'était satisfaite que dans les moments de grande passion, elle serait bien pauvre. Je crois au contraire que l'érotisme se nourrit de la tendresse et que celle-ci est un moteur formidable de l'érotisme, ce qui n'est pas du tout en conformité avec la vision traditionnelle.

Ce que je constate, c'est que les grands romans d'amour du passé, c'était, pendant 300 pages, comment arriver, en dépit des obstacles, à la possession de l'autre. Aujourd'hui, ce qui est important, c'est comment l'un et l'autre vivent ensemble. Ce qu'on recherche, c'est la compréhension affective, c'est d'être materné par l'autre.

DT: *Le retour à l'image de la femme-mère?*
EB: Non, d'autant que la femme veut être maternée par l'homme. Elle attend de la tendresse de l'homme. La tendresse est d'essence féminine, mais elle appartient aussi à l'homme.

DT: *Et les femmes auraient permis ou incité les hommes à exprimer davantage cette tendresse?*
EB: Oui, absolument. Auparavant, la société leur interdisait de l'exprimer. Un mec viril, ça ne pleure pas, ce n'est pas féminin, etc. Toute leur éducation visait à leur faire étouffer cette féminité. Et je crois que maintenant qu'ils commencent à la découvrir, grâce à l'impulsion des femmes, des rapports nouveaux se développent.

La tendresse, c'est superbe, vous savez. Ce n'est pas fade, ce n'est pas gris, c'est superbe. Et à mon avis, l'érotisme se nourrit de tendresse. Il faut casser avec l'image de la maman et de la putain, et d'ailleurs, je crois que cette image s'estompe.

À partir du moment où l'on considère, dans nos sociétés, qu'il n'y a rien de plus naturel et légitime que les gens fassent l'amour, c'est-à-dire qu'il n'y a pas d'obstacle, la religion n'ayant presque plus de poids, cette évolution est normale.

Regardez les jeunes. On a de grands enfants, on trouve normal qu'ils vivent avec leur copain-copine. Ils vivent en conjugalisme, ils vivent collés l'un à l'autre, du matin au soir! C'est conjugal, ça! Il n'y a plus d'obstacle à la sexualité. Ils font ce qu'ils veulent parce qu'on considère que c'est une satisfaction normale et légitime. L'érotisme est donc différent.

DT: *Dans votre livre, vous attachez beaucoup d'importance à la procréation dans la définition de l'être «femme»; vous indiquez que la diminution du rôle de la procréation dans la vie des femmes est fondamentale dans l'évolution vers une ressemblance très forte entre hommes et femmes, voire une élimination de la dualité des sexes. La procréation est-elle si fondamentale dans la définition ou l'identité des femmes?*
EB: La variable fondamentale qui définit le rapport hommes-femmes depuis 3 500 ans, c'est *qui* détient le pouvoir de la procréation. Depuis les origines jusqu'à aujourd'hui, même si aujourd'hui ce n'est pas un débat conscient, ouvert, il reste que c'est toujours autour de la procréation que s'exercent les conflits de pouvoir entre les hommes et les femmes. Il est vrai qu'aujourd'hui les femmes ont un pouvoir absolu sur la procréation, mais aussi sur celle des hommes. Elles maîtrisent la paternité des hommes. Leur pouvoir n'a jamais été aussi fort.

Mystérieusement, et ça, c'est sans précédent historique, les femmes ont tout pouvoir sur la procréation et pourtant, elles ne veulent pas de matriarcat, parce qu'elles ne veulent pas identifier leur vie de femme à leur vie de mère, et que la maternité reste un aspect de la vie des femmes sans être le tout de leur vie. De plus, les femmes n'ont pas besoin de se servir de la maternité pour exercer leur pouvoir sur la société, comme dans un hypothétique matriarcat.

DT: *Au moment de la sortie de votre bouquin, les médias, notamment le* Nouvel Observateur, *ont largement repris le thème du désir de procréation de l'homme. La possibilité que les hommes enfantent vous paraît-elle être un sujet de débat sérieux, et quel sens revêt ce débat?*
EB: Pour moi, il ne s'agit pas d'un gadget médiatique: c'est la perspective la plus sérieuse à laquelle nous soyons confronté-e-s. Je suis frappée des réactions à cette idée. C'est souvent la rigolade: on pense que c'est de la science-fiction et que ce n'est pas la peine d'y réfléchir. Cette idée fait tellement horreur qu'on la rejette comme impossible et que l'on s'abstient d'y réfléchir. Or, je crois qu'il n'y a pas de problème plus urgent sur lequel il faille réfléchir parce que s'il y a une procréation masculine, c'est un renversement radical de notre sentiment d'identité sexuelle à tous, hommes et femmes. Ce serait le plus grand déni de nature que l'*Homo sapiens* ait jamais commis. Ça me fait terriblement peur, non pas pour des raisons physiologiques, mais essentiellement d'un point de vue psychologique, c'est-à-dire à cause du bouleversement de notre sentiment d'identité. Ça me fait peur pour cette raison et non parce que ce serait en quelque sorte le «vol», par les hommes, d'une activité spécifiquement féminine. Je pense que même s'ils portent des enfants, les hommes auront toujours besoin des femmes et le couple sera toujours nécessaire... Les êtres humains ont besoin d'amour pour vivre et ce besoin d'affectivité se satisfait à deux.

La ressemblance homme-femme inaugure une révolution radicale à laquelle il faut se préparer.



DT: *Alors, où serait le problème de la procréation masculine?*
EB: Un seul homme enceint, et la définition de l'homme mammifère, c'est-à-dire un vertébré dont la femelle allaite les petits, serait caduque. Je trouve que le problème doit être pris au sérieux et qu'il faut y réfléchir a priori, et non a posteriori.

Le sondage du *Nouvel Observateur*[1] m'a d'autant plus inclinée à le penser qu'il a fait apparaître quelque chose que je ne mesurais pas du tout dans mon livre, à savoir le désir de grossesse chez certains hommes. Je vois bien le conflit de pouvoir autour du thème de la procréation, mais je ne voyais pas l'importance de ce désir de grossesse. Je me suis demandé pourquoi tant d'hommes, jeunes, se disent intéressés et seraient même volontaires pour porter un enfant. Je pense que l'explication de ce nouveau désir, c'est que la grossesse a radicalement changé de sens depuis qu'existe la contraception.

Avant, les femmes portaient leurs enfants, qu'elles les aient voulus ou non, avec beaucoup de troubles secondaires. Il y a 30 ans, la grossesse était associée à vomissements, évanouissements, etc. C'était une sorte de maladie, qui se terminait dans un processus sanglant, des hurlements, des cris, enfin l'horreur. Tant et si bien qu'à l'époque, les hommes se disaient: «Dieu merci, nous n'avons pas à porter les enfants. Elles portent les enfants, nous faisons la guerre.» Dans les deux cas, il y avait une sorte de symétrie de la douleur, du risque de mort.

Avec la contraception, les progrès de l'accouchement, les femmes ont de moins en moins de problèmes secondaires. Finalement, la grossesse n'apparaît plus comme une maladie, mais comme un moment d'épanouissement, une expérience de plénitude enviable. Je pense que les jeunes hommes commencent à se dire qu'il y a là une expérience qu'ils voudraient aussi connaître. Dès lors qu'on partage tout avec les femmes, qu'il n'y a pas une seule activité qui nous soit réservée, pourquoi auraient-elles le privilège exclusif d'enfanter? Il y a là un désir tout à fait neuf, qui aurait fait rire nos grands-pères, mais qui existe bien parce que la grossesse a changé de sens.

DT: *Mais n'est-ce pas aussi, sinon surtout, une tentative de s'approprier un lieu de pouvoir, le seul peut-être qui soit propre aux femmes?*
EB: Oui, exactement. Et pourtant, on ne peut pas dire que les femmes aient abusé de leur pouvoir. Dans la majorité des cas, les femmes font des enfants en accord avec leurs compagnons. Il y a des exceptions bien sûr, mais dans l'ensemble, elles ont plutôt partagé ce pouvoir. Mais je pense qu'à long terme, peut-être dans 15 ans, il est possible que les hommes ressentent durement leur totale absence de responsabilité en matière de contraception, comme de procréation. Ils sont les objets des femmes dans ce domaine. Alors peut-être sous les meilleurs prétextes, chercheront-ils à se donner les moyens d'avoir des enfants sans les femmes. Et je crois que le meilleur prétexte serait la stérilité des femmes.

DT: *On lie à une recherche de pouvoir le désir des hommes d'enfanter, mais est-ce que vous pensez qu'il existe un «amour paternel» spécifique, qui se présenterait aussi sous des formes nouvelles?*
EB: Oui, et je crois que les femmes ne sont pas étrangères à l'apparition de cette revendication et de ce désir paternels. Je crois que le fait que les femmes aient fait entrer les hommes dans la nursery, dans la salle d'accouchement et même dans la salle de préparation à l'accouchement leur a fait découvrir le désir de procréer, le plaisir du contact charnel avec le bébé. Je ne dis pas que tous les hommes éprouvent ce désir, car il n'y a pas plus d'instinct paternel que d'instinct maternel, mais c'est une nouvelle partie de leur sensibilité qui commence à être mise à jour. Et ça, ils le doivent aux femmes.

DT: *Vous parlez de l'instinct maternel, dont traitait un de vos précédents livres,* L'Amour en plus*; n'y a-t-il pas une certaine continuité entre ces deux essais?*
EB: Tout à fait. D'ailleurs, à la fin de *L'Un est l'autre*, je dis voir venir une maternité de plus en plus culturelle, simplement parce qu'avec ces nouvelles techniques de procréation, avec ce problème de stérilité masculine et féminine de plus en plus important, on va vers une plus grande scission entre le biologique et l'éducation. Le scénario selon lequel une femme peut donner un ovocyte, une deuxième peut porter l'embryon, une troisième peut élever l'enfant, fait éclater le concept de maternité.

Je sais bien que la majorité des femmes continueront d'avoir leurs enfants selon le schéma naturel, mais quand on sait qu'en France, il y a 20 000 couples stériles, soit un sur cinq, on est forcé de prendre en considération ces nouveaux types de maternité.

Les phrases citées en exergue sont tirées du *Nouvel Observateur* du 25 avril et d'*Elle* d'avril.

1/ Par l'implant dans l'abdomen d'un ovule fécondé in vitro, au risque d'hémorragies mortelles au moment de «l'accouchement» par césarienne.
2/ Avez-vous lu *La Main gauche de la nuit?* L'écrivaine américaine Ursula Le Guin y inventait une société unique, et passionnante en termes de rapports humains, composée d'androgynes hermaphrodites, chacun tour à tour mâle ou femelle, fécondé-e ou fécondateur-trice, au gré d'un rythme menstruel inégal.

L'homme porteur, l'homme enceint: cela arrivera, j'en suis sûre! Et ce sera plus extraordinaire que de marcher sur la lune.

VIDÉO femmes

VOUS PROPOSE SON DERNIER VIDÉO



UNE FICTION DE 45 MINUTES SUR LA **MÉNOPAUSE**

PLUS

★ 24 ★

NOUVEAUX TITRES EN DISTRIBUTION

DEMANDEZ NOTRE **ANNEXE** AU RÉPERTOIRE

★ '84 ★

À
VIDÉO FEMMES
56, rue St-Pierre,
local 203
Québec, Qc
G1K 4A1
(418) 692 3090



PARLEZ-VOUS FRANÇAISE?

Quelle heure est-elle? Déjà 9 heures. Tiens! Elle ne pleut pas, aujourd'hui! Et elle ne me reste que cette petite intro à écrire. Parlez-vous française?, pourrais-je d'abord demander. Ici, à *La Vie en rose*, on essaie de la faire depuis six années. Mais bien timidement. Elle n'y a aucun mal, dans 90 % des occasions, à féminiser les appellations de fonctions. Ça se complique drôlement avec les pluriels, les accords de participes passés, les expressions doubles, comme ces Canadien-ne-s-Français-es ou ces nouveaux-elles arrivant-e-s...

Nous, à la longue, on s'y fait à ces petites barres qui, de loin, rendent tous les mots féminins. Et, sincèrement, on trouve ça plus juste pour toutes les femmes qui nous lisent (et pas injuste avec les hommes). Plus logique aussi, plus près de la réalité. D'ailleurs, depuis six ans, jamais quelqu'une parmi vous, lectrices et lecteurs, ne s'est plainte. On avait même pensé écrire à la féminine toute cette édition-ci de *La Vie en rose*. Non pas en faisant reluire la soleille sur la vergère, mais en courant après les épicènes et en faisant du féminin un neutre qui «embrasserait» le masculin à mort. Juste pour voir l'effet et les réactions. Par provocation, oui. Mais on n'a pas osé. La peur de prêter flanc au ridicule? C'est si facile de combattre par le ridicule la recherche par les femmes d'un langage plus égalitaire. Même ici, dans notre belle province si libérale, les journalistes, linguistes et autres «purs» ne s'en sont pas privés.

On peut comprendre pourquoi. Comme l'écrivait dans le *Globe and Mail* la journaliste Michele Landsberg, «ce n'est pas par hasard si la "désexisation" de la langue est la cible d'un tel feu croisé dans les médias. Nous sommes passionnément, viscéralement, attaché-e-s au langage, parce que nous savons qu'il nous façonne, nous, notre culture, notre histoire et notre avenir. Les mots *sont* du pouvoir. Ceux qui détiennent le pouvoir ne le cèdent jamais volontiers.»

Françoise Guénette

À ce dossier depuis longtemps amorcé, ont collaboré à un moment ou un autre, en plus des intervieweuses et rédactrices, Louise Labbé (recherche), Hélène Martin, Jacqueline Lamothe, Richard Vigneault, Yvon Provost, Yolande Fontaine, Josée Boileau, Hélène Sarrasin et France Boisvert (informations de toutes sortes), Hélène Lévesque (révision). Merci à toutes.

Illustration: Diane O'Bomsawin

QUÉBEC

LA REVANCHE DU e MUET

Désormais, une professeure pourra encourager ses étudiantes à devenir docteures, factrices, magistrates, industrielles ou même gouverneures générales du Canada. Et aux nouvelles professions des femmes correspondront de vrais titres. Ainsi en a décidé l'Office de la langue française du Québec. Mais les professeures, écrivaines et militantes syndicales n'avaient pas attendu cet avis. De tous les pays francophones, c'est sans doute au Québec que le discours public est déjà le plus féminisé.

par Lynda Baril et Hélène Lévesque

LE 17 juin dernier, l'OLF publiait son document *Titres et fonctions au féminin: essai d'orientation de l'usage*, dix ans après une demande en ce sens du ministère canadien de l'immigration, soucieux de désexiser la classification des professions, et surtout à la suite de fortes pressions du Conseil du statut de la femme du Québec. Pourquoi a-t-il fallu une décennie? Les doctes gardiens de la langue craignaient-ils de s'enfarger dans les fleurs du tapis? Il faut dire que leurs précédentes tentatives de francisation des termes – au risque de transformer nos bons vieux hamburgers en hambourgeois – avaient soulevé des tollés de commentaires ironiques. Échaudés, les commissaires refrénaient peut-être leurs élans novateurs?

EN juin, Pierre Auger, président de la Commission de terminologie de l'Office, confirmait que l'organisme entendait bien, dans ce dossier, procéder avec la plus grande prudence: «Nous étions à 100 % d'accord avec le principe de la féminisation. Mais nous étions embarrassés par le choix des formes: que faire avec *substitut* et *matelot*, par exemple? *Substitute* et *matelote*? Nous ne voulions pas attirer le discrédit et le ridicule sur l'Office.» D'autant plus, ajoutait-il du même souffle, que «la féminisation étant un dossier controversé, notre intervention méritait d'être revue et pondérée».

EN fait, la controverse avait déjà dix ans, les féministes n'ayant pas attendu l'aboutissement de la démarche feutrée de l'OLF pour mettre en branle leur propre entreprise de féminisation.

À L'AVANT-garde, on trouvait des artistes – comme Nicole Brossard ou Louky Bersianik avec son *Euguélionne* – et des militantes des comités de condition féminine des organisations syndicales (CSN, CEQ, FTQ) et des institutions d'enseignement. Pour elles, la féminisation s'inscrivait tout naturellement dans la foulée des luttes pour de meilleures conditions de travail et de vie pour les femmes. À force d'insister et de nourrir les débats dans leurs organisations, et soutenues par le Conseil du statut de la femme, elles ont obtenu des résultats.

«**BIEN** sûr, on ne peut pas dire que la féminisation soit entrée dans les moeurs», constate Marité Vézina, codirectrice de *La Gazette des femmes* et ex-membre du comité d'étude sur la féminisation des titres d'emploi formé en 1982 par l'OLF. «Mais, depuis les dernières années, il y a eu un progrès énorme, très visible et très encourageant. Beaucoup de résistances sont tombées. Il y a à peine quatre ans, on rencontrait les gens de la radio et de la télévision et ils trouvaient nos propositions de féminisation ridicules. Maintenant, les formes féminines sont utilisées.»

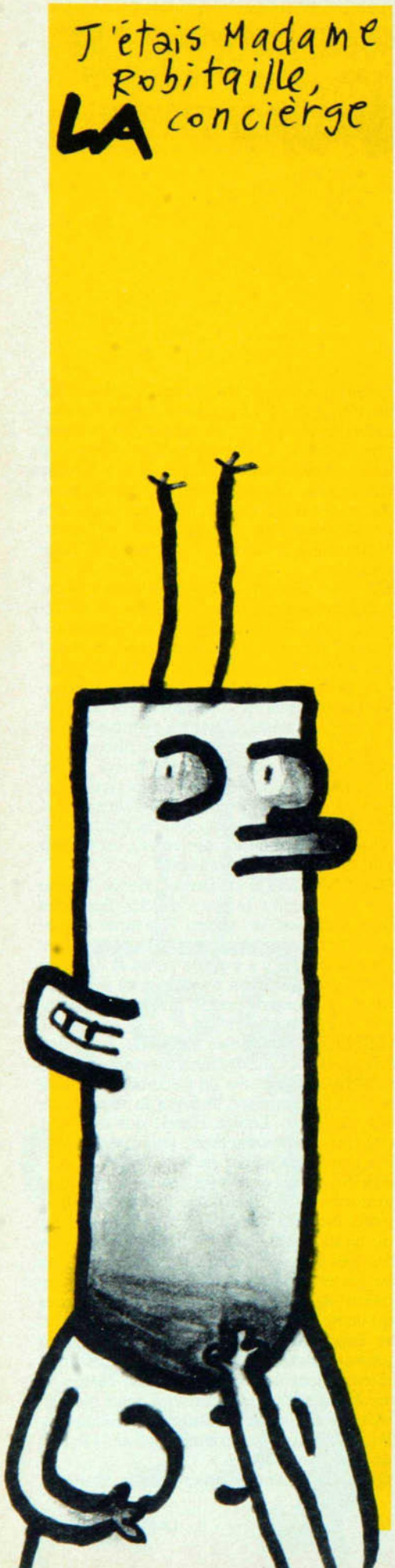
ET c'est vrai que, malgré l'absence d'une politique formelle dans les salles de rédaction, les professionnel-le-s de la communication se font peu à peu à la chose. Bernard Derome ne tressaille même pas en mentionnant *la* première ministre Thatcher, *la* députée Lucie Pépin ou *la* déléguée générale Rita Dionne-Marsolais, les titres féminisés coulant tout naturellement dans le discours. Si naturellement, que lorsqu'il arrive à des journalistes englué-e-s dans leurs vieilles habitudes d'utiliser des titres masculins (Corazon Aquino, «président des Philippines» ou Simone de Beauvoir, «écrivain»), on perçoit tout de suite l'anachronisme.

JOURNALISTE au *Devoir*, Renée Rowan n'a pas attendu le feu vert des linguistes pour féminiser ses textes. Elle aussi remarque la transformation des pratiques et des mentalités: «Il y a à peine un an et demi ou deux, au pupitre, on me corrigeait fréquemment *la* ministre par *le* ministre. Maintenant, ce n'est plus refusé.»

MÊME à l'Assemblée nationale, haut lieu par excellence du discours masculin, il est à présent «de bon ton» (et électoralement rentable?) de féminiser, indique la députée de Maisonneuve, Louise Harel, qui dit vivre dans un «environnement féminisé» depuis son arrivée à Québec en 1981.

MAIS on ne bouleverse pas sans heurts ni grincements de dents des habitudes langagières bien ancrées. Il y a eu, et il y a encore, de fortes résistances. Certaines viennent de femmes pour qui il demeure plus prestigieux de porter un titre au masculin, ou qui invoquent «la neutralité» du titre pour refuser qu'on ne féminise le leur. Jeanne Sauvé refuse encore la dénomination de *gouverneure générale*. Renaude Lapointe marque sa préférence pour un *Mme le sénateur*. Marie-Josée Drouin n'est pas *directrice*, mais bien *directeur* du Hudson Institute. Et Réjanne Colas, de la Cour supérieure, insiste: «Je suis *un* juge, pas *une* juge.»

QUAND, l'année dernière, Alain Morisset,



directeur des services linguistiques de Téléglobe Canada, a demandé à une dizaine de professionnelles de cette société d'État si elles voulaient féminiser leur carte de visite, la réponse unanime a été non.

D'AUTRES exemples? Il suffit d'ouvrir l'oeil et de tendre l'oreille. Au coin de la rue, c'est une enseigne «Lucie Joyal, pharmacien»; à l'hôpital, ce sont des coordonnatrices qui préfèrent être nommées coordonnateurs; au bureau, des secrétaires qui font disparaître les *e* des ingénieures, auteures et docteures des textes qu'elles dactylographient «parce que ce n'est pas dans le dictionnaire».

PARMI les démonstrations les plus éloquentes de la féminisation sélective, les rubriques *Carrières et professions* des journaux: une profusion de tirets, de barres obliques et de parenthèses pour les infirmièr-e-s et les directeurs-trices d'écoles mais pas de féminin pour les directeurs généraux, présidents, surintendants et superviseurs.

DANS les journaux, on trouve aussi des lettres d'apprenti-e-s linguistes horrifié-e-s par cette féminisation «au dépens de toute logique», et ne craignant guère le ridicule, comme cette madame Poirier écrivant à *La Presse*: «dans votre logique de féminisation (quand cela fait l'affaire des féministes qui ont dévié de leur route...pour battre l'homme sur son propre terrain), il faudrait que vous écriviez par exemple, pour les masculiniser, *le* chaise, *le* table, *le* voiture, *le* maison...si les choses désignées appartiennent à des hommes...»! En général, pourtant, la controverse se dilue et la majorité des Québécois-es acceptent une tendance inévitable.

LE discours public, hormis les médias, est aussi géré par l'État et ses institutions. En 1979, quand l'Office de la langue française recommandait à tous les ministères et organismes gouvernementaux de la province l'utilisation de formes féminines «dans tous les cas possibles», c'était alors un geste particulièrement novateur.

AUJOURD'HUI, sept ans plus tard, les offres d'emplois de la fonction publique sont entièrement féminisées. On ne peut pas en dire autant de toutes les publications du Gouvernement. En l'absence de directives claires, l'effort de féminisation repose sur la bonne volonté, l'obstination ou le degré de conscientisation des fonctionnaires chargé-e-s de rédiger les textes – et le résultat est inégal.

ET le fédéral? Là, les efforts sont franchement parcimonieux. Le Bureau des traductions du Secrétariat d'État a pourtant publié, en 1983, un article recommandant l'emploi des titres au féminin et donnant en exemple 400 noms de métiers féminisés. Mais à Emploi et Immigration Canada, on encourage les femmes à opter pour des emplois non traditionnels en les invitant à devenir...*électriciens* ou *réparateurs*!

AU Québec, les partisan-e-s de la féminisation ont souvent décrié le manque de leadership et la lenteur maladive de l'Office de la langue française. En laissant la population choisir – et l'usage s'imposer de lui-même – l'OLF avait les meilleures intentions du monde. Mais cette attitude a d'abord eu pour effet de ralentir l'usage! L'Université de Montréal, par exemple, s'est dite prête à féminiser ses documents, mais a choisi d'attendre la prise de position de l'Office pour éviter des frais administratifs inutiles et pour ne pas développer une pratique parallèle.

D'AUTRES organismes, au contraire, se sont mis à féminiser. Chacun à sa façon, sans coordination. Par exemple, le système informatisé *Repères*, du ministère de l'Éducation du Québec (MEQ), est maintenant entièrement féminisé. On diffuse aujourd'hui quelque 900 titres de professions au féminin... dans 10 % des écoles québécoises. Mais alors que l'Office recommande aujourd'hui *une patrouilleuse*, Repères utilise déjà *une patrouilleure*.

AU-DELÀ de la féminisation des fonctions, il y a celle des textes eux-mêmes. Le masculin englobe-t-il toujours le féminin, même si celui-ci est numériquement plus fort? Ici, les syndicats sont sans aucun doute les plus novateurs et les plus enthousiastes. Dans leurs documents, les travailleuses précèdent toujours, désormais, les travailleurs, il n'y a jamais de militants sans militantes, et pas question de parler d'employés sans indiquer par un tiret et un *e* la présence des femmes.

EN 1982, la Centrale de l'enseignement du Québec (CEQ) et la Confédération des syndicats nationaux (CSN) se donnaient toutes les deux une politique d'écriture très simple à appliquer. «Et ça fonctionne», assure Rosette Côté, à l'époque responsable du comité des femmes et maintenant vice-présidente de la CEQ. Mais non sans que les femmes pilotant le dossier n'aient puisé dans leurs réserves de patience. «Au début, il y a eu des résistances, certains prétextant qu'il y avait des problèmes plus urgents à régler. On leur répondait que la langue est aussi un lieu de sexisme, donc un problème à solutionner. Selon d'autres, la féminisation rendrait les textes illisibles. Finalement, tout le monde s'est habitué. Maintenant, c'est quand ce n'est pas féminisé que les gens s'étonnent.»

À la FTQ, la proposition de changer le nom de la centrale pour *Fédération des travailleurs et travailleuses du Québec*, déposée au congrès de 1983, fut... refusée par 2% des votes, malgré un tiers d'effectifs féminins... mais finalement acceptée en novembre 1985.

Illustration: Diane O'Bomsawin

HORMIS les syndicats, d'autres organismes se sont également donné des règles à suivre: la Commission des droits de la personne (qui considère la féminisation comme partie intégrante de son mandat de promotion de l'égalité), le Conseil consultatif canadien de la situation de la femme, le ministère de l'Éducation du Québec. Du côté universitaire, des groupes de femmes de l'UQAM, de l'Université de Montréal et de Laval ont poussé la mise en application de la féminisation et des titres et des écrits. Dans ce processus, l'UQAM est sans doute la plus avancée. Le comité de féminisation a réussi, en effet, à faire féminiser les formulaires de l'institution, le bottin téléphonique et la convention collective du syndicat des chargé-e-s de cours.

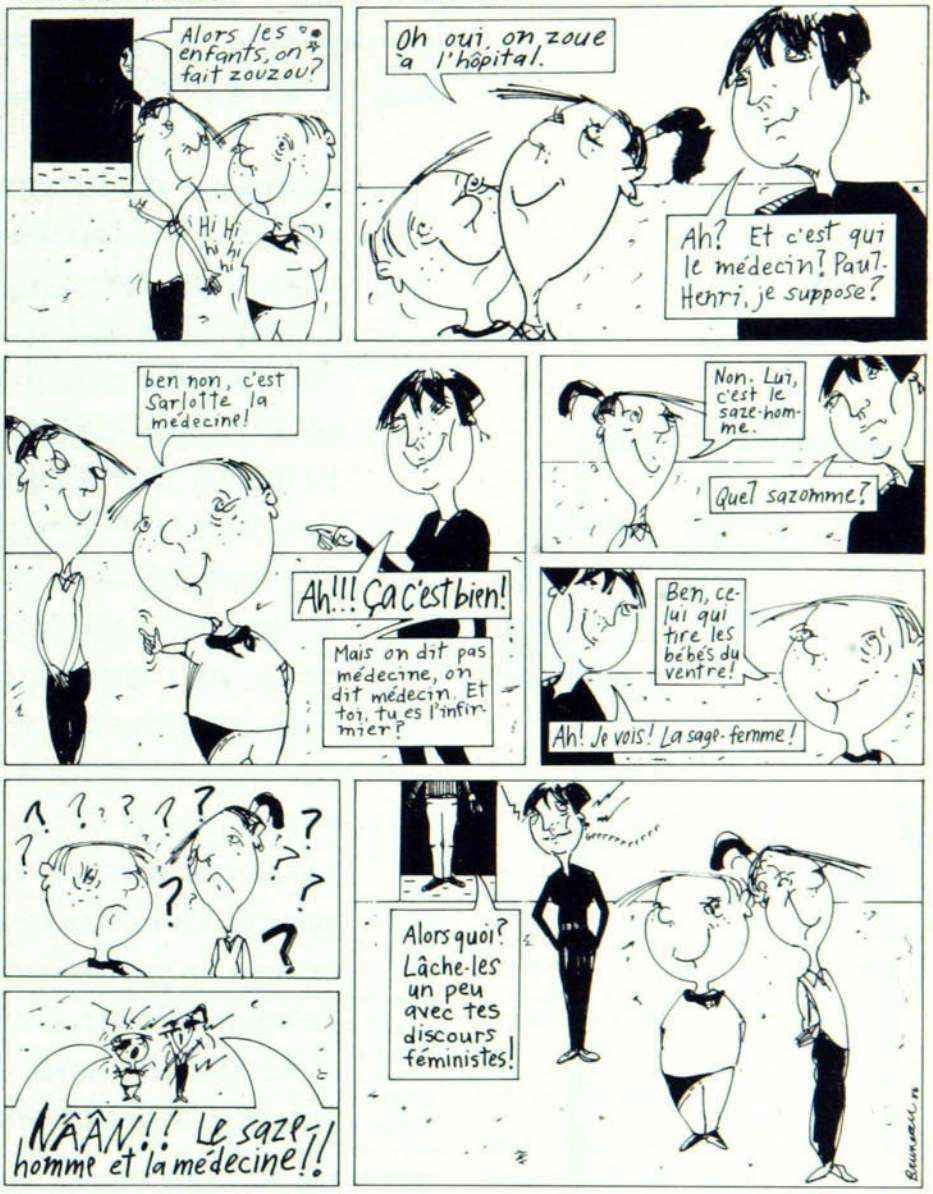
FACILE la féminisation des textes? «Pas nécessairement», avoue Michèle Violette du comité de condition féminine du MEQ. «Il ne faut pas se cacher que ça peut parfois être tannant à lire. Chose certaine, c'est qu'il y a des solutions. Il s'agit tout simplement de les explorer.»

MARITÉ Vézina, de *La Gazette des femmes*, est du même avis: «Féminiser sans que ce soit trop long et trop lourd, c'est possible. On change des tournures de phrases, on trouve des termes plus englobants. Plutôt que de toujours répéter *les adolescentes et les adolescents*, on varie. On dit *les jeunes*, *les élèves du secondaire*, etc. C'est surtout une question de volonté et d'habitude.»

UNE question aussi de volonté politique. La tardive quoiqu'explicite prise de position de l'Office de la langue française incitera-t-elle à féminiser les entreprises et organismes jusqu'alors réticents? Contribuera-t-elle à canaliser le travail des groupes ayant déjà entrepris, avec succès, de concrétiser l'émergence des femmes dans le langage?

UNE MÉDECINE RADICALE

dessins: Bruneau scénario: Orillard



Dix ans plus tard

JUILLET 1979: l'Office de la langue française publie dans *La Gazette officielle du Québec* un avis recommandant l'utilisation de formes féminines des titres d'emploi dans tous les cas possibles.

AUTOMNE 1982: un comité d'étude est mis sur pied pour se pencher sur une série de «cas problèmes» apportés par la féminisation.

PRINTEMPS 1983: le rapport du comité est remis à la Commission de terminologie de l'Office. Ce document, qui ne sera jamais rendu public, fait état des diverses possibilités de féminisation de quelque 200 titres. Pour le mot *auteur*, par exemple, l'Office souligne les possibles *autrice*, *auteur* et *auteur (une)*.

SEPTEMBRE 1985: l'OLF publie les résultats d'une enquête menée auprès d'une soixantaine de «leaders d'opinion»: communicateur-trice-s (dont *La Vie en rose*), administrateur-trice-s, artistes, écrivain-e-s, rédacteur-trice-s; 75 % d'entre eux et elles se disent favorables au principe de la féminisation des titres. Ils et elles s'attendent à ce que l'Office s'implique activement dans le dossier et propose des choix de féminisation, sans toutefois les imposer.

JUIN 1986: trois ans après la fin des travaux du comité d'étude, l'Office prend enfin position. Il privilégie maintenant une seule forme, plutôt que deux ou trois, pour chacun des mots étudiés: *une annonceure*, *une sculpteure*, *une chef*, *une mannequin*, *une médecin*, *une pompière*, etc.

QUE se passera-t-il maintenant pour la féminisation des textes eux-mêmes, syntaxe et grammaire? Au printemps, monsieur Pierre Auger promettait la publication pour l'automne d'un guide de féminisation du discours. En verrons-nous la couleur d'ici 1990, ou le gouvernement libéral reportera-t-il aux calendes grecques la suite d'un travail déclenché sous un autre gouvernement par un organisme, l'Office de la langue française, dont il est en train de réviser le mandat?



BERSIANIK ET HAREL

COMME EN LANGUE ÉTRANGÈRE

Langue et langage sont au coeur de notre vie. De femmes quasi invisibles dans un langage où le masculin l'emporte toujours. De francophones nord-américaines et minoritaires dont la langue est menacée par l'assimilation, la dénatalité et l'absence de politique d'immigration cohérente. De Québécoises dont le Gouvernement intervient régulièrement, depuis 15 ans, sur des questions linguistiques. Peu après la politique de féminisation de l'OLF, peu avant la reprise à l'automne du débat sur la loi 101, deux «travailleuses des mots» s'interrogent. Une femme politique que la langue passionne: Louise Harel, et une écrivaine qui, dès 1976, avec *L'Euguélionne*, réinventait le langage: Louky Bersianik.

par Françoise Guénette

LVR: *J'aimerais aujourd'hui comparer deux aspects de la fameuse question linguistique au Québec: la féminisation et la francisation. Est-ce comparer des pommes et des oranges ou n'y a-t-il pas des similitudes? Dans les deux cas, ne s'agit-il pas de groupes humains, les Québécoises d'une part, les femmes d'autre part, qui voient leur identité comme groupe menacée par le fait qu'ils ne sont pas, ou risquent de ne plus l'être, visibles dans la langue?*

LH: Oui, c'est vrai: deux majorités qui ont des statuts de minorités. En droit, un adage extraordinaire dit qu'«entre le fort et le faible, c'est la liberté qui opprime et le droit qui affranchit.» La liberté d'afficher dans n'importe quelle langue, par exemple, comme la liberté de n'utiliser que le neutre, c'est-à-dire le masculin, est en fait la liberté de celui qui domine!

LB: Comme pour la porno, où la liberté d'expression sert à opprimer... Je pense aussi qu'on peut faire le rapprochement. Et, selon moi, les hommes québécois devraient comprendre la situation des femmes dans le langage parce qu'eux-mêmes sont opprimés par une langue, l'anglais, qui leur est extérieure. Nous les femmes, nous devons lutter contre cette langue extérieure mais en plus, de l'intérieur, contre un langage étranger pour nous, où nous sommes invisibles ou infériorisées.

Car le langage établit une hiérarchie entre les sexes, dont l'un a une valeur symbolique plus grande, plus prestigieuse que l'autre, jusqu'à chapeauter l'espèce humaine tout entière! Le mot *homme*, par exemple, nous schizophrénise: il nous inclut dans la grande famille humaine mais, en même temps, nous

Illustration: Diane O'Bomsawin

rejette violemment puisque sans pénis... Nous vivons des contradictions effrayantes à l'intérieur du langage.

LH: Le sexisme du langage est dû aussi au fait que les femmes ont été écartées des postes de pouvoir; le langage a repris la définition masculine des rôles et des pouvoirs...Mais il y a quand même, à mon avis, moins de résistance au Québec qu'ailleurs à l'égard de la féminisation. Je suis sûre qu'en septembre, au congrès de l'Association des parlementaires de langue française, la question va ressurgir comme à tous les congrès antérieurs. En 1983, le thème était: *Les Femmes et le développement*. Toutes les délégations européennes, France en tête, Belgique, Suisse derrière, parlaient des *chômeurs*, des *travailleurs*... tout en ne traitant que de femmess! Seulement le Québec féminisait, avec cependant plus d'ouverture du côté des Africain-e-s.

LVR: *Si le Québec est déjà en avance, est-ce que la politique de l'OLF sur la féminisation des titres, parue en juin, aura selon vous un impact réel? N'arrive-t-elle pas trop tard, dans la mesure où beaucoup d'organismes publics, de syndicats, de journalistes ont déjà commencé à féminiser? D'autant plus que ce n'est qu'une proposition d'usage, non coercitive?*

LB: D'abord à nous, les écrivaines, cela donne un champ d'action. Même si nous avions déjà mis sur le tapis les 200 titres adoptés. Deux cents, c'est deux cents. C'est un premier pas.

Mais le nœud du problème, c'est souvent la syntaxe, même pour les titres. Pionnière, ça va. Mais au pluriel, vous retomberez dans le masculin et vous ne les verrez plus, les pionnières. Si on dit: «les pionniers, les travailleurs, les ouvriers», les femmes ne sont pas là. Habituellement, on ne répète pas le féminin, sous prétexte que c'est fastidieux. Mais en admettant qu'on dise: «les pionniers et les pionnières sont *allés*...», le masculin l'emporte encore avec *allés*... La langue nous permet de féminiser les titres, mais la syntaxe ne nous le permet pas.

Il faut donc, comme écrivaine, chercher des stratégies sur le plan syntaxique. Cela donne des écritures tout à fait différentes de celles des hommes. Pour éviter de faire l'accord, par exemple, on s'oblige à une autre forme: «Mes soeurs sont allées quelque part, mes frères aussi». On peut aussi tout mettre au féminin... Mais une langue, ça ne se répare pas comme un moteur d'auto et il y a quelque chose à réparer dans le coeur de la langue. C'est plus qu'un code syntaxique, c'est tout un système symbolique, très chargé.

LVR: *Il serait donc dérisoire de féminiser les titres de fonctions, de s'ententre sur 200 mots, puisque le problème est beaucoup plus fondamental?*

LB: Le mot *homme*, par exemple, on ne peut pas s'en sortir: il est investi de sa qualité de mâle, comme dans «mon homme». Pourtant, étymologiquement, *homme*, qui vient du latin *homo*, ne veut pas dire mâle mais espèce humaine. Le mâle se disait *vir*. Mais les hommes ont investi *vir* de leurs qualités et ils ont spolié le mot *homme* pour en faire leur genre...

LH: ... d'où l'avantage d'utiliser le mot *personne*, mais nous sommes les seul-e-s à le faire! À l'occasion du 25e anniversaire d'Amnistie internationale, à Québec, c'était l'étonnement général que les Québécois-es employaient *personne*, comme dans Commission des droits de la personne. En Angleterre, en France, et dans tous les pays qui se prétendent à l'avant-garde de la promotion du respect des droits, le mot *personne* n'est jamais utilisé. C'est encore *homme*, exclusivement. Même à Nairobi, en 1985, à la conférence de l'ONU sur les femmes, les textes ne parlaient que de droits de l'Homme!

Non, ici, au Québec, l'avance est réelle. Pourquoi au juste? Ce n'est sûrement pas étranger au fait qu'il y ait eu une affirmation de la langue. Peut-être aussi l'institution linguistique est-elle moins forte qu'ailleurs? Louky parlait de la syntaxe... Ma fille, qui est en 5e année apprend depuis toujours à conjuguer ses verbes en «je, tu, il, elle; nous, vous, ils, elles». Et elle serait la plus surprise au monde de savoir que ce n'est pas comme ça partout. Je ne sais pas si c'est ainsi dans toutes les écoles... mais il y a une amélioration, là aussi.

LVR: *Autrement dit, l'État n'est venu qu'entériner un changement de mentalités qui, au Québec, était déjà plus qu'amorcé?*

LH: ...mais qui n'est pas si simple. Je me rappelle Pauline Marois et Denise Leblanc-Bantey se renvoyant la balle en caucus des députés, en 1981, 1982, 1983... Dès que certains lançaient: «En tout cas, les gars...», l'une ou l'autre rétorquait: «Si vous êtes les gars, est-ce que nous sommes les garces?»

Je ne connais aucun homme politique qui, dans son discours public, oublierait désormais de féminiser... Mais en privé, toutes ces précautions et nuances sont mises de côté au profit de l'efficacité: «En tout cas, les gars, faut pas oublier que...» Une fois, j'ai commencé une intervention: «Toutes celles qui seraient intéressées à avoir plus d'information sur cette loi n'ont qu'à venir demain à 11 h...» Et là, je me suis interrompue: «Vous pensez que je ne m'adresse qu'aux femmes du caucus, non? Et non, je m'adressais à vous. Vous ne vous êtes pas sentis concernés? Alors dites-vous que l'inverse est vrai aussi. Quand vous ne parlez que de vous, je ne me sens pas concernée.»

LB: En atelier d'écriture, j'ai déjà employé la même stratégie. Et, alors qu'il n'y avait que deux hommes et beaucoup de femmes, parfois même les femmes s'attendaient à ce que je parle au masculin! Parce que le choc culturel est pour les femmes aussi. Dès que je parle d'*étudiantes*, tout le monde est saisi à cause de l'absence du caractère soi-disant neutre du masculin. Neutre en principe seulement: dans l'usage, il y a toujours un glissement imperceptible.

LH: Mais savez-vous qu'à la Fédération nationale des communications (CSN), qui regroupe les syndicats de journalistes, il y a actuellement des conventions au féminin seulement? Parce qu'on trouvait trop lourd l'emploi du masculin *et* du féminin, on a décidé d'utiliser l'un ou l'autre, selon la majorité des membres. Ça s'était fait aussi au congrès du PQ de Montréal-centre, en 1982, je crois. Les règles de procédure, la présidente, tout entièrement au féminin, c'était une expérience incroyable. Pas tant pour les femmes que pour les hommes. Parce que les femmes ont une sorte de socialisation au neutre tandis que les hommes n'en ont aucune. Et l'absence d'affirmation de leur sexe renvoie à un problème d'identité profond. Je pense que les femmes ne doutent jamais de leur identité profonde alors que les hommes...

LB: C'est parce qu'ils ont voulu en prendre trop, justement: ils ne savent plus ce qu'ils sont! Ils ont pris l'espèce à travers les mots *sciences humaines, hommes*... Le langage que nous parlons, contrairement aux autres langages comme le code de la route, le code de l'amour ou le langage des yeux, est parfaitement arbitraire. Il n'y a pas *naturellement* d'équivalence entre le mot et la chose: par

«Tant que les Québécois ne posséderont pas les instruments de leur culture et de leur destin, la contrainte socio-économique canadienne jouera à toutes fins pratiques de rôle de coercition et de discrimination. L'anglais demeurera la langue de prestige et de promotion sociale, sa force d'attraction continuera de s'exercer toujours au détriment d'un français dévalorisé.»

Gaston Miron, *Maintenant*, 1974.



convention, on lui en donne une.

Mais le langage est surtout le code de la culture patriarcale; selon le principe de Pythagore – d'un côté l'ordre, la lumière et l'homme; de l'autre le désordre, le chaos, les ténèbres et la femme – on a créé dans le langage les stéréotypes masculins et féminins. Tout ce qui est qualitatif et positif est du côté de l'homme, et tout ce qui est contraire à cela, donc négatif, méchant, péjoratif, du côté de la femme.

Est-ce que, par ailleurs, ce sont vraiment les fonctions qui font bouger le langage? Je pense que le discours crée l'image, et qu'ensuite, l'image crée le discours. C'est une interaction constante, on ne sait plus où ça commence...

LVR: *Mais dans le cas de la féminisation, la prise de pouvoir réelle, de certaines fonctions par certaines femmes, a précédé une prise de pouvoir partielle dans le langage. Est-ce qu'il valait la peine de demander l'intervention de l'État?*

LB: Je pense qu'il faut travailler à changer le langage dans tous les domaines. Les journalistes ont un rôle à jouer, les écrivaines aussi. Les féministes qui veulent devenir visibles non seulement dans les fonctions, mais aussi dans la langue, doivent en faire une priorité. Je ne parle pas que de la féminisation des titres ou de la syntaxe, je parle de toute la fonction symbolique de la langue. Écrivaine, tu peux prendre les mêmes mots, mais les désinvestir de tout ce qui est négatif et avec ton imagination, les charger d'un nouveau flux de symboles...

LH: Moi, je vois ça sur un autre registre,... d'efficacité, disons. On sait que près des deux tiers, soit 66%, des travailleurs au salaire minimum sont des femmes. En ne disant pas *travailleuses*, on ne dit jamais la vraie réalité. Même chose pour les assistés sociaux, qui sont des assistées sociales en grande majorité. Même chose pour les vieux, qui sont surtout des vieilles. C'est incroyable comme la réalité des femmes vieilles est occultée! Pas seulement la réalité symbolique, la réalité statistique. Et ça, c'est un effet de la visibilité des femmes dans le langage: elle amène leur visibilité statistique. Parce que dans un pays industrialisé, tant que tu n'existes pas dans les statistiques, tu n'existes pas!

Avez-vous entendu parler de cette étude fantastique de la FAO, qui démontrait qu'en Afrique, au-delà de 80% de la production alimentaire était réalisée par des femmes? Alors que tous les programmes de coopération, canadiens entre autres, ne parlaient que de producteurs et étaient conçus pour des hommes: usage des engrais, nouvelles technologies, etc. Et les femmes n'y avaient pas accès. Pour exister dans les statistiques, il faut exister dans le langage, c'est évident.

Autre exemple: le programme de supplément de revenu au travail: tout le monde s'accorde pour dire que c'est fait exprès pour les femmes chefs de familles monoparentales. Celles qui ont de bas revenus parce qu'elles travaillent au salaire minimum, passent ensuite quelques mois sur le BS, retravaillant à temps partiel, etc. Or, même s'il est fait sur mesure pour elles, ces femmes n'en profitent pas. Pourquoi? Je me suis rendu compte que dans l'information gouvernementale qui est diffusée en avril, au moment des rapports d'impôt parce que c'est une allocation à demander dans son rapport, on parle de *supplément du revenu au travail*. Une expression si neutre qu'elles ne s'y reconnaissent pas. Il faudrait parler clairement de *femmes chefs de familles*!

LVR: *Pourquoi le ministère ne veut-il pas féminiser? Pour restreindre l'accès au programme?*

LH: Peut-être mais surtout, par une sorte de rationalisation, on préfère s'adresser à des *bénéficiaires*. C'est neutre, des bénéficiaires. Même si on sait que le supplément de revenu au travail, comme Logirentes pour les 60 ans et plus, concerne d'abord les femmes.

LVR: *La solution simple, en communications, en écriture, en politique, serait peut-être d'adapter le langage aux statistiques. Dès qu'il y a une majorité de femmes, le féminin...*

LB: Et alors, dans les statistiques, on ne verrait que des femmes...

LH: Et cela ferait apparaître clairement le positionnement des femmes dans l'échelle socio-économique: on parlerait toujours de *travailleuses au salaire minimum*, *d'assistées sociales*, etc. L'utilisation du féminin serait la conséquence d'une réalité statistique, puisque la pauvreté se conjugue déjà au féminin. Savez-vous qui est «l'assisté social» moyen à Montréal? C'est une femme de 45 ans, qui a moins de 9 ans de scolarité et des enfants adolescents. C'est ça le portrait-type.

LVR: *Après la féminisation, la francisation. Après le langage, la langue. Quelles sont vos réactions à la reprise du débat linguistique au Québec, autour de l'affichage redevenant bilingue et de la révision des structures établies par la loi 101? Louise Harel, vous intervenez souvent en Chambre sur la question de la langue.*

LH: Parce que cela me passionne. Selon moi, la langue ne doit pas être un facteur d'instabilité sociale, ni l'immigration un facteur d'instabilité linguistique. Il doit y avoir

Illustration: Diane O'Bomsawin

au Québec une culture d'accueil forte. Et francophone. Les cultures vivent toujours dans un rapport de rivalité et il y en a toujours une hégémonique et dominante. Au Canada, c'est la culture anglaise. Au Québec, tout en respectant la diversité culturelle et ethnique, nous devons appeler à une identité nationale. Être Québécois-e,ce n'est plus juste être Canadien-ne-Français-e d'origine. C'est maintenant, et ce sera de plus en plus, être multi-ethnique. Dans un Québec français.

LVR: *Encore français? J'ai lu que la loi 101 n'avait fait que freiner, depuis neuf ans, le recul du français, au lieu d'affirmer sa progression...*
LHB: Oui, parce que deux tiers des allophones choisissent encore l'anglais comme langue d'usage. Alors même s'il y a eu un net progrès du côté de la langue d'enseignement, même si l'école française est devenue obligatoire au primaire et au secondaire pour les arrivant-e-s, le français ne devient pas la langue de la culture. Et c'est pour cela que l'affichage est si important. C'est le premier message que l'on transmet aux arrivant-e-s, dans le fond.

LVR: *Pensez-vous vraiment que les Québécois-es vont se remobiliser à l'automne, à la reprise des débats? Alors que près de 40% d'entre elles et eux se déclarent d'accord avec l'affichage bilingue, justement?*
LH: C'est qu'ils et elles ont l'impression que le problème ne les concerne pas, que *leur* quartier est protégé. La réalité, c'est que 80% du Québec vit en français à 99%. Par ailleurs, 92% des nouveaux-velles arrivant-e-s s'installent à Montréal. Le Québec est en train de se scinder complètement: un Québec canadien-français et francophone à l'extérieur de Montréal et un Québec multi-ethnique et anglophone à Montréal, où vit le tiers de la population.

Il n'y a que 8% d'anglo-saxons d'origine au Québec. Et, des 800 000 anglophones montréalais-es, la moitié sont d'origine grecque, portugaise, italienne ou autre. Mais Alliance-Québec cherche maintenant à regrouper, en plus des «vrais» Anglais, les membres des communautés ethniques, pour représenter tous ceux et celles qui ne sont pas *nous* (... d'origine canadienne-française), et revendiquer des «droits historiques». Historiques pour une minorité anglo-saxonne, oui, mais pas pour les nouveaux et les nouvelles arrivant-e-s, qui devraient s'intégrer à la culture d'accueil francophone.

C'est pourquoi nous devons réagir vite, éviter cet affrontement, revendiquer une culture – et même une Société Saint-Jean-Baptiste – francophone et multi-ethnique... Pour que les termes *Québécois* et *Québécoise* ne désignent plus l'origine ethnique mais le facteur linguistique, qu'il y ait une étroite association entre *Québécois-e*, *francophone* et *multi-ethnique*. Et selon moi, cette nouvelle identité québécoise, multi-ethnique et francophone, doit devenir un projet de souveraineté.

Photo: Suzanne Girard



Louise Harel et Louky Bersianik

LVR: *La question de l'indépendance, justement, a toujours été collée à celle de la langue. Et l'indépendance, à mon avis, ne rejoint plus beaucoup de Québécois-es comme préoccupation...*
LH: Je ne suis pas d'accord. Mon sentiment, c'est que plus le projet politique s'amenuise – la souveraineté dans ce cas-ci – plus le projet culturel s'affirme. Présentement, en 1986, il y a plus de mobilisation qu'il y a dix ans, ou vingt ans. Il y a une sensibilité accrue, et étendue, à la question linguistique. Parce que la question linguistique s'est mondialisée. Les gens prennent conscience que ce n'est pas à cause de notre état d'infériorisation que cela, le danger d'assimilation, nous menace, ils et elles regardent *Le Point* et voient les Américains de Floride réclamer une loi pour protéger l'anglais devant la montée de l'espagnol. Même les Français-es ont dû légiférer en matière linguistique... Auparavant, nous pensions être seul-e-s défavorisé-e-s... mais toutes les langues entretiennent un rapport de concurrence.
LB: Je ne pense pas non plus qu'il y ait un vacuum politique au Québec. C'est une période de recul, de réflexion où ça se complexifie, ça s'articule. Les gens ne sont pas bêtes, ils voient bien que nous avons maintenant, à travers les institutions, une certaine identité québécoise que nous n'avions pas avant.

LH: Je dirais même que, dans ce nouveau discours souverainiste, nous allons pouvoir quitter le terrain de l'infériorisation. Parce que le discours indépendantiste s'est élaboré, pendant les années 60, dans une terrible infériorisation linguistique, économique, politique, sociale, culturelle... ce qui a donné lieu à la dynamique que j'appelle «vouloir prouver qu'on est comme les autres». Une partie du slogan du RIN, «On est capables», nous avait échappé. C'était: «On est capables d'être comme les autres».

Et cette dynamique d'*égal à égal*, basée sur l'idée d'être inférieur, qui a mené au référendum de 1980, nous a conduit-e-s aussi à «la dictature de la comparaison avec l'Ontario». Il n'y a plus moyen de parler de quoi que ce soit, de l'éducation, du ratio professeur-élèves, des pensions alimentaires, etc. sans comparer à l'Ontario! Moi, je pense que les progrès ont été assez remarquables pour que l'on puisse maintenant bâtir un discours différent, faire l'éloge de notre différence et la revendiquer. Auparavant, la différence était menaçante, elle renvoyait à l'infériorisation: en 1961, 55% des Québécois-e-s n'avaient pas complété une 9e année!

LVR: *Comme les féministes, les Québécois-es perçoivent la langue comme un outil de pouvoir à maîtriser. Mais pour une francophone féministe, n'y a-t-il pas contradiction parfois entre ces deux priorités: défendre le français menacé et contester le français sexiste? Louky...*
LB: Oui, c'est vrai. D'une part, en tant que femme, je trouve que le français m'est une langue étrangère: je n'y suis pas visible, je ne me reconnais pas dans son système symbolique, etc. D'autre part, en tant que Québécoise, je ne veux pas être assimilée à l'anglophone. Ce qui rend ma position... effervescente mais antynomique, déchirante. Et pourtant, je pense qu'on peut faire avancer les deux, féminisation et francisation, d'une façon parallèle...

«Tant que les femmes ne posséderont pas les instruments de leur culture et de leur destin, la contrainte socio-économique masculine jouera ce rôle de coercition et de discrimination. Le masculin demeurera le genre de prestige et de promotion sociale, sa force d'attraction continuera de s'exercer toujours au détriment d'un féminin dévalorisé.»
Louky Bersianik, paraphrasant Gaston Miron,
Congrès *Langue et Société*,1982.



FRANCE

UN CRIME DE LÈSE-MASCULIN

En France plus encore qu'au Québec, la féminisation de la langue suscite des controverses. Attisées depuis deux ans par les travaux puis le rapport d'une commission de terminologie présidée par l'écrivaine Benoîte Groult. L'auteure des *Trois quarts du temps* raconte ici à quelles infinies résistances s'est heurtée l'expérience française.

par Benoîte Groult

DISONS-LE d'entrée de jeu: je suis convaincue que la Commission de terminologie pour la féminisation des noms de métiers a fait prendre un tournant historique aux femmes; en légitimant leur place dans la langue et leur droit à se désigner au féminin, elle va normaliser du même coup leur place dans le monde professionnel.

CRÉÉE à l'instigation de l'ex-ministre socialiste des Droits de la femme, Yvette Roudy, en 1984, la Commission s'est entourée des meilleurs linguistes, hommes et femmes d'ailleurs, mais femmes en majorité, et si j'ai présidé cette commission en tant qu'écrivaine, c'est pour tenter de lui donner un maximum de retentissement dans les médias. Les grammairiens ou les sociolinguistes oeuvrent en effet pour des milieux spécialisés et touchent rarement le grand public.

SI l'on mesure l'importance d'un projet à la violence des réactions qu'il suscite, nos propositions constituent un acte de terrorisme verbal, un véritable crime de lèse-masculin!

POUR un problème que beaucoup prétendaient futile, dérisoire ou ridicule, nous avons eu une couverture de presse exceptionnelle, et exceptionnellement hostile, ou, au mieux, ironique, dans la plupart des cas. Non pas à l'étranger, ni dans les pays francophones, où nos travaux ont toujours été suivis avec intérêt, mais en France même. Et non pas seulement de la part des hommes mais aussi d'un nombre désolant de femmes. Nous ne devrions pas nous en étonner: un des problèmes essentiels du féminisme, c'est justement l'identification à l'oppresseur. C'est un peu l'équivalent de ce qu'on a appelé récemment «le syndrome des otages».

DES femmes qui ont franchi les mêmes obstacles que leurs collègues mâles pour parvenir à des postes importants, continuent à admettre inconsciemment que le masculin est le genre prestigieux. En somme, il vaut mieux être un homme qu'une femme et le masculin valorise un titre alors que le féminin le dévalue. Même en 1986, on ne sort pas de ce postulat de base. C'est parce qu'elles ont intégré cette notion d'infériorité congénitale que tant de femmes se sentent rassurées de s'appeler Mme le directeur, Mme le député. Phénomène qui démontre une fois de plus que le langage est beaucoup plus qu'un véhicule, qu'un simple outil de communication. Il est le miroir d'une société, dont il reflète les structures, les phantasmes et les préjugés. Ce n'est pas aux Québécois-es qu'on peut apprendre l'importance d'une langue dans la formation de l'identité, qu'elle soit nationale, culturelle, ou sexuelle. Or, une identité se construit dès les débuts de la vie et se fixe symboliquement dans le vocabulaire; d'où son importance, trop longtemps méconnue.

CONTRE ce subtil réseau de discriminations linguistiques qui tend à l'effacement des femmes, notamment dans les fonctions de prestige et de pouvoir, la Commission a tenté de réagir en proposant, partout où ils manquent ou se heurtent à des blocages, des noms de métiers au féminin.

IL apparaît alors clairement que plus on monte dans l'échelle sociale, plus ces blocages s'accentuent: on est *la* dévouée secrétaire d'un patron, mais sitôt qu'on pénètre dans le bastion mâle de la politique, on devient Mme *le* secrétaire! On peut être *une* conseil-

Illustration: Diane O'Bomsawin

lère conjugale mais on deviendra *un* conseiller municipal. Le féminin est admis au lit... pas à la Mairie! On est *la* doyenne des Français si l'on est centenaire, mais si c'est un titre universitaire, ce sera Mme *le* doyen! Même quand il s'agit d'un nom de métier issu d'un adjectif, il est interdit aux femmes d'ajouter le *e* muet qui caractérise le féminin: on sera Mme *le* député, Mme *le* chargé de mission, délégué auprès du 1er Ministre. Et que dire du mot *directrice*, accepté s'il s'agit de diriger une école maternelle, mais interdit si l'on dirige une grande école ou une grosse affaire?

EN revanche, notons qu'on n'a jamais empêché une femme de se qualifier de Mme *la* concierge, *la* garde ou *la* caissière, l'article *la* redevenant comme par miracle le signe du féminin dans les métiers bas-de-gamme.

DES linguistes et des sociologues, telles que Marina Yaguello (*Les Femmes et les Mots*, chez Payot) ou Claudine Hermann (*Les Voleuses de langue*), ont lumineusement démonté le mécanisme de cette forme de misogynie et montré comment elle maintenait une hiérarchie entre les sexes.

SI nous osions dénoncer cette misogynie qui n'ose pas dire son nom, camouflée derrière les traditions et les habitudes, si les femmes osaient en plus grand nombre la rejeter, si les hommes avaient la franchise de la reconnaître, nous découvririons que tous les arguments brandis contre la féminisation des noms de métiers ne tiennent debout que grâce à cette vieille lune que nous voulions croire éteinte: le mépris de tout ce qui est féminin, infiltré jusque dans le langage.

MAIS deux autres raisons militent en faveur de cette réforme: 1) Elle va mettre fin à la confusion grammaticale à laquelle nous étions contraint-e-s pour contourner ce féminin interdit. 2) Elle répond à une demande réelle des femmes, même s'il s'agit encore d'une minorité. N'oublions pas que les libertés, quelles qu'elles soient, sont toujours revendiquées par des minorités. Il en a été de même pour le droit de vote, par exemple. La plupart des mouvements féministes du siècle dernier n'osaient même pas l'inscrire à leur programme.

JE voudrais donner quelques exemples de cette confusion grammaticale, qui est quotidienne, notamment dans la presse: «Le compositeur Germaine Taillefer est mort... pardon, est morte ce matin», bafouillait récemment un journaliste de radio. «La danseuse Maïa Plissetskaïa vient, à l'occasion de ses 60 ans, d'être promue Héros de l'Union Soviétique», croyait devoir dire un autre journaliste (en russe, on dit héroïne, pourtant). «Nous avons une très brillante compositrice tchèque...», disait tout naturellement à la radio un critique de Prague. L'animateur l'interrompit, très sûr de lui: «En France, on dit une femme-compositeur»! Lors de la promotion de Noël de la Légion d'honneur, on pouvait lire que Monique Berlioux, ancien *directeur* de l'équipe olympique, et Mme Claude Bessy, *directrice* de l'École de danse de l'Opéra, venaient de recevoir leur décoration. Le féminin pour la danse, soit! Mais dans le monde sportif, refusé!

AU-DELÀ de cette cacophonie, il s'agit aussi d'un refus systématique de féminiser. Nous avons reçu de très nombreuses plaintes de professionnelles ne parvenant pas à faire accepter des mots pourtant déjà attestés dans la langue française ou, en tout cas, formés suivant les règles traditionnelles du féminin, et tout à fait courants au Moyen-Âge, par exemple. On disait alors une barbière, une tisserande ou une bourrelle. Il est vrai qu'à cette époque l'Académie française n'existait pas (39 hommes et une femme, Marguerite Yourcenar, qui s'est laissé appeler Mme l'académicien dans la plus totale indifférence)!

CE sont des fabricants de plaques professionnelles qui refusent d'inscrire *avocate* ou *experte-comptable* sur des panneaux, ou feignent de corriger une erreur évidente. C'est le nouveau décret réglementant la profession d'infirmière et dont chacun des articles commence par: «L'infirmier»... alors que la profession est à 94 % féminine. C'est le Conseil d'État statuant sur la réclamation de jeunes femmes employées à l'entretien des locaux techniques hospitaliers et qui récusaient l'appellation de «garçon de laboratoire». Elles resteront «garçons». Ainsi en a décidé l'Administration.

PAR ailleurs, les réactions de la presse valent d'être citées dans le détail, car elles constituent un catalogue très complet des méthodes employées pour discréditer toute action féministe. Mises bout à bout, ces diverses interventions composeraient le parfait bréviaire du petit misogyne.

AVANT même que nos propositions ne soient connues, chaque journaliste s'est cru obligé d'y aller de son petit couplet ironique ou virulent, qu'il soit linguiste (ce qui se justifierait à la rigueur), éditorialiste politique, chroniqueur de mode ou de gastronomie, ou même météorologue!

JEAN Dutourd (académicien), titrait sa chronique à la une de *France-Soir:* «Vers la clitocratie», sacrifiant à cette manie millénaire de réduire les femmes à leurs organes génitaux.

LE *Figaro Magazine* saluait notre «Commission de Futilité publique qui entendait enjuponner le vocabulaire, alors qu'on comptait 14 millions de chômeurs en Europe». Un autre feignait de s'affoler devant l'obligation que nous allions lui imposer de dire: «Les membres et les membranes du Gouvernement ou la cheffesse de service.» Le «M. météo» de *Libération* qui se croit beaucoup d'esprit, me traitait «d'enculeuse de mouches à merde». (On a souvent traité les grammairiens «d'enculeurs de mouches», mais comme il s'agissait ici de femmes qui osaient toucher à la langue, la mouche devenait une mouche à merde. La nuance est intéressante, sur le plan psychanalytique!)

AILLEURS, on nous proposait quelques féminins bien choisis: majordame, enseignette de vaisselle pour le grade d'enseigne de vaisseau, ou coureuse cycliste. (Et pourquoi pas?) En somme, on accusait les cheftaines Roudy et Groult de vouloir faire le dictionnaire du MLF. (On sait qu'en France le terme MLF, mouvement de libération des femmes, est devenu une insulte dans la bouche des hommes.)

MAIS il y a plus sérieux. Les grands noms aussi sont partis en guerre, ressortant les arguments les plus éculés. Jean Guitton, philosophe respecté, de l'Académie française lui aussi, soit dit en passant, n'hésitait pas à reprendre la veille rengaine: «Chacun sait que la femme a plus de pouvoir sur l'homme lorsqu'elle s'efface et paraît disparaître. Partout les femmes gouvernent mieux lorsqu'elles ne règnent pas. Leur secret, leur force est d'inspirer, ... de tirer les fils des marionnettes mâles.» (*Figaro*)

RAISONNEMENT usagé qui a déjà servi pendant des siècles à maintenir les femmes dans l'ombre et le silence, en prétendant qu'elles détenaient le vrai pouvoir.

DE même, le *Nouvel Observateur*, journal de gauche qui en principe devrait montrer plus de compréhension pour les problèmes des femmes, choisissait l'ironie et la mauvaise foi. Georges Dumézil (de l'Académie française, oserais-je encore le dire?), sur quatre pages, avec un paternalisme condescendant, renvoyait ces pauvres grammairiennes à leurs casseroles, sous prétexte qu'elles ne connaissaient pas les langues indo-européennes comme lui. Comme s'il fallait avoir étudié le sanscrit ou l'araméen pour proposer des féminins tels qu'avocate, députée, pharmacienne, ou même pompière!«Va-t-il falloir dire Mme Fabia ou Mme Mitterrande», s'esclaffait Dumézil, comme si notre propos était de bouleverser la langue et non tout simplement de continuer à appliquer les rè-



gles habituelles du féminin.

ENFIN, Bruno Frappat, très estimé chroniqueur politique du *Monde*, y allait lui aussi de son billet spirituel, ou se voulant tel: «La 1ère femme élue cheftaine de l'État aura une septennate pour tenir les engageaisons de sa programmature.» Désopilant, non?

UN journal de Marseille résumait l'opinion générale en affirmant: «Cette entreprise, conduite dans l'aveuglement des faits linguistiques», (comment des femmes ne seraient-elles pas aveugles et incultes?) «aura du moins le signalé mérite de périr sous le ridicule.»

SUR ce point, comme sur les autres, nous pouvons déjà donner tort aux pronostics: le rapport de la Commission a reçu l'approbation du Haut Commissariat à la langue française et, l'hiver dernier, a été contresigné par le premier ministre de l'époque, Laurent Fabius. Il a paru au Journal officiel le 17 mars sous forme d'un arrêté qui sera adressé à tous les organismes concernés, banques de données, etc.

ON nous demande souvent quelles peuvent être les conséquences pratiques d'un arrêté de terminologie, et si une action volontariste sur la langue est efficace.

CHACUN sait qu'en France, pays jacobin et centralisateur, depuis Vaugelas au XVIIe, la langue a toujours été codifiée par les spécialistes et les auteurs de dictionnaires. Une action volontariste, à condition de ne pas heurter les règles traditionnelles, a toutes les chances d'obtenir des résultats. Déjà, 23 commissions de terminologie ont d'ailleurs été créées depuis 1975 et ont enrichi le vocabulaire de milliers de termes pour l'adapter aux technologies nouvelles. Le succès de mots tels qu'*informatique, bureautique, logiciel,* ou *stimulateur cardiaque* pour remplacer *pacemaker*, prouve à quel point ces mots ont été adoptés par le public.

DE toute façon, ces termes vont devenir obligatoires dans toutes les administrations. L'article VI de notre arrêté prévoit en effet que «les marques du féminin des noms de métier, de fonction ou de grade devront désormais être utilisées: dans les décrets et lois; dans les circulaires et instructions des ministères; dans les correspondances des services publics; dans les offres d'emploi; dans les textes de marchés et contrats de l'État. En outre, elles devront être utilisées dans les manuels scolaires et d'orientation professionnelle.»

ON peut ainsi espérer que ces mots entreront dans l'usage. Quant au choix des féminins, ils n'ont posé de problème que pour moins de dix mots sur 5 000. Une fois réglé le cas des mots se terminant par un *e* muet, qui seront épicènes (c'est-à-dire semblables, au masculin et au féminin: on dira *le* ou *la* juge, *le* ou *la* peintre, etc.), restait le problème épineux des mots se terminant en *-eur* ou en *-teur*, tels que docteur, professeur, ingénieur, etc. Les formes orthodoxes que seraient autrice, doctrice ou professeuse (selon que le verbe de base est reconnaissable[1]) n'ayant aucune chance de s'imposer, la Commission a préféré ne pas imposer une solution unique. Elle a signalé l'exemple du Québec, qui a opté pour auteure, docteure ou professeure, tout en reconnaissant qu'en français les mots en *-eur* ne font pas leur féminin en *-eure*, sauf pour les comparatifs: prieure, supérieure, mineure. Les usagers pourront donc choisir entre docteur ou docteure au féminin, la seule obligation étant de faire précéder le mot d'un déterminant féminin: une, la, cette, etc.

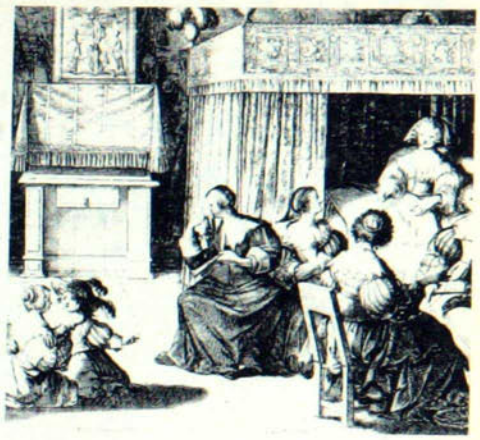
NOUS n'avons pas voulu contraindre, car il est évident qu'une langue ne se fabrique pas en laboratoire. Elle doit tenir compte de l'usage et de ses habitudes. Mais nos propositions, allant dans le sens de la logique et de la précision, devraient correspondre à l'évolution normale d'une langue vivante. Les jeunes, en général, y sont plus favorables et les résistances qu'on constate relèvent souvent plus de la psychanalyse que de l'analyse grammaticale!

EN fait, les 32 membres de la Commission de féminisation sont prêt-e-s à prendre les paris: on rira bien dans quelques années, quand le féminin aura été adopté par le public, des acrobaties verbales auxquelles nous nous livrons pour éviter de dire l'écrivaine, ou la ministre. Comme disait à peu près le Tartuffe de Molière: «Cachez, cachez ce féminin que je ne saurais voir!» Quand cesserons-nous d'avoir honte du féminin, même dans la langue?

1/ Les mots en *-eur* ayant un verbe de base reconnaissable font leur féminin en *-euse*. Exemple: professeur, professer, professeuse. Le mot docteur, n'ayant pas de verbe, devrait donner doctrice.

Illustration: Diane O'Bomsawin

PAS RIDICULES, CES PRÉCIEUSES



L'histoire n'a guère été tendre pour elles. Molière, entre autres, les a dépeintes en vieilles prudes snobinardes perdant leur temps à couper le langage en quatre. Rien n'était plus faux. Les précieuses, ces pionnières de la féminisation du langage, étaient jeunes, douées... et féministes.

par Lynn Lapostolle

MADEMOISELLE de Scudéry, mesdames d'Aiguillon, de la Fayette, de Sévigné, de Brégy et de Rambouillet: vous connaissez? Ces jeunes[1] aristocrates sont, au XVII[e] siècle, du groupe «de la préciosité», comme on dirait aujourd'hui «une écrivaine de la modernité». Entre 1650 et 1660, elles remettent en question, beaucoup plus que les seules règles de grammaire, toute une organisation sociale qui maintient les femmes dans la subordination. Porter un autre regard sur les vraies précieuses et leurs revendications, c'est se trouver à la fois des racines et des stratégies d'action.

CE sont d'abord des femmes pleines d'humour, qui adorent les plaisanteries, les jeux de société et les divertissements littéraires. À l'extrême vulgarité de l'époque, elles opposent un féminisme pratique et concentrent leur lutte sur les questions relatives à l'amour, à la maternité et au mariage, dénonçant notamment le mariage à vie et les maternités annuelles non choisies. Elles choquent car elles ne répètent pas servilement le discours dominant. Elles ne parlent plus de grossesse, par exemple, mais bien des malencontreux effets de l'amour légitime! Les filles de la classe sociale dont elles sont issues, l'aristocratie, sont souvent mariées dès l'âge de 12 ans à des hommes deux ou trois fois plus âgés qu'elles. L'amour est brutal, sans manières. Alors, les précieuses utilisent le langage pour intervenir sur la réalité[2]. Leur désir de la modifier rappelle la théorie féministe radicale d'aujourd'hui: ce qui n'est pas nommé n'existe pas.

N'AYANT pas eu accès à la même instruction que les garçons, beaucoup de femmes ont du mal à lire et à écrire. Pratiques, les précieuses proposent de leur faciliter la vie en supprimant les lettres inutiles telles le *h* dans *autheur* et le *s* dans *teste* et, de façon générale, de raccourcir les mots.

LES femmes ne sont pas non plus admises à l'Académie, ce qui laisse peut-être aux précieuses plus de liberté pour «penser à côté», créer des néologismes, utiliser les superlatifs... L'Académie avait énoncé des règles très strictes et condamnait entre autres les néologismes.

ASSOIFFÉES de savoir, les précieuses assistent aux conférences données par des spécialistes de la philosophie et de la rhétorique. Cette ouverture sur leur monde est toutefois mal acceptée par les hommes. Mazarin ne confie-t-il pas à un ministre du roi d'Espagne qu'«elles veulent se mêler de toutes choses. Une femme de bien ne coucherait pas avec son mari ni une coquette avec son galant, s'il leur avait parlé des affaires de l'État[3]».

POURTANT, les précieuses persistent. Dans les salons, elles préfèrent discuter entre elles, ne semblant trouver aucun intérêt à converser avec des gens qui tiennent des propos vulgaires ou qui s'adressent à elles comme à des êtres inférieures. Leur petit groupe devient un lieu féminin privilégié de définition des revendications et de réappropriation du langage. Elles vont jusqu'à prôner l'élimination du genre masculin: «par un caprice superstitieux elle s'est formé un langage dont elle se sert la plupart du temps, où il n'entre point de mots masculins, et cela s'appelle le langage pur et réformé[4]».

CAPRICE que cette langue «à la féminine»? Question de point de vue. On peut aussi y voir une première et courageuse tentative de donner une place aux femmes dans le langage.

L'ENTREPRISE des précieuses a aussi ses excès: en essayant d'enrichir leur vocabulaire – elles inventent pour ce faire toutes sortes de jeux – elles tombent dans les bizarreries langagières comme la périphrase «l'ameublement de la bouche», qui remplace «les dents», ou l'allusion mythique «le siège de Vulcain» pour dire «la cheminée». La plupart des auteur-e-s interprètent comme un signe de puritanisme de la part des précieuses le fait de supprimer un grand nombre d'éléments qu'elles jugent vulgaires. Et ce serait leur mondanité (leur snobisme) qui les pousserait à se distinguer de la majorité par des périphrases et des hyperboles.

MAIS on peut aussi penser que les précieuses avaient découvert la magie des mots. Ce qui signifie, bien sûr, parler pour parler, mais aussi la possibilité d'influencer délibérément le message et d'être subversives.

1/ En 1650, Madame de Sévigné a 24 ans, madame de la Fayette, 16.

2/ Elles énumèrent, par exemple, 20 sortes de soupirs (le soupir d'amour, d'amitié, d'ambition, etc.). Quarante sortes de sourires, différentes sortes d'estime et catégories de beauté.

3/ Jean-Michel Pelous, *Amour précieux, amour galant*, Librairie Klincksieck, Paris, 1980, p. 309.

4/ Ibid, p. 392.



LA GRAMMAIRE INTÉRIEURE

Mais comment procède-t-on individuellement à la féminisation du langage, cette révolution? Tous les avis linguistiques n'aident pas à «penser» différemment, et inventer une langue non sexiste demeure un exercice ardu. Comme les écrivaines, les traductrices le savent bien.

par Susanne de Lotbinière-Harwood

COMME traductrice, je travaille avec le langage. Comme féministe, j'en fais un travail sur le langage. J'invente des stratégies pour contourner – ou carrément transgresser, quand le contexte s'y prête – les règles de ce langage, pour l'amener à tenir compte de la réalité des femmes, largement occultée jusqu'à présent.

OCCULTÉE, dans la langue française, par la règle de la prédominance du masculin. Non seulement le masculin l'emporte-t-il toujours (en ceci le français est antidémocratique: la majorité ne l'emporte pas), mais il précède aussi. La même règle vaut pour la féminisation: le célèbre *Bon Usage* de Grevisse – bon usage pour qui, au fait? – ne consacre pas moins de 60 pages à la formation du féminin à partir du masculin (comme Ève fut formée de la côte d'Adam?). Sans oublier la pseudo-neutralité du masculin pluriel, censé inclure tout le monde. Neutralité invoquée à l'Association des traducteurs littéraires, dont je suis (un? une?) membre, pour me convier à «ne pas tant insister» pour qu'on ajoute «et traductrices» au nom du groupe.

NOUS, les femmes, sommes piégées par ces règles langagières. Elles nous imposent un continuel décodage du discours pour en extraire l'information précise à notre sujet: sommes-nous incluses ou non dans tous ces *ils* et ces *eux*[1]? Alors qu'eux (masculin pluriel non neutre) se savent toujours inclus comme sujets parlants, signifiants. Dans leur langage comme dans leur monde, leur présence est partout confirmée.

L'ANGLAIS est plus simple, ou «moins sexiste», croyez-vous? Attention à l'illusion d'optique créée par le neutre grammatical *it* et par le fait qu'en anglais, les adjectifs et participes sont invariables. Car l'anglais fait accorder ses possessifs et, comme le français, emploie des masculins comme termes génériques qui «embrassent» et «comprennent» le féminin (par exemple, *the brotherhood of man*). Ce sont, en fait, de faux termes génériques: dirait-on *Man and Her World*, ou *the sisterhood of man*? Voyons donc! On trouve aussi dans la langue anglaise le même glissement de champs sémantiques entre le masculin et le féminin: un vieux maître/une vieille maîtresse, un cuisinier/une cuisinière, etc., sont loin d'appartenir au même registre symbolique et socio-économique.

COMME les autres langues, l'anglais est un «man-made language[2]». Le linguiste danois Otto Jesperson a d'ailleurs écrit que la langue anglaise est la plus positivement et expressément mâle de toutes, que c'est la langue d'un homme adulte «with very little childish or feminine about it[3]».

LE vice de forme ne se trouve pas dans une langue ou dans une autre, mais dans l'il-logique structurale même de tout langage pa-

Illustration: Diane O'Bomsawin

triarcal, dans la charpente sur laquelle on nous apprend à aligner mots et phrases suivant un ordre donné: la syntaxe (le mot syntaxe veut dire «ordre»). L'ordre syntaxique sert le pouvoir en soutenant et en reproduisant la pensée phallocentrique, où prédomine le masculin. Cette règle de grammaire est donc un reflet de la situation sociale. C'est ce que j'appelle la *grammaire intérieure*: la règle de grammaire intériorisée devient règle de vie; le comportement langagier se plie à l'ordre établi, à l'autorité du père.

DEVENUE féministe, j'ai voulu ne plus reproduire la grammaire intérieure dans/par mon travail de traductrice. Contrairement à une croyance assez répandue, la traduction n'est pas une opération parfaitement neutre. Une traduction est un texte produit par un *Je* historiquement situé, et, dans l'histoire, «on a traduit pour découvrir une culture, un savoir; ... pour répandre ou défendre des idées religieuses, philosophiques, politiques; ... pour lutter contre un oppresseur; ... pour révéler une littérature[4]». C'est ainsi que je conçois le rôle d'une traductrice féministe. Cela exige de l'imagination et de la persévérance.

EN voici quelques exemples:

■ Après avoir réussi à convaincre un employeur de l'importance des nouveaux féminins en -eure, j'ai eu la surprise de constater qu'une secrétaire, en retapant mon texte, l'avait remis «en bon français».

■ Quand pour «Guatemala is a country of prisoners» je décide de traduire par «... de prisonniers et de prisonnières», c'est d'abord pour rendre justice aux femmes guatémaltèques qui subissent le même sort que les hommes du pays, mais aussi parce que je suis tannée de voir mon sexe «prisonnier» entre deux parenthèses ou deux tirets: prisonnier(e)s, prisonnièr-e-s (il faut refaire le code typographique en même temps que la syntaxe et le dictionnaire!); et parce que je veux exposer le mythe militariste grâce auquel seuls les mâles sont comptabilisés comme victimes/héros des guerres.

■ Dans un texte sur une artiste féministe québécoise, j'avais à traduire «l'histoire des femmes». La déconstruction des féministes américaines de *history* (son histoire à lui) en *herstory* (à elle) n'allant plus assez loin d'après moi, je décidai d'inventer *hystory* à partir de la racine grecque *hyst-*, «utérus». Dans la traduction publiée, on m'a ramenée à l'ordre sans poser de questions, ayant pris mon geste politique pour... une faute de frappe!

■ J'ai constaté que le féminin se perd souvent dans le passage de la traduction. Dans le résumé du film autobiographique de la réalisatrice américaine lesbienne Jan Oxenberg, je voyais récemment «the adolescent trials of a sexual deviant» traduit par «... d'un déviant sexuel»! Le traducteur officiel de Violette Leduc a pour sa part traduit «Je suis née brisée, je suis le malheur d'une autre, une bâtarde, quoi!» par «I was born broken, I am someone else's misfortune, a bastard», escamotant du coup l'autre femme, sa mère. En traduisant cet extrait dans la pièce de Jovette Marchessault, *La terre est trop courte, Violette Leduc*, j'y ai substitué «I am another woman's sorrow» pour préciser, comme dans l'original, qu'elle parle justement de sa mère, dont elle est la bâtarde. Et quand je traduis Nicole Brossard, qui se sert du féminin pour nous faire apparaître dans l'ordre symbolique (par exemple, «l'essentielle en elle»), je me/nous sens mutilée-s par les neutres de l'anglais qui nous effacent.

■ Dans un texte écrit par un homme sur une artiste féministe, j'ai osé traduire «violence against women as sexual beings» par «violence contre les femmes comme des êtres sexuelles». On m'a accusée de manquer d'éthique envers l'auteur qui, s'il avait écrit en français, aurait accordé «être» au masculin, comme il se doit. Sauf que cela aurait fait disparaître l'être de la femme. C'est là un exemple troublant de ce que j'appelle la *quadraphonie* où l'anglais, le français, le masculin et le féminin s'entrecroisent et se démêlent pour l'emporter. Dans un cas comme celui-ci, j'établis mon choix en me situant dans ce que Mary Daly appelle la «métaéthique», une assise gynocentrique[5] qui me fait mettre en valeur la voix, la présence, le signe de la femme. Ces choix sont des stratégies rendues possibles par l'émergence d'une culture des femmes qui leur sert d'ancrage, en même temps qu'elles contribuent à leur tour à l'enrichissement de cette culture.

ON nous dit que l'usage courant se «prononce» pour le masculin. Avec le temps, les neutres latins sont devenus en grande partie des masculins. C'est maintenant au tour de l'ordinateur de parler d'une voix d'homme, comme le dictionnaire électronique qui régurgite les données du code dominant. Est-ce vraiment inévitable? Le langage n'est pas un objet étranger dont les lois sont coulées dans le béton. Il fait partie de nous. Plus les femmes agiront sur le langage, plus elles traduiront leur «sens propre», plus elles infléchiront l'usage pour le rendre «bon» pour elles. S'inscrire dans le langage, c'est prendre sa place dans le monde.

1/ Je donne ma conférence *Les Belles Infidèles, stratégies de traduction féministe* au féminin, c'est-à-dire en employant le féminin comme terme générique (par exemple: elle, la traductrice) pour que les femmes présentes se sachent et se sentent incluses, et pour que les hommes fassent l'expérience de cette même gymnastique mentale.

2/ Titre de l'excellent ouvrage de Dale Spender, *Man Made Language*, Routledge & Kegan Paul, Londres, Boston, Melbourne et Henley, 2e édition, 1985. (À lire absolument si vous «possédez» assez bien l'anglais.)

3/ *The Growth and Structure of the English Language*, Otto Jesperson, Éd. D. Appelton, New York, 1923, p. 1.

4/ «Dans les coulisses de la traduction», Henri Van Hoof, in *Meta*, organe d'information et de recherche dans les domaines de la traduction, de la terminologie et de l'interprétation, Les Presses de l'Université de Montréal, Vol. 28, N° 4, décembre 1983, p. 334.

5/ Du grec *gunê, gunaïlos:* «femme».

Nicaragua

Toucher l'espoir du doigt

Malgré la récente prise en otages de huit internationalistas *allemands par les forces rebelles, malgré les 100 millions de dollars que le Congrès américain accordera aux* contras *anti-sandinistes, pour leur permettre, justement, de poursuivre ce genre d'actions, les visiteur-euse-s étrangèr-e-s continueront probablement d'affluer au Nicaragua. Devenu depuis 1979 le pays le plus cosmopolite d'Amérique latine, le Nicaragua accueille chaque année des centaines d'«internationalistes», dont plusieurs Québécoises, venues prêter main-forte à la révolution.*

Françoise David fut une de celles-là. En compagnie d'autres Québécois-es, quatre femmes et deux hommes, elle se rendait l'automne dernier à Granada, petite ville de 50 000 habitant-e-s au sud-est de Managua, pour travailler à l'aménagement d'une garderie. Ce qui l'a le plus touchée? Les femmes et leur longue lutte pour l'émancipation.

par Françoise David

Je me réveille en sursaut au chant (ou plutôt au cri) du coq. Il est 4 heures. Dans une heure, Rosalia se lèvera et commencera sa journée. Elle a 72 ans et règne sur une maison où vivent 10 personnes, cinq adultes et cinq enfants. Je ne parle pas bien espagnol et je ne comprends pas ce que Rosalia marmonne à toute vitesse. Pourtant, à force de gestes et de sourires, nous finirons par nous apprivoiser.

Cette grand-mère, on la trouve dans toutes les maisons. Les *abuelitas* jouent un rôle important dans l'organisation familiale et l'éducation des enfants. C'est particulièrement vrai là où les femmes travaillent à l'extérieur du foyer. Rosalia trime dur toute la journée. Sa générosité n'a pas de limites. Lorsqu'un combattant revient malade du front, elle tue son plus gros poulet pour lui préparer une soupe. À nous, les trois Québécoises qui logeons sous son toit, elle mijote des petits plats avec plein de légumes parce que les *gringas* aiment ça. Au fond, elle ressemble à nos grands-mères à nous, à la différence que chez nous, on ne leur permet plus d'exercer leur douce tyrannie.

Rosalia, sa fille Angelita et sa belle-fille Marta sont les premières Nicaraguayennes que j'ai rencontrées. À elles trois, elles représentent bien les contradictions des femmes du Nicaragua dans leur lutte pour l'émancipation. Angelita, par exemple, qui occupe un poste de travail important, ne participe à aucune tâche domestique. Toute l'organisation familiale repose sur sa mère et sa belle-soeur qui s'occupent de ses deux enfants et restent à la maison.

La participation d'un certain nombre de femmes aux projets de développement du pays tient-elle donc au soutien d'autres femmes qui, elles, ne franchiront pas les portes du foyer conjugal? Je me suis posé cette première question deux jours après mon arrivée à Granada. Et beaucoup d'autres devaient la suivre…

Un bilan impressionnant

Un après-midi chaud et ensoleillé, nous rencontrons cinq militantes de l'Association des femmes Luisa Amanda Espinoza (AMLAE). Les trois heures passées ensemble nous déroutent, nous fascinent, nous choquent parfois. AMLAE, c'est *le* mouvement des femmes, puisque «toute femme qui participe à la révolution, à quelque niveau que ce soit, est membre d'AMLAE» (quoique son membership actif soit d'environ 85 000).

Que font les militantes d'AMLAE? Elles amènent les syndicats à inclure dans leurs conventions des clauses spécifiques aux femmes, congés de maternité, etc.; elles créent des garderies sur les lieux de travail; elles mettent sur pied des campagnes d'information sur la contraception; elles jouent un rôle-conseil auprès du Gouvernement afin que la constitution qui s'élabore actuellement intègre les droits et les revendications des femmes; elles font voter une loi obligeant un mari ayant quitté le foyer à verser une pension alimentaire aux enfants; elles font interdire la publicité sexiste à la télévision (de fait, il n'y en a pas); elles font reconnaître le principe «à travail égal, salaire égal» pour les femmes cultivatrices, pour la première fois rémunérées pour leur labeur… et j'en passe.

Mais AMLAE ne s'occupe pas que des questions de femmes. Lors de son dernier congrès (en septembre 1985), certaines de ses membres en faisaient d'ailleurs l'objet d'une critique: selon elles, AMLAE, par son implication dans les campagnes de vaccination, d'alphabétisation et dans les comités de défense sandinistes, aurait mis la «défense de la révolution» avant l'intérêt des femmes. Certes, la volonté de ne pas «reléguer les questions des femmes au deuxième plan», malgré la guerre et toutes les difficultés que traverse présentement le pays, se fait de plus en plus sentir au Nicaragua.

Est-ce à dire que de plus en plus de Nicaraguayennes sont aujourd'hui féministes? Le féminisme ou, du moins, l'idée qu'on s'en fait, est toujours mal vu dans la patrie de Sandino. Non pas que les femmes nient l'existence d'une suprématie mâle, mais justement à cause d'elle. Le machisme est si bien enraciné qu'il suffirait qu'AMLAE convoque une réunion non mixte pour que les femmes autant que les hommes la boycottent. Mais il y a plus. Il y a le «processus révolutionnaire» qui implique nécessairement une grande cohésion entre hommes et femmes, afin de réaliser les transformations sociales qui s'imposent.





Marie-Claude Larouche de la même brigade québécoise avec des enfants nicaraguayens

Au fond, ces femmes sont réalistes. Elles veulent rejoindre toutes les femmes et faire avec elles une démarche de prise de conscience de leurs droits et de leurs capacités à s'intégrer au projet de développement collectif du Nicaragua «libre». Alors, elles n'interpellent pas directement le pouvoir patriarcal, elles ne dénoncent pas les individus mais les situations. Je les verrai, cependant, affronter les regards moqueurs et les sourires en coin des hommes dans une réunion de quartier où se discute la préparation d'une campagne d'information sur les maladies vénériennes. Mais elles la feront, leur campagne!

Avec nos gros sabots...

Je les écoute parler et je me sens parfois mal à l'aise. Nous, étrangères venues d'un pays hautement industrialisé, sommes bien exigeantes à l'endroit de ces femmes. Elles ont lutté contre une dictature sanglante, celle de Somoza; elles luttent aujourd'hui contre les multiples manifestations du machisme tout en assumant le fardeau d'une guerre fomentée par les États-Unis. Et nous voilà à leur demander des comptes, alors qu'il n'y a pas si longtemps nous ignorions nous-mêmes les questions des femmes battues, de l'avortement et de la pornographie. Je ne suis pas certaine que nous ayons tant de leçons à leur donner.

Ceci dit, j'ai toujours à l'esprit la question de «l'autonomie», le grand acquis du mouvement des femmes au Québec. AMLAE peut-elle sauvegarder son indépendance vis-à-vis de l'avant-garde qu'incarne le Front sandiniste? Petit en nombre (environ 1 % de la population) mais bien organisé, ce parti, composé de militants syndicaux, de comités de quartiers, de coopératives et, bien sûr, des membres du Gouvernement, demeure le maître à penser de la révolution. Le dévouement et l'intelligence de ses membres impressionnent. Mais on y rencontre aussi des jeunes «cadres» formés en Europe de l'Est, aux conceptions politiques rigides et quelque peu simplistes. Quoique le FSLN tienne à son originalité – basée essentiellement sur un ingénieux compromis entre le marxisme et le christianisme, le collectivisme et l'individualisme – et qu'il ait souvent fait preuve de flexibilité, le dogmatisme est un danger plus ou moins constant dans un pays comme le Nicaragua.

Mais nul danger n'est plus évident que le machisme lui-même, toujours présent après six années de révolution. Y a-t-il eu progrès? Les Nicaraguayennes disent que oui, surtout chez les jeunes. Elles misent beaucoup sur la génération montante puisque, disent-elles avec un sourire, les hommes plus âgés sont irrécupérables...

Et nous, qu'avons-nous observé dans les familles qui nous ont accueillies? Que les femmes disent vrai. La plupart des hommes ne font aucune tâche ménagère; ils jouent avec les enfants, sont affectueux avec eux, mais pour ce qui est de les éduquer, zéro: c'est la mère qui s'en occupe. Les deux Québécois du groupe, qui faisaient la vaisselle, ont étonné...

Les hommes se permettent d'avoir des rapports sexuels extra-conjugaux plus ou moins en cachette puisqu'un vrai «macho» a plus d'une femme. Mais ils n'admettront jamais qu'une femme, à plus forte raison *leur*

Outils demandés

Pour la troisième année consécutive, la campagne pan-canadienne *Outil de paix* prend son envol. Il s'agit de recueillir pendant les mois de septembre, octobre et novembre du matériel et de l'argent pour le Nicaragua, le tout devant partir de Vancouver par bateau en janvier 87.

On cherche du matériel précis: des haches, pelles, bottes, limes, pics (pour l'agriculture); des cahiers et crayons (pour l'éducation); des scies, marteaux et clous (pour la construction); des vitamines, brosses et dentifrice (pour les soins sanitaires); des couvertures (pour les personnes déplacées); des serviettes hygiéniques et des biberons (pour les femmes et les enfants). Les 100 millions de dollars récemment accordés aux *contras* par le Congrès américain rendent ces dons plus importants que jamais. Pour plus d'informations: Suzanne Guay ou Josée Moreau, local de SUCO, 3738, Saint-Dominique, Montréal, (514) 288-3412.



Photos: Marie-Claude Larouche

Office des services de garde à l'enfance

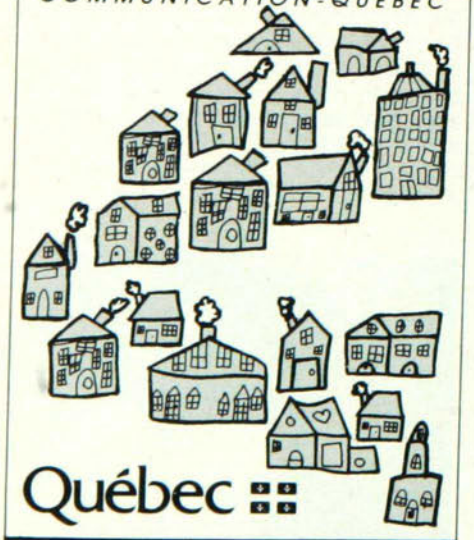
où faire garder nos enfants ?

1986-1987

Voici un guide-répertoire contenant la liste complète des garderies et agences de services de garde en milieu familial reconnues par l'Office des services de garde à l'enfance. Les services de garde y sont énumérés par région administrative, ville et code postal.

Pour obtenir gratuitement ce guide-répertoire, communiquez avec

L'OFFICE DES SERVICES DE GARDE À L'ENFANCE
201, Place Charles-Lemoyne, 3e étage
Longueuil, Québec, J4K 2T5
(514) 670-0920 ou 1-800-361-7060
ou votre bureau régional de
COMMUNICATION-QUÉBEC



Québec



femme, en fasse autant. C'est leur orgueil qui en souffrirait, l'homme nica étant possessif et fier. Une femme ne doit pas refuser de danser ou de baiser avec lui: s'il a bu, il peut devenir violent.

Les femmes nicas sont souvent belles, sensuelles, attirantes. Elles sont flattées par les compliments des hommes, mais on a l'impression qu'elles les voient comme de grands enfants qu'il ne faut pas trop contrarier. D'autre part, les femmes sont jalouses et rivales entre elles. Leur solidarité militante s'arrête là où les conquêtes commencent. Il faut dire que le tissu social, par le biais de réseaux familiaux, de voisinage et de travail, est extrêmement serré et «contrôlant». Tout se sait et tout se dit! Comme si Granada était un gros village de 50 000 habitants...

Les travailleuses sociales disent qu'il y a beaucoup de femmes et d'enfants violenté-e-s. L'alcoolisme amplifie le problème. Signe encourageant: de plus en plus de femmes refusent cet état de violence chronique et quittent leur mari. La jeune Lous-Marina, 17 ans, me dira: «Moi, je ne veux pas d'un mari paresseux et alcoolique. Pour le moment, je veux étudier, puis gagner ma vie. Après, je me marierai et je n'aurai pas plus de deux enfants.»

Encore là, si nous jugeons de l'évolution des mentalités nicas avec nos yeux d'étrangères, nous demeurons sceptiques. Pour nous, les progrès sont minces, les acquis fra-

L'avortement fait surface

«Et que faites-vous par rapport à l'avortement?» À cette question, posée par LVR à l'automne 83, Magda Henriquez, une dirigeante d'AMLAE, de passage à Montréal, avait fermement répondu: «Nous avons trop de problèmes en ce moment pour risquer d'engager de grandes controverses.» Et non, l'avortement n'était pas un problème social d'envergure.

Trois ans plus tard, les problèmes n'ont fait qu'augmenter au Nicaragua, mais le débat sur l'avortement a quand même fait surface, quand une étude menée par l'hôpital Bertha Calderon de Managua a divulgué l'automne dernier ce que tout le monde faisait semblant d'ignorer: l'avortement, avec ses quelque 5 000 cas par année (sur une population de deux millions et demi), est une des principales causes de décès et de stérilité chez les femmes nicaraguayennes.

La raison en est simple: l'avortement est toujours considéré comme un délit criminel au Nicaragua, la loi étant restée la même depuis le renversement de Somoza. L'avortement thérapeutique est permis, mais extrêmement limité: on exige l'accord de trois médecins et on ne tient compte que des sérieux problèmes de santé (physique). Pire: une femme ne peut demander elle-même l'interruption de grossesse, mais doit passer par l'intermédiaire de son mari... Sauf qu'au Nicaragua, les femmes se retrouvent très souvent sans mari! Quelques cliniques privées pratiquent cependant l'avortement sans trop poser de questions, mais à un prix exorbitant (environ 200 $). Conclusion: les femmes se rabattent sur les charlatans et en subissent les conséquences.

Devant la gravité de la situation, *Barricada*, le journal officiel du Front sandiniste, a décidé de publier les résultats de cette étude et, quelque temps plus tard, a organisé des tables rondes sur la question. C'est ainsi que le débat sur l'avortement a été lancé très officiellement au lieu d'être amorcé par les femmes elles-mêmes, comme cela se passe généralement ailleurs.

Comment expliquer ce renversement des choses? «Jusqu'à maintenant, explique Anne-Marie Baron, une Suissesse travaillant depuis un an à la Oficina legal de la mujer, à Managua, la position officielle d'AMLAE sur l'avortement était... de ne pas en avoir.» Araceli Torejos, responsable du Programme de protection familiale à l'INSSBI, est plus sévère encore: «AMLAE a manqué de principes fondamentaux solides en ce qui concerne les questions des femmes.» Et elle ajoute: «Nous sommes tout juste en train de découvrir que le féminisme est nécessaire.»

Ceci dit, il faut replacer la question de l'avortement dans le contexte nicaraguayen. L'importance de la religion et de la famille est, bien sûr, un facteur qui a empêché la reconnaissance de l'avortement. «Mais nous n'avons pas non plus de précédent qui vaille dans le domaine du planning des naissances», poursuit Mme Torejos. Comme d'autres pays du Tiers monde, le Nicaragua dépend plus ou moins du fameux «dumping pharmaceutique» exercé par les États-Unis, comprenant souvent des campagnes de stérilisation. Araceli Torejos se souvient que lors d'une telle campagne, à la fin des années

giles. Angelita me disait un soir: «Ne tombe jamais amoureuse d'un Nicaraguayen, ça ne marcherait pas. Vous êtes bien trop émancipées!» En même temps, elle rassurait une compagne du groupe qui se demandait si nos nombreuses questions n'étaient pas trop insistantes: «Vos interrogations sont importantes; elles nous font réfléchir.»

Un rêve essentiel

Angelita est directrice de l'Institut de sécurité sociale et de bien-être (INSSBI), à Granada. Elle est constamment prise par d'énormes responsabilités. Il est d'ailleurs à noter que de nombreuses femmes occupent des fonctions importantes dans l'organisation et la distribution des services de santé et des services sociaux. Le ministre de la Santé est une femme.

Angelita s'entend bien avec son mari, Francisco. «Nous avons une bonne communication», dit-elle. Enceinte d'un troisième enfant (elle devait accoucher une semaine après notre retour au Québec), cette femme travaille environ 50 heures par semaine. Toujours souriante, calme, détendue, elle a une vision très claire des contradictions entre hommes et femmes et en discute franchement. «Nos meilleurs camarades cessent d'être des révolutionnaires lorsqu'ils mettent le pied dans la maison.» Mais elle croit aussi que cela changera. Soixante-dix pour cent des femmes travaillent. Elles sont de plus en plus impliquées dans les syndicats, les comités de défense sandinistes, les coopératives agricoles. Elles ont une voix: AMLAE. Et partout, le droit de parole.

Mais lorsque les hommes reviendront du front et reprendront leurs emplois actuellement occupés par des femmes (pour reprendre une question chère à Simone de Beauvoir), les femmes ne se verront-elles pas renvoyées dans leur cuisine? «Non, répond Angelita. Si nous pouvons enfin consacrer nos ressources matérielles au développement du pays, il y aura des emplois pour tout le monde.»

Naïveté? Idéalisme révolutionnaire?... Je me surprends à espérer qu'Angelita ait raison. Dans la grisaille d'une belle province où l'individualisme et l'indifférence ont remplacé la révolte et la générosité, le rêve d'une société plus égalitaire m'apparaît essentiel. Sans ce rêve, on meurt à petit feu.

Photos: Marie-Claude Larouche

60, le slogan était: «Mieux vaut tuer un guérillero dans l'oeuf que dans la montagne.»

Le gouvernement sandiniste se retrouve donc aujourd'hui devant cet épineux problème: comment élaborer une politique des naissances qui soit à la fois au service de la nation et de l'individu-e? «C'est inusité, explique la haute fonctionnaire de l'INSSBI. Dans les pays occidentaux, l'État ne défend pas les valeurs individuelles, ce sont les individu-e-s qui le font. Et ce sont toujours des individues qui ont réclamé le droit à l'avortement, l'État se contentant, au mieux, de le tolérer.»

On observe le contraire au Nicaragua: le Gouvernement pose le problème et le peuple... tolère. Il est intéressant de voir que le débat y est exempt des charges morales et intempestives qui caractérisent les arguments en faveur du «droit à la vie». Dans un pays pauvre, de surcroît saigné par la guerre, dit Anne-Marie Baron, «la vie n'a pas du tout la même importance». Ceci dit, la plupart des femmes interrogées sont d'accord: il est encore trop tôt pour mener le débat sur l'avortement. «La majorité n'est pas prête», disent-elles. Et c'est pourquoi, depuis février dernier, on n'entend plus parler d'avortement dans les journaux. Il s'agirait, juge Anne-Marie Baron, d'une «contre-décision politique» de la part du Front.



Pour l'instant, l'accent est mis sur l'éducation sexuelle (dans les écoles surtout), non seulement pour prévenir les cas d'avortement, mais aussi pour sensibiliser à la question. Si l'éducation sexuelle ne peut que partiellement régler le problème de l'avortement, il faut voir dans l'insistance qu'on met à la développer la volonté de trouver une solution «vraiment révolutionnaire». Beaucoup de femmes ont peur de voir l'avortement devenir, comme c'est selon elles le cas à Cuba et en URSS, *la* méthode de contraception. «Je ne crois pas en une liberté sans responsabilités», dira Mme Torejos, qui croit par ailleurs qu'AMLAE «devra déposer un projet de loi sur l'avortement».

Un premier pas a été fait. En mai dernier, dans un quotidien nicaraguayen, AMLAE prenait position en réclamant la fin de «cette hypocrisie qui, d'une part, veut que les femmes aient toutes les responsabilités des enfants et, d'autre part, ne leur permet pas de décider si elles en veulent ou pas». Faut-il y voir l'indice que non seulement les femmes sont de plus en plus décidées à se faire entendre sur les questions qui les concernent, mais aussi qu'AMLAE a maintenant pris la relève en ce qui concerne la reconnaissance de l'avortement? On peut l'espérer.

Autre signe des temps: Doris Tijerino, cheffe de police de Managua, déclarait en décembre dernier: «Je suis pour l'avortement, non seulement en tant que femme mais aussi en tant que policière.» Il n'y aura donc pas de poursuites pour pratique d'avortements clandestins. C'est le genre de choses qui font dire à Luz Beatrice, directrice du Centre œcuménique Antonio Valdivieso, quand elle réfléchit tout haut sur la situation de son pays, qu'elle «a touché l'espoir du doigt»...

FRANCINE PELLETIER

L'huile d'Onagre dans le traitement du syndrome prémenstruel

Autrefois appelés les «mauvais jours», la plupart des femmes savent de quoi il s'agit: près de 40 % d'entre nous connaissent des symptômes prémenstruels. Ils surviennent de deux à quinze jours avant les règles et sont autant d'ordre physique que psychique.

Des recherches ont démontré que l'huile d'onagre est efficace dans le traitement du syndrome prémenstruel: elle combat l'anxiété, l'irritabilité, les changements d'humeur, les maux de tête et la rétention d'eau.

Différentes recherches ont aussi démontré que l'huile d'onagre est bénéfique pour la sclérose en plaques, les maladies cardio-vasculaires et l'arthrite rhumatoïde.

Vous pouvez trouver l'extrait d'huile d'onagre dans un produit commercialisé sous le nom d'EFAMOL.

Pour en savoir plus sur l'huile d'onagre, consultez les deux livres écrits par Judith Graham, à partir de son cas personnel:



La Primevère du Soir
L'huile d'Onagre
en vente à 13,95 $ chacun
(pour juin et juillet seulement)

GOURMET NATURE
Supermarché d'aliments naturels
Ginette Désilets
2061, St-Denis
Montréal, Qc
H2X 3K8
(514) 842-8619

FEMMES PROFESSIONNELLES

Parizeau, De Lagrave et Croteau
Avocats & Procureurs
Barristers & Solicitors

François Parizeau
Carole De Lagrave
Nathalie Croteau

4017A, rue Notre-Dame ouest
Montréal (Québec) H4C 1R3
Tél.: (514) 937-9326

Centre de santé psycho-corporelle Phénix enr.
2071, rue St-Hubert bureau: 2
Montréal, Qc H2L 3Z6

Louise Houle
psychothérapie analytique
approche psycho-corporelle
Tél.: (514) 523-5339

Lalonde Champoux
AVOCATES

Droit des Femmes
Mandat d'Aide Juridique accepté
Ste-Foy (418) 658-5569

NICOLE REEVES, M.A.
Psychologue
Psychothérapie Individuelle

Tél.: (514) 274-4645
920, rue Cherrier
Mtl, H2L 1H7

TEL. 934-0841

LOUISE ROLLAND
AVOCATE

UNTERBERG, LABELLE, JENNEAU, DESSUREAULT & Associés
1980 SHERBROOKE OUEST, SUITE 700, MONTRÉAL H3H 1E8

LUCIE CHAPUT
ASSUREUR-VIE

Assurance-vie et revenu invalidité
Rentes, REER, Assurance collective, Planification successorale et financière

Sun Life du Canada
1155, rue Metcalfe, bureau 707 Montréal H3B 2V9
861-2603 Dom: 277-9343

Daoust
Bissonnette
et associés
AVOCATS

1681, rue Rachel est, Suite 26, Montréal (Qc) H2J 2K7
(514) 522.3727
(514) 495.4659

Me Hélène Péloquin
B.A., LL.B.

- Co-propriété indivise et locations d'immeubles
- Artistes pigistes
- Travailleurs (euses) indépendants (tes)
- Élaboration de système comptable
- Tenue de livres manuelle
- Informatique
- Vérification
- Groupes sans but lucratif
- P.M.E.

BERNADETTE JOBIN
COMPTABILITÉ GÉNÉRALE
4290 RUE LAVAL
MONTRÉAL H2W 2J5
849•2530

FEMMES PROFESSIONNELLES

(514) 688-1044

Luce Bertrand M.P.s.
PSYCHOLOGUE
«Une femme à l'écoute des femmes»

PEURS – DÉPENDANCES – CULPABILITÉ
HÉTÉROSEXUALITÉ – HOMOSEXUALITÉ
CROISSANCE – CHEMINEMENT

---

911 av Pratt
Outremont, H2V 2T9 bureau : 737-7699

Monique Panaccio
PSYCHOLOGUE

psychothérapie et psychanalyse

DANIÈLE TREMBLAY

Psychologue
Thérapie individuelle et de couple

Expertise psycho-légale :
agression sexuelle divorce

426 est, boulevard Saint-Joseph,
Montréal, H2J 1J5 **721-1806**

Psychothérapie individuelle
Problèmes liés à l'homosexualité

HÉLÈNE GOSSELIN
Psychologue

831, avenue Rockland, Outremont 651-9963

Marie-France Ouimet

- PSYCHOLOGUE
- PSYCHOTHÉRAPEUTE

4534, rue Earnscliffe
Montréal H3X 2P2 Tél.: 488-5473

---

(514) 522-3195

Diane Girard
Psychologue

1497, boul. Saint-Joseph est (coin Fabre)
Montréal, Québec H2J 1M6

Thérapie individuelle et de groupe

4581 Fabre H2J 3V7
Métro Mont-Royal
524-3289

marie cabana
psychologue

Claudette Isabelle
Sexologue

Counselling individuel
Insatisfaction — doutes
problèmes de fonctionnement

Membre de l'Association des Sexologues du Québec

3919, rue Berri (métro Sherbrooke)
Montréal H2L 4H2 **844-4528**

Dans le silence qui suivit

par Germaine Dionne

Suzanne avait de longues cuisses maigres attachées à des jarretelles qu'elle montrait en s'assoyant. Elle marchait comme elle mâchait, en souplesse, en longs mouvements élastiques et lents. Tous les gars de l'autobus scolaire finissaient un jour ou l'autre par goûter à sa gomme. Suzanne était une fille généreuse.

Moi, assise à l'avant du bus avec celles-qui-ne-frenchaient-même-pas, j'écoutais sans jamais me retourner les soupirs, les longs silences et les rires étouffés du banc du fond.

La langue bien pendue (quoique trop timide pour frencher), j'étais l'auteure du slogan que nous gueulions chaque matin quand Suzanne se faisait aller les fesses du banc du chauffeur au banc du fond: «Suzanne-la-guidoune, Suzanne-la-guidoune!» Depuis septembre, Suzanne recevait l'injure sans broncher.

Un lundi de mai, alors que les filles entamaient les premières syllabes de «Suzanne-la-guidoune», j'ai crié très fort: «Vos gueules!» Les gars n'ont pas ri. Les filles se sont tues.

Dans le silence qui suivit, ses yeux mirent un long moment à se mouiller... à devenir verts. Un vert insoutenable. À part moi, personne n'avait jamais vu le regard vert mouillé de Suzanne. On ne connaissait que ses jarretelles.

Chomedey, mai 1965. On est encore dimanche et c'est toujours aussi plate. Ma mère n'a pas envie de faire le dîner et elle demande à mon frère d'aller acheter des frites et des hot-dogs chez Jos. Mon frère refuse: il paye une pension, ce n'est pas à lui à faire les commissions. C'est donc moi qui irai.

Je déteste aller chez Jos. C'est plein de bums qui s'amusent à faire des farces sur mes gros seins. J'ai quatorze ans, mais j'ai les seins d'une vraie femme. Ça fait longtemps qu'ils sont gros. Ça fait longtemps que je sais plus où les mettre.

C'est juste à trois maisons de chez nous. Jos est derrière son comptoir, serré dans son tablier tout taché de graisse. Si môman voyait à quel point il est sale, elle ne mangerait plus ses patates.

Deux gars en blouson de cuir jouent aux machines à boules et trois autres sont assis à une table derrière moi. Suzanne est coincée sur la banquette entre les deux plus gros. Je sais qu'elle m'a vue.

Je suis debout au comptoir, je n'ose pas poser mes fesses sur le tabouret pivotant. «Cinq patates, six hot-dogs all dressed, deux moutarde seulement s'il-vous-plaît.»

«Pour apporter?»

«Oui, s'il-vous-plaît.» J'entends rigoler derrière moi: «Cé-tu les hot-dogs qui te font pousser les totons d'même?» Jos fait semblant de ne pas entendre et moi je fais pareil.

Jos a peut-être quarante ans et je le trouve gentil. Il est pas du genre à dire des vulgarités aux filles. En fait, il est pas du genre à dire quoi que ce soit. Je pense qu'il n'aime pas ça avoir des bums dans son snack-bar, mais il n'a pas le choix. Les gars péteraient ses vitres et démoliraient son restaurant si Jos essayait de les foutre dehors.

Le rire de Suzanne traîne encore.

J'espérais que Jos me donnerait vite les hot-dogs, mais il est en train de prendre une commande au téléphone. Un des gars s'approche de moi. Il a frôlé mon épaule en s'assoyant sur le tabouret d'à côté. Je fais comme si de rien n'était. Son visage est proche du mien. Il pue l'alcool.

Les yeux rivés sur le comptoir, j'aperçois le billet vert qu'il a lentement fait glisser: «Ça te tente-tu d'monter?» Je lève les yeux et mon regard s'arrête sur l'imitation de sundae au caramel plantée parmi le bric-à-brac d'une étagère. La crème fouettée en plastique est grise et graisseuse. La cerise a été arrachée.

«As-tu peur? Chus pas un maniaque, j'te mangerai pas!»

Ici, ça sent la patate frite, chez nous ça sent le dimanche plate, peut-être qu'en haut ça sent le samedi soir? Tantôt, je vais revenir avec le dîner, on va manger, je vais essuyer la vaisselle, on va relire les journaux du samedi, mon père va s'endormir en regardant *L'heure des quilles* pendant que moi, le regard flou, je rêverai que Gérard Richer m'embrasse.

Je me retourne et je le regarde; il est pas laid. C'est pas mon genre, mais il est pas laid quand même. Ses cheveux sont huileux et lissés, ses yeux sont beaux. Gérard Richer me plaît plus, mais il est trop gêné avec les filles. Si je montais, on pourrait jaser un peu, si j'ai trop peur, je pourrais lui en parler, il me laisserait partir, on deviendrait amis, et... plus tard...? «Aie, j'te parle, réveille! Viens-tu? J'ai pas toute la journée, moé. C't'un vingt piasses vite fait, tu vas pouvoir t'en payer des hot-dogs avec ça!»

Suzanne s'est approchée. «Niaise pas, Phélippe, est pas encore déniaisée, si jamais elle te *stoole* à ses parents, tu vas être dans marde jusqu'au cou.»

«Toé, écrase! C'est à elle à décider.»

«Est trop jeune, j'te dis...»

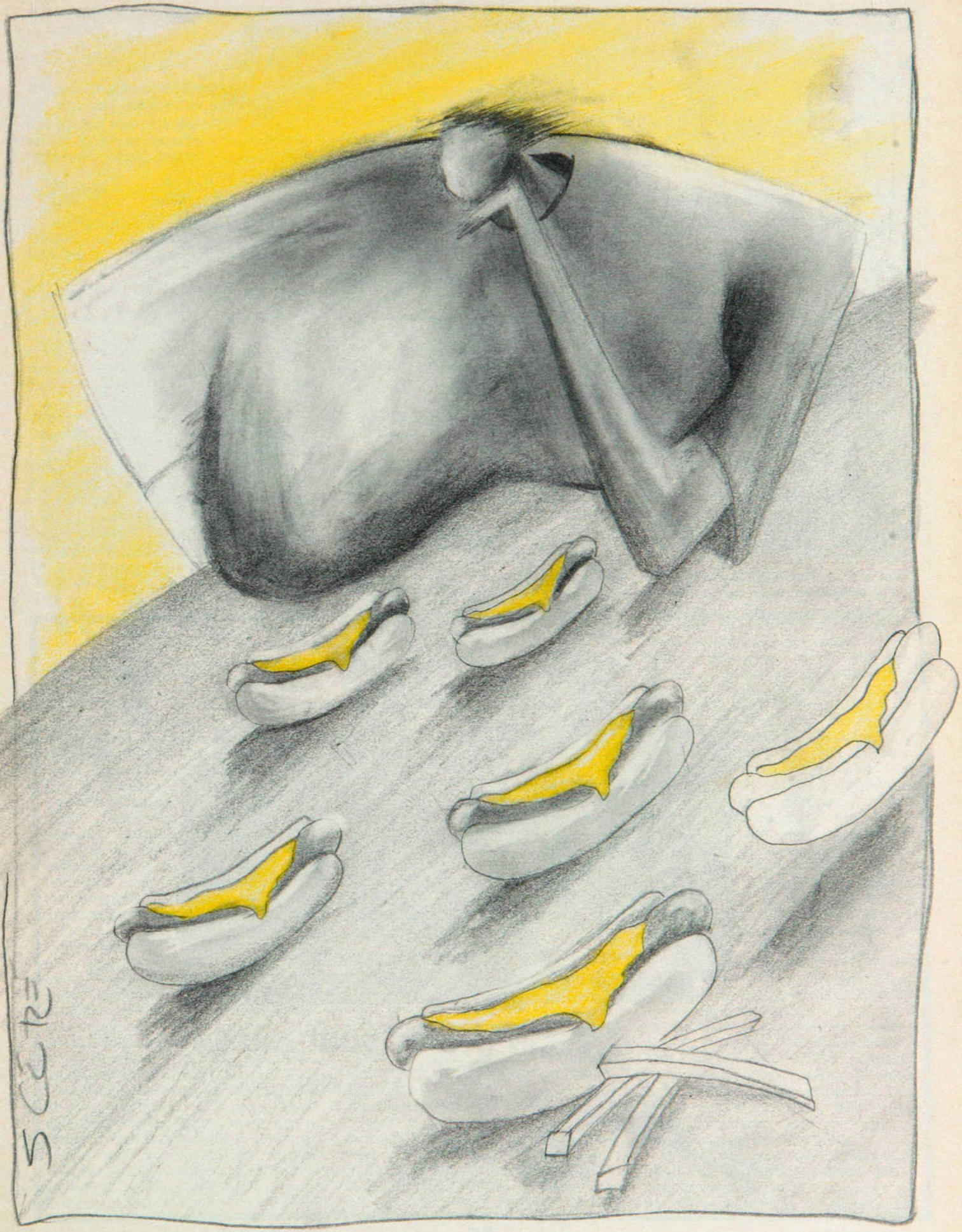
«J'suis pas plus jeune que toi, Suzanne-la-guidoune.»

Les bums s'esclaffent. Mon «Suzanne-la-guidoune» a fait son petit effet. Suzanne, elle, n'a pas bronché. Elle me regarde... J'entends les rires s'éteindre un à un. Dans le silence qui suit, ses yeux mettent un long moment à se mouiller... à devenir verts. Un vert insoutenable. Si je la regarde plus longtemps je vais brailler.

J'ai mis le vingt piastres dans ma poche. Jos raccroche et me dit que ce ne sera pas long. «Aie, Jos, pendant que tu y prépares ça, j'vais aller y montrer quelque chose deux minutes, O.K.?» Les gars rient. Jos lui lance un regard sévère, mais il ne dit rien. Moi, il ne me regarde même pas.

On sort dehors. Ça sent le dimanche. Il ouvre la porte d'à côté et on monte l'escalier; ça pue. Il débarre une porte, l'ouvre, attend que j'entre. Je fais deux pas, je suis entrée. La puanteur me fait reculer. Il me pousse en avant. La chambre est sale, triste, sombre. Il y a un matelas par terre, un lavabo, une commode et deux chaises. Une radio portati-

Illustration: Suzanne Côté


SCARE

ve braille la grande vente chez Dupuis et Frères.

«Envoye, déniaise, j'ai pas toute la journée, moé!» Il est debout près du matelas, en train d'enlever son blouson. J'ai le goût d'être chez nous en train de manger mon hot-dog. Je ne sais plus quoi faire, il n'y a même pas de rideaux aux fenêtres, Michel Louvain chante à la radio. J'aime pas Michel Louvain, j'aime mieux entendre ronfler mon père entre deux abats et rêver à Gérard Richer qui... il est tout nu.

«Tu me l'montres-tu ton cul ou si tu me l'montres pas? Cé pus l'temps de changer d'idée, là, j'ai pas toute la journée, moé. Grouille-toé, si tu veux pas manger tes hot-dogs frettes.»

Il est couché sur moi. Je ne peux plus respirer tellement il m'écrase. Les draps sont tout sales. Chez moi, on dort dans des draps très propres. Ma mère trouve ça important des draps propres. C'est elle qui nous a appris à se frotter les pieds l'un contre l'autre pour faire tomber la petite poussière qu'on aurait pu ramasser de la toilette à notre lit.

Il sent la sueur. Ma mère, ça l'écoeure, la sueur. Quand mes frères «sentent fort», comme elle dit, elles les oblige à prendre leur douche avant de passer à table parce que sinon, elle vomit.

Je crois qu'il l'a rentré. J'ai envie de pleurer. J'ai les dents trop serrées, ça me donne mal aux mâchoires. Je voudrais être avec mes parents, on pourrait regarder les vitrines de centres d'achats, aller faire un petit tour dans les pharmacies; c'est ouvert le dimanche, les pharmacies. Il bouge quatre ou cinq fois, puis il bouge plus. Il se relève. Il lave son pénis au lavabo. Je suis debout moi aussi. J'ai un peu de sang qui coule sur mes cuisses et ça brûle entre mes jambes.

Faut pas que je braille. Je remets mon pantalon sans m'essuyer. Je suis trop gênée pour me laver devant lui. On descend, on entre chez Jos. Suzanne a disparu.

«Pis, comment tu l'as trouvée sa collection de timbres?» Les bums se pâment de rire. Il leur crie: «Vos gueules!»

Mon sac de patates et de hot-dogs m'attend. Jos l'a posé sur le comptoir, juste en face de moi. Il dit, sans me regarder: «Quatre piastres et vingt.» Je fouille dans ma poche, en sors le billet vert que je remets vite dans ma poche pour lui donner l'argent de mon père. Mes mains tremblent, j'oublie la monnaie.

Jos sort: «Aie, ton change!» Je lui tends la main. Jos me regarde à présent. C'est avant qu'il aurait fallu me regarder, Jos.

Je marche vite. Un des bums me crie des saloperies que je ne répéterai pas. Je monte notre escalier lentement. J'ai les dents trop serrées.

«Joualvert! Qu'est-ce que t'as fait donc, ça ben pris du temps?»

«Fallait qu'y change l'huile à patates.»

«Dis-moé donc qu'on va manger des bonnes patates!» Ma mère est contente. Elle aime ça, les bonnes patates.

Je suis assise devant mon hot-dog. J'ai peur de desserrer les dents.

«Qu'est-ce que t'as, donc? As-tu perdu un pain de ta fournée? Tu manges pas?»

Non, môman. C'est pas un pain que ta fille a perdu. C'est sa cerise. Comme le sundae chez Jos. Je dis: «Y a un poil dans mon hot-dog.»

Mon frère se tord. «Ça doit être un poil de la poche à Jos.» Tout le monde rit. Ma mère cherche le poil.

Je lui dis que je ne me sens pas bien, que je vais aller m'étendre. Elle me suit jusqu'à ma chambre. «Les bums t'ont-tu achalée?»

«Ben non, môman, ben non.»

Elle ferme la porte. Je l'entends leur dire: «Cé pas une place pour les filles, c'maudit trou-là! Toé, la prochaine fois, pension pas pension, tu vas y aller pareil, grand flanc mou.»

L'esclavage...



ou la rivalité dans le couple?

Parler pour parler

Réalisation: Gaëtan Lavoie

vendredi 19 septembre à 22h

L'autre télévision

Radio Québec

«Le Déclin de l'empire américain»



Match nul



Dorothée Berryman et Rémy Girard. En médaillon, le réalisateur Denys Arcand

Vraiment génial? Juste ou dépassé? Sexiste ou non? Comment, dans son dernier film, Denys Arcand réinterprète-t-il la guerre des sexes?

par Francine Pelletier

«Tu ne peux pas savoir tout le pouvoir de la victime...», dit Louise Portal à Dominique Michel, toutes deux s'apprêtant à courir le sprint. C'est une des phrases qui m'ont profondément agacée dans *Le Déclin de l'empire américain*. Que Diane (Louise Portal), la féministe du film, aime faire l'amour attachée... pourquoi pas? Il est de plus en plus évident que l'érotisme au féminin n'est pas nécessairement «doux, tendre et rond»[1]. Tant mieux, nous voilà avec un stéréotype en moins. Mais que cela nous réassigne ipso facto au bon vieux rôle de victime-qui-s'ignore-mais-qui-au-fond-adore-ça... et nous voilà replongées non seulement dans le stéréotype mais dans ce que la misogynie a de plus néfaste.

Ce succès sans précédent du cinéma québécois est-il pour autant un film dangereux? Je ne le crois pas. Sexiste par moments, certainement. Parfois inconsciemment, comme dans la phrase de Diane citée plus haut, parfois consciemment, comme avec cette boutade, trop grosse pour ne pas être volontairement provocante: «Quand je pense que vous vous mettez la queue là-dedans!», s'exclame Claude (l'homosexuel de service) devant les autres gars, en parlant du vagin des femmes, ce trou noir plein de microbes. Mais ce n'est pas, à mon avis, un film qui cherche à redorer le blason du phallus masculin (comme j'ai entendu quelques femmes le dire), pas plus qu'il n'annonce la débandade du machisme (comme au moins un homme nous l'a écrit). C'est un film qui jette un regard parfois trop flou et certainement très cynique, mais non sans pertinence, sur les rapports actuels entre les sexes.

Mais tout semble forcé, en commençant par le propos vasouilleux tenu par Dominique Michel sur le déclin de l'empire qu'on connaît, en passant par des dialogues qui ne sonnent pas toujours vrai, des images parfois trop composées, jusqu'à un assemblage de personnes un peu artificiel. (Vous êtes-vous reconnue, vous, dans l'une de ces femmes, dans un de ces hommes au discours typique des années 70? Ces six «yuppies», argentés – ou ces deux jeunes séduits par les vieux – vous ont-ils vraiment touché-e?) C'est comme si, mal à l'aise avec un sujet toujours relativement tabou mais qui lui brûle la langue (le sexe), Arcand devait nous divertir avec un peu d'intellect, de jolis décors, de grosses farces sexistes, de Sida et... de gymnastique! Bref, *Le Déclin* est un fourre-tout de situations qui se veulent à tout prix contemporaines (incluant des féministes aux goûts sexuels inorthodoxes?), mais un fourre-tout trop souvent truffé de clichés... (pas tous très actuels d'ailleurs: le mari baiseur frénétique est un *hit* millénaire!)

Qu'y a-t-il de vrai dans ce film? Le personnage de Louise, joué magnifiquement par Dorothée Berryman; le seul personnage qui soit pluridimensionnel et qui, par conséquent, attire une certaine sympathie. Le seul peut-être qu'Arcand semble traiter avec affection. C'est une «femme au foyer», une personne à part entière, qui aime son mari mais aussi un peu son prof de tennis, qui a du talent pour le piano et les rapports humains et qui voudrait beaucoup croire aux «progrès» de notre ère moderne. Son optimisme est à la mesure de son impuissance, mais aussi de sa capacité d'aimer, d'espérer. À la fin du film, son mari Rémy, le baiseur invétéré, l'implorera à genoux de ne pas le quitter. En Louise, la femme trompée, la «victime» a ici un certain pouvoir, en effet. Mais il s'agit d'une vérité tacite alors que c'était une grossièreté dans le cas de Diane.

D'ailleurs, on peut se demander si Arcand n'est pas un peu dépassé lorsque vient le temps de camper les femmes dans des rôles plus actuels. En effet, les trois

Photo: Films René Malo Inc.

personnages féminins supposément «modernes» – de la jeune étudiante-masseuse intellectuelle (Geneviève Rioux) qui ne s'imaginerait jamais inférieure à un homme, même en le masturbant, aux deux «femmes de tête» (Louise Portal et Dominique Michel) – passent mal la rampe. Leurs textes sont moins touffus et justes, on les *sent* moins. La première est terriblement fade et la deuxième, pleine de contradictions, appartient davantage aux scénaristes qu'à elle-même. Quant à la troisième (Dominique Michel), elle est démesurément «tough»: «Words are cheap, baby...», lance-t-elle en empoignant son jeune amant de main ferme. On se serait passé de cette réplique de mec.

On se serait passé aussi du mépris avec lequel Pierre (Curzi), l'un des quatre hommes, résume, lors d'une petite marche de santé, ce qu'il en est de la libido féminine. Ce qu'il dit n'est pas faux: les femmes rêvent souvent à des nuits agrémentées de fleurs, de champagne et de longues caresses. Mais c'est le dédain imprimé sur son visage, comme son lapidaire «C'est mortellement ennuyant!» (ou quelque chose du genre) qui sont de trop.

Fallait-il vraiment friser la méchanceté (qu'incarnera plus tard la «reine-abeille» Dominique Michel) pour bien nous faire comprendre que malgré l'indéniable attirance des sexes, hommes et femmes forment deux clans distincts, «opposés» justement, qui se rejoignent à peine si ce n'est par le cul?... Car c'est la vérité du film. Mais que de «sparages» avant d'en arriver à un constat aussi majeur.

Ce constat, que les féministes ont été les premières à élaborer, le voilà, dix ans plus tard, réexaminé sous la lentille d'un microscope. Or que voit-on? Une mini-société apparemment en pleine voie d'androgynie, où les hommes cuisinent pendant que leurs blondes se font des muscles. Apparemment, parce que les femmes semblent s'être «masculinisées» plus que les hommes ne se sont «féminisés». Ils maîtrisent désormais l'art du coulibiac et tolèrent plutôt bien le succès de leurs collègues féminines mais, pour le reste, sont demeurés essentiellement les mêmes, c'est-à-dire émotivement absents. Ou, comme dirait mon amie Yolande: «Dans ce film, il n'y a pas un homme qui aime vraiment les femmes et le seul capable de tendresse, c'est l'homosexuel» (autre cliché, soit dit en passant, que ce gay fin et compréhensif consolateur d'hétérosexuelles déçues). Côté changement, il vaut quand même la peine de noter la présence d'un homme, le brusque et pas très sympathique Pierre, qui ne fait pas la différence entre le sexe et l'amour. Une attitude qui, à venir jusqu'à très récemment, était surtout l'apanage des femmes...

Les femmes du *Déclin* sont plus délurées, plus exigeantes que leurs vis-à-vis masculins, car leur apprentissage à elles a été autrement plus difficile, comme le fait remarquer Diane... mais, peut-être moins cyniques, le bonheur leur fait encore plus cruellement défaut qu'aux hommes. Pourtant, elles ne sont pas – malgré la malheureuse phrase de cette dernière – des «victimes», c'est-à-dire des impuissantes. Même Louise, à la fin du film, a une force insoupçonnée au début. Le fait de voir, durant toute la première partie, le clan-femmes en train de se raffermir les muscles est révélateur. Quand elles arrivent enfin au rendez-vous, émergeant de la voiture comme d'un char d'assaut, commando bien huilé, elles sont prêtes à affronter le clan-hommes. Car il s'agit bien d'un match entre deux équipes, pour une fois de forces égales. Un match qui, d'ailleurs, s'avère nul. Hommes: 0. Femmes: 0. Personne, ni les unes ni les autres, ni l'un ni l'autre, ne sort de là gagnant-e-s, plus serein-e-s, avec plus de pouvoir. Est-ce que ce «jeu de la vérité» tronqué leur a au moins appris quelque chose?

Le Déclin de l'empire américain nous laisse sur une telle impression de vide qu'il est difficile de ne pas songer à la théorie d'Élisabeth Badinter, qui suscite actuellement une polémique en France. À savoir: les différences entre les sexes allant s'estompant depuis 20 ans, nous allons vers un nivellement des passions entre hommes et femmes. Alors que, selon Badinter, il y aura, en guise de compensation, plus de tendresse et de communication entre les sexes, Arcand nous laisse devant l'impasse, baignant de surcroît dans un halo nucléaire.

Si *Le Déclin* manque justement de tendresse et de communication, il est quand même digne d'intérêt et, surtout, de nous faire réfléchir. Par exemple, cette difficulté de trouver le ton juste n'est-elle pas autant notre affaire à nous, femmes et hommes de cette fin de siècle, que celle du cinéaste? Bref, je n'arrive pas à être très sévère pour le dernier film de Denys Arcand, malgré ses ratés, ses tics et son parti-pris cynique. Ne serait-ce que parce qu'il nous tient en haleine, tellement sont rares les aveux sur cette sacro-sainte sexualité dont on ne parle jamais.

1/Je pense notamment à l'exposition très controversée qui avait lieu à Rimouski récemment, intitulée *Corps et jouissances – regards de femmes*. Voir l'article de Carole Beaulieu, *Le Devoir*, 30 juin 1986.

Automne

Quelques bonnes nouvelles

Silence, elles tournent, en juin dernier, a été un succès: salles plus remplies, léger surplus budgétaire, Prix du public accordé à Beyond Sorrow, Beyond Pain, *de Agneta Ellers Jarleman et rencontres réussies avec une vingtaine de cinéastes étrangères. Mais l'automne aussi risque d'être intéressant pour les femmes, cinéastes comme cinéphiles.*

par Diane Poitras

En septembre, l'ONF devrait enfin se doter d'une toute nouvelle structure qui privilégierait les femmes cinéastes à l'intérieur de la production française. Ce projet est l'initiative de Georges Dufaux, directeur général du programme français à l'ONF, qui a confié à Josée Beaudet la responsabilité d'enquêter auprès des femmes du milieu du cinéma et de la vidéo pour connaître leurs besoins. Après une série de consultations et de tables rondes, et un atelier de travail de deux jours, madame Beaudet remettait en juin dernier un rapport recommandant la création d'un studio «F», qui serait le pendant francophone du studio «D», d'où sont sortis plusieurs films de femmes cinéastes anglophones, comme *Not a Love Story*, de Bonnie Klein. Ce studio «F» serait donc un lieu de production, mais aussi et surtout de consultation, de rencontres, d'échanges et de perfectionnement «... où se brassent idées et images».

Avant d'appliquer ces recommandations, M. Dufaux désire consulter encore car certaines cinéastes, dit-il, craignent qu'une telle mesure crée un ghetto, un entonnoir où seront acheminés tous les projets soumis par des femmes. L'affaire est à suivre. Par ailleurs, en septembre, l'ONF ouvrira un programme de formation de réalisateur-trice-s, et de technicien-ne-s. La majorité des candidat-e-s accepté-e-s devra être féminine afin de favoriser un certain rattrapage. Un peu d'action positive, quoi!

Pour le groupe de production et de distribution Vidéo Femmes, 1986-87 risque d'être l'année du Japon! Au printemps der-

nier, en effet, deux d'entre elles, Louise et Nicole Giguère, étaient invitées à une tournée japonaise pour présenter leurs vidéos et donner des ateliers de formation à une vingtaine de femmes. Car il semble qu'au Japon, ce berceau de la technologie d'avant-garde, très peu d'artistes indépendant-e-s (et particulièrement peu de femmes) soient formé-e-s en vidéo. L'État, tout absorbé à parfaire son miracle national et à entretenir sa culture traditionnelle, est peu enclin à dispenser ses deniers à ce type de créateur-trice-s. Les Japonaises ont donc difficilement accès à l'équipement et à la formation nécessaire et les quelques productrices actuelles se trouvent fort isolées.

Quant aux productions de Vidéo Femmes, on les a montrées dans trois villes: Tokyo, Kyoto et Osaka. Les Japonaises ont été intéressées surtout par les documents portant sur la violence domestique et sociale, et sur la santé mentale. Des thèmes qui correspondent, semble-t-il, à des préoccupations pressantes dans une société où les femmes perdent souvent leur autonomie en se mariant et vivent avec désarroi l'isolement au foyer. Louise et Nicole Giguère étaient reçues par un collectif, Eaga Sei, qui organise des événements autour des lancements des films de femmes. En retour, Vidéo Femmes compte bien inviter des réalisatrices japonaises à son prochain festival. C'est un rendez-vous au printemps prochain!

Photo: Louise Giguère



Nicole Giguère et le collectif japonais Eaga Sei

Entre-temps, je vous invite à surveiller la sortie, cet automne, du prochain film de Helen Doyle, *Le Rêve de voler*, dont le lancement aura lieu, début novembre, au Festival international de cinéma d'Abitibi-Témiscamingue. Il s'agit d'un moyen métrage «moitié documentaire et moitié conte poétique» écrit par Christiane Duchesne d'après une idée originale de Helen Doyle et chorégraphié par la trapéziste Lorraine Desmarais, de la troupe Le noeud d'erseau. Le film est produit par Lucille Veilleux (Vent d'est), et distribué par Cinéma libre.

Sortira aussi au cours des prochaines semaines, de Yolande Cadrin-Rossignol, *Jean Desprez*, un long métrage docu-drame tourné en vidéo. Le rôle principal est tenu par Jacqueline Auger-Laurent, fille de Jean Desprez, qui jouera aux côtés de Luce Guilbeault et d'Andrée Pelletier. Également distribué par Cinéma libre, le film est produit par La maison des Quatre qui s'apprête à tourner, du 15 septembre à la fin octobre, un long métrage de Mireille Dansereau, *Le Sourd dans la ville*, d'après l'oeuvre de Marie-Claire Blais. Devrait aussi se tourner au cours de l'automne *L'Eau noire*, un long métrage de Brigitte Sauriol coproduit par Les films Vision 4 et L.P.A. (France).

Enfin, bien que ce ne soit pas tout à fait une nouvelle fraîche(!), je vous rappelle que les éditions du Remue-ménage ont publié l'an dernier une anthologie des femmes cinéastes «de 1895 à nos jours» intitulée *Elles Cinéastes, ad lib*. Une précieuse mine de renseignements pour quiconque s'intéresse au cinéma des femmes. On y trouve aussi des textes d'analyse et de réflexion sur les femmes cinéastes, leur évolution, leur place, leurs thématiques, leur apport au langage cinématographique [2].

1/ D'ailleurs, il est à noter que, à cause des délais de publication du numéro de juin de LVR, quelques incongruités se sont glissées dans l'article de Diane Poitras sur Silence, elles tournent, écrit *avant* l'événement. Le film *Le Masseur noir*, d'Ève Bonfanti, rebaptisé entretemps *Noir et blanc*, n'a finalement pas été présenté et, dans *L'Heure de l'étoile*, la scène du suicide avait été coupée entre le festival de Berlin – où D. P. l'avait visionné – et Montréal. Nos excuses. NDLR.

2/ *Elles cinéastes ad lib, 1895-1981*, Thérèse Lamartine, Éd. du Remue-ménage, Montréal, 1985.

UNE LANGUE BIEN VISIBLE



Chemin faisant Le Manitoba ne répond plus **Québec Soft (La musique adoucit les mœurs)** C'est nice de parler des deux manières **Deux rêves d'une nation** Éloge du chiac **Le monde s'en vient à Québec** Zarico **Noah** J'ai besoin d'un nom **C'est l'nom d'la game** La Cabane **L'Acadie, l'Acadie** J'avions 375 ans **La Nuit du 8** Les Potes **Le Reel du pendu** Viens-t'en danser

La Canne à pêche **Pour la suite du monde** Cogne-Dur **La Grande Allure** Panneau réclame **J'ai pas dit mon dernier mot** L'Héritage **La Nuit de la poésie 1980** Le Vieillard et l'Enfant **Félix Leclerc, troubadour** La Drave **Au revoir** Je chante pour... **Le Chanoine Lionel Groulx, historien** La Veillée des veillées **Je chante à cheval avec Willie Lamothe**

Marius Barbeau et le Folklore canadien-français **Marie Uguay** Toutes les photos finissent par se ressembler **Les Traces du rêve** Profession écrivain *Anne Hébert* *Antonine Maillet* *Gabrielle Roy* *Gaston Miron* *Gérard Bessette* *Gratien Gélinas* *Jacques Ferron* *Jacques Godbout* *Marcel Dubé* *Marie-Claire Blais* *Michel Tremblay* *Réjean Ducharme* *Yves Thériault*

Speak White C'était un Québécois en Bretagne, Madame! **Au delà des mots... La Loi sur les langues officielles** Swing la baquaise **Saint-Denis Garneau** Nicole Brossard **Un pays sans bon sens** Une terre ingrate — Rock Carrier se souvient de Sainte-Justine **Les Brûlés** Claude Gauvreau, poète **Germaine Guévremont, romancière** Michelle Lalonde

Disponibles en vidéocassettes dans tous les bureaux de l'Office national du film du Canada. Plusieurs le sont aussi dans une cinquantaine de bibliothèques municipales du Québec.

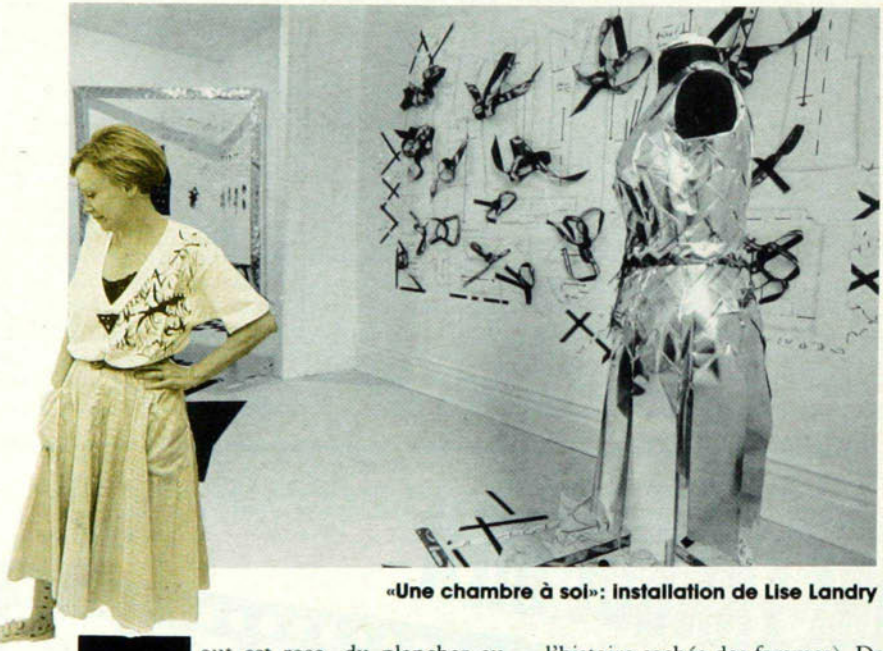
Office national du film du Canada

National Film Board of Canada

Landry et Nantel

Deux chambres à soi

«Une chambre-refuge, certes, mais aussi de quoi vivre, du temps devant soi: tout ce qui a longtemps manqué, entre autres choses, aux femmes qui naquirent douées.»



«Une chambre à soi»: installation de Lise Landry

Photos: Suzanne Girard

Dans Une chambre à soi, *son quatrième ouvrage publié en 1929, la romancière féministe anglaise Virginia Woolf invoquait la nécessité, pour toute femme créatrice, de posséder une place bien à elle. Deux artistes montréalaises, Lise Landry et Lise Nantel, ont choisi de développer ce thème dans une exposition présentée en mai et en juin dans leurs ateliers respectifs. Sylvie Roche, elle-même artiste visuelle, retrace ici l'itinéraire-en-création qui a fait déboucher ces deux femmes «nées douées», parallèlement, sur un concept audacieux et novateur.*

par Sylvie Roche

Tout est rose, du plancher au plafond. Dans cet univers, Lise Landry a choisi de montrer les étapes de la création en élaborant trois «lieux» qui s'interpellent et se complètent: celui de l'imaginaire, celui de l'exécution et celui de la représentation. Le premier s'articule autour d'un livre «sacré» – écritures cousues sous un cadre de plastique tressé – «qui représente la réflexion, la gestation, la finalité». Au centre du second trône la machine à coudre, entourée de retailles, épingles, photos: «c'est le désordre de la création; travail, folie, plaisir, essais.» Dans le troisième lieu «s'exposent» entre autres un mannequin miroitant piqué d'aiguilles et un paravent-miroir sur lequel se dessine peu à peu ce que Lise Landry appelle une «présence».

Dans cet espace à l'image de l'artiste, tous les éléments ont un sens: les boucles qui s'envolent et les entrelacs de mylar et de papier (la réalité et ses envers), les signes à l'encre noire (le plaisir de découvrir le geste), la fenêtre voilée de rose (lien essentiel mais filtré de l'artiste avec l'extérieur), le paravent-miroir (évocation de l'histoire cachée des femmes). De tout cela se dégage quelque chose de sacré, renforcé par l'intimité enveloppante du rose: «Le sacré, c'est une dimension de la chambre à soi qui fait partie de chacune de nous.»

Chez Lise Nantel, c'est encore le processus de création qui est mis en scène. Mais abordé cette fois par le biais du temps qui passe, de la fragilité, des tâtonnements, de la mutation. Rien n'est ni sûr ni évident, tout est à conquérir. Dans ce lieu déconstruit, éclaté, où pénètre partout la lumière, où l'oeil voyage sous le tic-tac obsédant du magnétophone, des escaliers chavirés aboutissent au plafond et à coup sûr, de l'autre côté du miroir, les lapins d'Alice errent, furètent ou piquent un sprint éperdu pour rattraper le temps, les petits objets familiers (rouleaux de fil, mécanismes de montre, etc.) refont le parcours à l'envers pour raviver la mémoire de l'artiste et la nôtre, pour «retrouver ce qui a été occulté dans notre histoire». Ce travail, Lise Nantel l'a voulu «en chantier» tout le temps de l'exposition.

Virginia Woolf mise à part, d'où leur est venue l'idée de cette exposition? «Comme cela se passe habituellement dans ma production, répond Lise Landry, l'idée est née

d'un travail précédent. Dans mon exposition *Éléments Fiction*[1] – qui visait une réflexion sur la culture – un personnage-femme se mettait à l'écriture des tables de la loi et se dédoublait dans sa création. En pensant à cette femme devant sa table, je me suis questionnée sur son lieu de travail. J'ai alors senti la nécessité de parler du mien. Puis, j'ai vu l'intérêt d'une plus grande diversité de "chambres à soi".»

Avec Lise Landry, Lise Nantel avait déjà en commun d'avoir régulièrement transgressé les «lois» artistiques en évoquant l'histoire et la culture des femmes, en utilisant des outils et matériaux généralement réservés aux métiers ou à l'artisanat, en persistant à nommer le nié et à questionner les valeurs.

Lourds passés

Landry et Nantel sont toutes deux dans la quarantaine. Leurs «chambres à soi» prolongent une démarche qui, engagée dès la petite enfance, passant ensuite par la reconnaissance puis l'approfondissement de leur féminisme, a toujours visé à circonscrire un espace «de femmes». À travers une série de chocs successifs, leur histoire se lit entre les lignes de celle du Québec des dernières décennies: contestation étudiante de la fin des années 60, montée du nationalisme québécois et affirmation de notre identité, remises en question initiées par les groupes féministes.

Du monde en couleurs de ses premières années («ma belle boîte de Prismacolor...»), où elle se livrait au pur plaisir de dessiner et de créer des univers avec des poupées (y compris une superfemme capable de tout), Lise Nantel fait le saut dans celui, ô combien plus bousculant, des Beaux-Arts. C'est l'occupation, et la remise en question n'emprunte pas le même langage au masculin et au féminin. Des étudiants prônent la révolte et la politique du pire, d'autres – des femmes surtout – préconisent plutôt une école améliorée, plus impliquante, plus liée au milieu. Lise Nantel voit des gars refuser de s'associer à un comité composé majoritairement de filles «tant que les vagins seraient au pouvoir». Un choc. «Ça a été ma première claque. Jusque-là, je n'associais pas ce que je vivais au fait d'être une femme. J'avais lu Betty Friedan avec un intérêt d'anthropologue. Je n'étais pas une ménagère et je n'étais pas concernée par les batailles de savon.»

Pour Lise Landry, même initiation brutale à la réalité d'un univers à deux voies. Celle qui ne pouvait jusque-là concevoir de limites à l'expression de ses dons (couture, dessin, peinture), l'ex-adolescente autonome et inventive, à l'aise dans un monde où «la moindre des choses était une aventure», se bute à une fin de non-recevoir lorsqu'elle veut s'inscrire en sculpture aux Beaux-Arts. Elle est... trop petite! Insulte. Une autre étudiante, belle et costaude, peint en bleu, rose, mauve, turquoise des tableaux vigoureux, pleins de vie. Elle se débat seule au milieu des critiques: «C'était le féminin qui achalait.»

En 1968-69, lors de sa première exposition à la Galerie 60, Lise Landry présente de grands tableaux proches du pop-art et des plasticiens; des visiteurs décident de ne pas investir dans sa peinture, «craignant que cette jeune artiste ne se marie et n'abandonne sa production». Alors, elle se retire. Dans son atelier et sa production.

D'un revers à l'autre, la conscience sociale des deux artistes s'affirme et s'affiche. Au fil aussi des découvertes heureuses. Lise Nantel verra sa production profondément marquée par l'art populaire accompagnant la montée du nationalisme: «C'était excitant et permissif. J'avais le droit, dans mes bannières par exemple, de faire quelque chose de gratuit. Je pouvais produire des images en jouant avec des tissus plutôt qu'avec la peinture. Et puis, dans l'art populaire, les gens racontaient leur vie...» En travaillant ensuite au livre *Les Patenteux*, «ces gens qui créaient tout à fait en dehors du code artistique», elle découvre le plaisir. La révolte aussi: «J'étais choquée que le monde artistique soit si fermé.»

Avec le féminisme, elle s'aperçoit que là où elle pensait être folle, enfermée dans sa singularité, elle était saine et pas seule. Elle relit Betty Friedan, mais cette fois, pour s'y reconnaître: «J'ai pleuré tout le long; c'était de moi qu'il s'agissait. J'étais révoltée.» En 1980, après quelques années à militer et travailler au sein de groupes de femmes, elle entreprend une maîtrise, «un rêve du passé, des retrouvailles avec moi-même».

Déjà sensibilisée aux inégalités sociales, Lise Landry voit, elle aussi, sa vie bouleversée par le féminisme. D'abord, elle se passionne pour l'écriture des femmes: «J'avais le sentiment d'y lire des choses intimement liées à ma révolte. Mais cette passion me marginalisait puisque, autour de moi, on considérait l'écriture des femmes comme de qualité moindre.» Après son exposition à la Galerie 60, elle joint le Front de libération des femmes du Québec (FLF). «C'est dans le féminisme que j'ai compris mes racines, mon histoire, et les raisons pour lesquelles nos structures pouvaient être différentes. C'est là que j'ai vu que, paradoxalement, l'individualisme est essentiel à la survie.» La démarche a été longue. Elle devait se faire à son rythme.



Photos: Louise Lemieux

«Une chambre à soi»: installation de Lise Nantel

Réinstallées aujourd'hui, les deux «chambres à soi» auraient peut-être un tout autre aspect. Du moins celle de Lise Nantel, qui interroge à présent son choix de présenter un «travail en chantier»: «Il est séduisant de voir un travail en progression, mais cela comporte une certaine facilité: on n'a pas à établir une cohérence, à risquer une manière plus ou moins définitive.» Ce qui, selon elle, rend les productions «achevées» parfois bouleversantes et souvent plus confrontantes, c'est que les choix ont été faits, que ce qu'on a gardé est «plein».

Peut-être. Mais moi, je sais que telles quelles, dans leur mouvance fragile et délibérée, les «chambres» du printemps 86 nous ont conquises et remuées. Parce qu'elles n'étaient pas la transcription littérale d'une pensée féministe mais une expérience liée à de vrais passés, parce que le plaisir de la création et de la recherche formelle n'y était pas relégué au second plan au profit de l'Idée, et parce que le fait inhabituel d'exposer des «chambres à soi» *chez soi*, plutôt que dans les habituelles galeries, avait quelque chose de dérangeant et de touchant.

1/ Galerie Michel Tétreault, Montréal, printemps 1985.

Quinzaine internationale du théâtre

Vol au-dessus d'un poulailler

Des pigeons de Liens de sang *à la poule de* Couteauoiseau, *du corbeau de* Jessica *à* Auspices of Blackbirds, *plusieurs volatiles ont agité l'air de la deuxième* Quinzaine internationale du théâtre de Québec, *en juin dernier. Des troupes professionnelles de 13 pays y ont joué, de façon classique ou expérimentale, des thèmes souvent semblables, et qui ne volaient pas toujours très haut!*

par Josette Giguère



On a passablement critiqué cette Quinzaine 1986 (la première avait eu lieu en 1984). On a dit d'elle qu'elle avait démarré lentement. Que la première semaine présentait peu d'intérêt (je ne suis pas d'accord), alors que les derniers jours avaient offert des morceaux de choix (confondrait-on valeur et exotisme?). On a crié au génie pour *Couteauoiseau*, pièce que j'ai détestée, et on a ignoré celle que j'ai préférée, *Auspices of Blackbirds*. Autrement dit, ma position de spectatrice de bonne volonté différait souvent de celle de la critique officielle. Pourquoi donc?

Pour diverses raisons. Primo, je n'aime pas me sentir agressée, ce que visait sans conteste la pièce belge *Couteauoiseau*, de l'Épigonenteater, ainsi nommée parce qu'au début de la pièce, on égorge *littéralement* une poule. Répétitions interminables de mouvements, rôtissage de la volaille trucidée. La troupe finit par manger le malheureux volatile devant nous. Le sommet est atteint avec une scène de viol conjugal à la suite duquel la femme et l'homme se relèvent et continuent à bouffer comme si de rien n'était. Lorsque je suis sortie, pendant les applaudissements, j'ai remarqué que plusieurs femmes n'avaient pas attendu le dénouement pour quitter la salle.

Secundo, je prends mes distances aussitôt qu'on essaie de manipuler le public, ce qu'a tenté de faire Fred Churchack avec son *Inquest for Freddy Chickan*, hystérique et piailleur. Je croyais pourtant que le théâtre agressif d'interpellation était dépassé.

Tertio, dans mon appréciation, forme et propos sont indissociables. La forme peut être exceptionnelle, mais le fond de l'histoire dépourvu d'intérêt. *Stoeprand*, d'Amsterdam, est à classer dans cette catégorie. Le dispositif scénique était impressionnant et le déroulement du spectacle, sans bavure. Mais le prétexte de l'amour impossible, intellectualisé à outrance et excluant toute femme, faisait vraiment trop «philosophie antique». Dans d'autres cas, le propos peut être valable, mais la mise en forme médiocre. Comme pour *The Land Called Morning*, présentée en marge de la *Quinzaine* par de jeunes Indiens cris de la Saskatchewan. Pièce sympathique s'il en fut, elle ressemblait trop à une «saynète d'école» pour un festival international. Heureusement, il arrive que des œuvres surgissent de la fusion réussie de tous leurs éléments. À ce titre, *Being at Home with Claude* et *Auspices of Blackbirds* sont à garder précieusement en mémoire.

Avec *Being at Home with Claude*, le Québécois René-Daniel Dubois signe un texte étonnant, à la limite de l'irrecevable.



Photo: Michael Cooper

«Jessica»: Makka Kleist, Monique Mojica et Susan Hogan

Il pousse jusqu'à la transcendance l'une des réalités théâtrales les plus sordides qu'il m'ait été donné de voir. Le succès de cette pièce québécoise n'est cependant pas redevable qu'au seul texte. Il est tributaire d'un *tout*. Des comédiens, plus présents que nature, de l'éclairage qui marque le rythme par des éblouissements, des costumes trop vrais, trop fripés, d'un décor à rendre claustrophobe et d'une mise en scène qui laisse place au silence et à l'émotion.

Un autre miracle d'intégrité artistique nous a été servi par le *Nightletter Theater* de San Francisco. Cette troupe, composée d'une cinéaste, d'une linguiste, d'un poète et d'un sculpteur, s'attache à créer des images expérimentales du monde intérieur. À mon avis, le *Nightletter* a présenté, avec *Auspices of Blackbirds*, le morceau le plus intelligent de la *Quinzaine*, le message le plus raffiné, essentiellement iconique. Les mots sont pourtant présents. Ils *apparaissent*, projetés sur un écran latéral, ou pleuvent sur la scène comme les pièces d'un puzzle. Aucun tape-à-l'oeil, tout est en subtilité. Beau, intelligent et mystérieux comme une ouverture sur une autre dimension. Que demander de plus à un spectacle?

Deux autres pièces de la *Quinzaine* méritent également d'être mentionnées, pour des raisons différentes. *Replika VI* de la Pologne, pour l'expression tragique de la douleur d'un peuple qui n'en finit plus de souffrir. Et *Mademoiselle Julie*, mise en scène par Ingmar Bergman, pour le professionnalisme de la troupe suédoise, le décor hyperréaliste et l'interprétation de Gerthi Kulle, qui a su donner à son rôle de cuisinière une dimension supplémentaire.

Du côté des femmes, toutefois, on ne peut pas dire que la *Quinzaine* ait été généreuse. Je me suis même trouvée chanceuse de vivre en Amérique du Nord, compte tenu de la place accordée aux femmes dans les productions qui venaient d'ailleurs. Était-ce là le véritable reflet de contextes sociaux étrangers, ou le résultat des choix du directeur de la *Quinzaine*? (Quoi qu'il en soit, mesdames, la prochaine fois que vous organiserez un festival, incluez donc deux ou trois productions de gars. Vous pourrez ainsi prétendre à l'universel.)

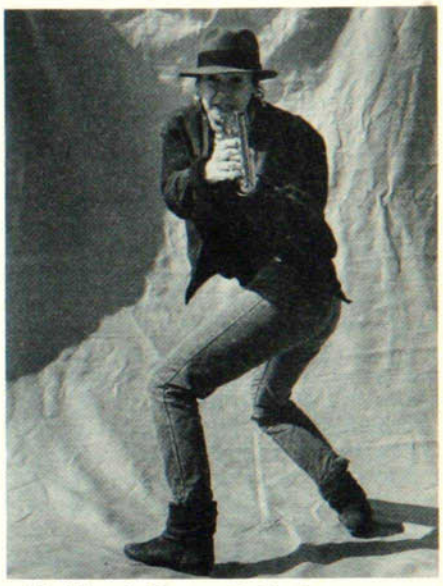
J'avais malgré tout ouvert ma *Quinzaine* avec le spectacle d'une femme, *Wedding in Texas*, créé et interprété par Cathy Jones de la *Codco Theatre Company* de Terre-Neuve. Celle-ci incarne toute une série de personnages délirants dont le dernier, une lesbienne qui vient tout juste de s'accepter, se lance à la poursuite de son amour, partie se marier au Texas. Avec quelques accessoires, un décor réduit et une projection à l'arrière-scène, Cathy Jones réussit à créer un climat où elle parle de choses sérieuses sans avoir l'air d'y toucher. Cette pièce aura été la seule à m'avoir fait rire.

La production du *Passe-Muraille*, *Jessica, A Transformation*, faisait plutôt vibrer la corde de l'espoir. Linda Griffiths a tiré d'un roman de Maria Campbell[1] une dramaturgie qui unifie les mythologies amérindienne et occidentale. Les dieux de la forêt y côtoient la licorne. La pièce est jouée sur trois niveaux de réalité: la quotidienne, où se trouvent les données brutes de l'apparence; la magique, où la sage-femme Vitaline guide Jessica vers le monde des esprits; l'initiatique, où évoluent les esprits de Jessica et où s'effectuera la réconciliation finale. *Jessica*, de Toronto, reste sans contredit la plus intéressante pièce du Canada anglais à la *Quinzaine*. (Elle sera reprise à Ottawa cet automne.)

Liens de sang, production québécoise du *Théâtre de la Commune*, n'a pas reçu l'accueil qu'elle méritait. Elle était pourtant bien montée, comptait une Denise Verville en pleine forme et n'était pas plus traditionnelle que d'autres. Elle s'appuyait en outre sur un prétexte peu habituel: à la fin du siècle dernier, une femme aurait tué son père et sa belle-mère à coups de hache. Cette production avait sans doute le tort de ne pas être étrangère.

Ce qui ne signifie nullement que je n'ai pas su apprécier l'exotisme. C'est ce que j'ai préféré dans *Asinamali – Nous n'avons pas d'argent*: les chants traditionnels intégrés au spectacle de la *Market Theatre Company* d'Afrique du Sud. Rythmes et voix d'hommes en colère, sous un faux couvert de bonhommie, mais ne s'adressant qu'à d'autres hommes, les Blancs. Et Winnie Mandela? Et Sally Mphifé Motlana? Et la *Black Housewife League*[2]? Vous faites du théâtre politique, messieurs, et vos femmes sont absentes de la scène théâtrale? Elles ne sont pourtant pas absentes de la scène politique.

Au total, la *Quinzaine* présentait vingt-deux pièces au programme officiel. J'en aurai vu quatorze, parmi lesquelles j'aurais distribué les mentions suivantes: le prix de l'espoir à *Jessica*; le prix de l'intensité à *Being at Home with Claude*; le prix de l'accomplissement à *Auspices of Blackbirds*; le prix de l'interprétation masculine aux cinq comédiens d'*Asinamali* comme à un seul homme; enfin, le prix de l'interprétation féminine *ex aequo* à Denise Verville et Gerthi Kulle pour leur présence dans une *Quinzaine* qui n'aura pas, en définitive, laissé grand-place aux rôles des femmes.



«Wedding in Texas»: Cathy Jones

1/ Maria Campbell, *Halfbreed*, Goodread Biographies, 1983, 157 p.
2/ Voir l'article de Carole Beaulieu, *Le Devoir*, 8 juillet 1986, p. 8.



«Liens de sang»: Denise Verville et Micheline Bernard

Tanzi

Le ring des sexes

«Le combat du siècle, mesdames et messieurs. Dans quelques instants, vous assisterez au combat qui déterminera le gagnant, ou la gagnante, de la guerre des sexes!»

par Josette Giguère

C'est à peu près en ces termes et tout à fait dans cet esprit que l'arbitre Marcel Leboeuf vous convie à une représentation de *Tanzi*. Cette comédie sportive de Claire Luckham, traduite par Robert Marinier et mise en scène par Lorraine Pintal, était donnée au Studio du Centre national des arts, à Ottawa, en mai 1986. Vous habitez Joliette, ou ailleurs, et n'avez malheureusement pu la voir? Rassurez-vous, la pièce est reprise à Montréal, à l'église Saint-Louis-de-France, du 16 septembre au 8 novembre prochain.

Une comédie sportive, *what's that?* Un mélange de dramatique et de burlesque. Claire Luckham s'est en effet servi d'une manifestation sportive des plus primaires, la lutte, pour nous présenter un divertissement... féministe! Vous avez bien lu. Sur la scène-ring, Tanzi (Nathalie Gascon ou France Labrie) est aux prises avec sa mère (Marie-Denyse Daudelin), son père (Normand Lévesque), le psychologue de l'école (Leboeuf *bis*), sa «meilleure» amie (Annette Garant) et surtout, son champion-de-lutte de mari (Denis Roy ou Jean L'Italien). Perdante aux premiers rounds, Tanzi acquiert tout au long du combat – entendez: de la vie – la force et l'énergie nécessaires pour mettre knock-out ses adversaires.

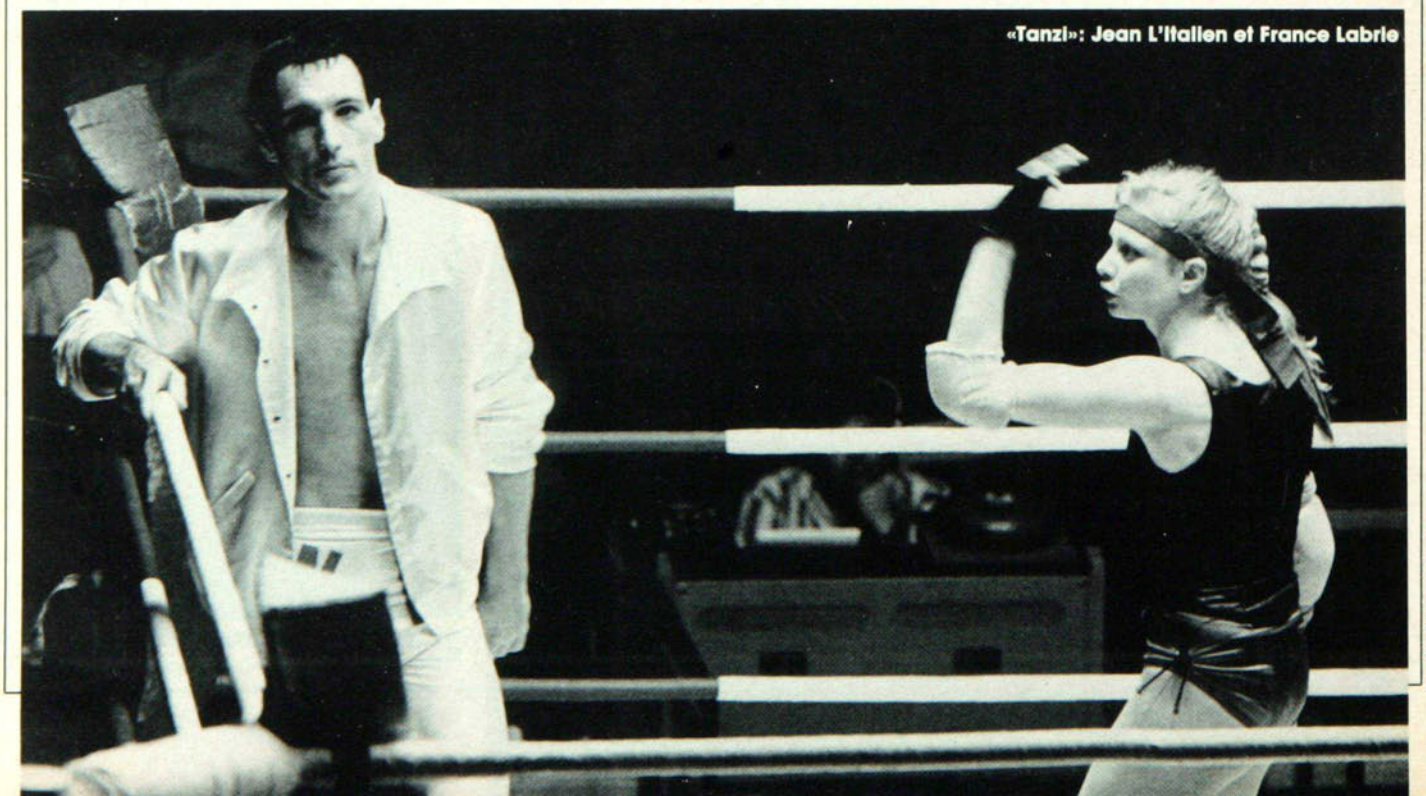
La performance physique est remarquable. En janvier, déjà, la troupe s'entraînait sérieusement à la lutte avec Louis Santerre. L'exploit n'étant pas sans danger, on avait prévu deux couples vedettes: Gascon-Roy et Labrie-L'Italien. Après avoir vu tout ce beau monde mordre le tapis à belles dents, j'ai eu envie de les rencontrer. L'entraînement intensif avait-il eu des répercussions spécifiques? Pour les femmes, l'aventure s'était-elle avérée différente?

Au début, il y a eu les inévitables courbatures et, moins évidents, des maux de tête. Il fallait apprendre à absorber les chocs. Filles et gars ont dû surmonter des peurs similaires, celle de tomber par exemple. Pour sa part, Nathalie Gascon a apprécié d'avoir pu vivre sa violence en cris et en mouvements. France Labrie avoue avoir pris goût à ce jeu plus brutal. Marie-Denyse Daudelin a retrouvé son adolescence et une dynamique d'agressivité qu'elle avait réprimée en vieillissant. Elle garde toutefois ses distances: «Si, devant la violence du show, le monde ne criait pas "chou", je rentrerais chez moi et je prendrais un coup!» C'est loin d'être le cas. Rares sont les personnes qui ne réagissent pas.

Malgré tout l'énergie que les actrices-teurs déploient pour nous faire croire au réalisme des combats, il ne faudrait pas oublier que cette concrétisation de la violence morale demeure du théâtre. Sur la scène, les contacts exigent une entière collaboration entre les protagonistes. Question de confiance, selon Denis Roy; de rythme, selon Jean L'Italien.

L'opposition n'est donc qu'apparente. La victoire également. Tout se passe au niveau de la *re-présentation* qui, elle, agit sur les fantasmes. Aussi, les images qu'on emporte avec soi s'impriment-elles au-delà du spectacle. L'incarnation d'idées féministes dans une manifestation d'art populaire ne peut être que bénéfique. Les idées s'inscrivent alors directement, et aisément, dans la fonction «motivante» des spectatrices-teurs: leur imagination.

Si «popularisation» est pour vous synonyme de crime iconoclaste, abstenez-vous. Sinon, allez encourager Tanzi et avaler, par le fait même, une bonne dose d'optimisme. Vous en sortirez peut-être avec le goût de développer vos propres musculatures, aussi bien celle de la volonté que celle des bras. C'est bon pour le moral de croire, avec Tanzi, que nous ne serons plus jamais perdantes. Et de rire, en plus, de notre naïveté et de notre courage.



«Tanzi»: Jean L'Italien et France Labrie

Photo: René Binet

Livres

Chants d'Orient

Nicolas, le fils du Nil et *Les Chants du Karawane*, Mona Latif-Ghattas, Elias Modern Publishing, Le Caire, 1985.

Récit poétique, *Nicolas, le fils du Nil* retrace la vie quotidienne d'une famille égyptienne durant les années difficiles de Farouck et de Nasser. Mais là n'est pas l'essentiel. L'essentiel de ce récit tient peut-être à sa poésie, au rythme, à la présence des mythes du Nil, des traditions qui transmettent leur signifiance ou leur arbitraire au présent, à l'amour pour Nicolas, le père trop tôt disparu, dont Joe, l'épouse, poursuivra les projets industriels, à la grande surprise familiale. À moins qu'il ne tienne à cet art de travestir le prosaïsme de la vie, de poser et d'esquiver à la fois de graves questions sociales. Mais, comme nous prévient l'autrice, «Réalité ou fiction, peut importe. Aujourd'hui, je raconte pour vous une histoire d'Orient. En Orient, rien n'est fictif. En Orient, même le rêve est réel.» Et Mona Latif-Ghattas, qui, en partant d'Égypte a emporté «le Nil dans ses bagages vers le pays des érables et des neiges», sait merveilleusement bien faire partager ses rêves.

Elle y réussit surtout dans *Les Chants du Karawane*, «traversée poétique... entre le désert et la mer», ces deux miroirs de l'infini, chants au rythme oriental qui s'étonnent que la parole poétique ne sache pas arrêter la guerre, que l'amour ne sache décrypter la passion ou les énigmes du monde. En quête de la «blanche mémoire déshabilleuse de l'infini», ces chants recherchent, derrière la «polyphonie des mondes, chorales de la note originaire», l'unité perdue, que l'on nomme peut-être éternité. Mémoire qui se disperse cependant, pour la beauté du poème, dans le jeu des légendes, des images qui miroitent comme autant de mirages, sortilèges de l'Orient, lieu de toute origine. Chants envoûtants du Karawane, pleurant «seul sur la douleur du monde», mais atténuant les spasmes de la révolte dans l'espoir d'une signification – ou transfiguration – lumineuse qui lui donne un sens, comme dans les mythes ou dans la ferveur d'une prière.

GLORIA ESCOMEL



Mona Latif-Ghattas

Photo: Gloria Escomel

Le nombril vert des machos

L'Acceptation globale, François Benoît et Philippe Chauveau, Éd. Boréal Express, Montréal, 1986, 122 pages.

Si François Benoît et Philippe Chauveau ont écrit leur essai avec un arrière-goût sarcastique, c'était naïvement pour devenir célèbres afin de s'enrichir via les droits d'auteurs. C'est sympathique, quand on connaît la situation des écrivain-e-s au Québec! C'est frais et jeune. Ça parle d'ailleurs de la jeunesse, cet état biologique circonscrit par l'âge. Pour baliser les classes d'âge, les auteurs créent des appellations énormes: les modernistes-globalistes (né-e-s avant 1941), les refus-globalistes (1941-1956) et les accepteurs-globalistes (1956-1966). Le Refus global est la pierre angulaire, comme vous pouvez le constater! L'idée d'expliquer la pseudo-position d'apathie des jeunes (rapportée par les médias) était intelligente. Aux vieilles luttes des classes et des sexes, on substitue une lutte des classes d'âge, une lutte culturelle, donc. Mais leur propos mâle-à-l'aise est plein de grosses farces machistes sur le dos des jeunes femmes (la note finale, entre autres). Il est étonnant que des jeunes hommes aient encore l'attitude de leurs aînés à l'égard des femmes. Pensent-ils trouver ainsi un meilleur job afin d'avoir plus de pouvoir? Hélas, ça marche, semble-t-il. La preuve? La publication de ce ramassis d'idées qui veut excuser une jeunesse qui n'a pas à avoir d'excuses.

FRANCE BOISVERT, 27 ANS

Attention de ne pas attraper la grosse tête, les p'tits gars! Ça n'est pas encore gagné, en dépit des basses flatteries des refus-globalistes des médias, ces vieux et vieilles schnoques qui ne vous passent la pommade que pour tenter de se démarquer du peloton besogneux, scrongneugneux et radoteux des autres *has-been* de la Révolution. Ça n'est pas encore gagné parce que, quelque part, vous avez raté le bateau. Sous la surface vernissée de bons types branchés, on sent grincer les rouages d'un antiféminisme primaire[1]. Dans le miroir que

A L'AFFICHE
AFFICHES, CARTES POSTALES ET PHOTOS DE CINÉMA
AFFICHES IMPORTÉES
AFFICHES ANCIENNES
279 EST, RUE DULUTH
MONTRÉAL
TÉL.: (514) 845-4745
ENCADREMENT ET LAMINAGE

Futon décor
5245 boul. St-Laurent
Montréal 277-8731
DIVAN-LIT COMPLET
FUTON BASE CONVERTIBLE
MOUSSE ET ACCOUDOIRS
299 $



vous tendez aux générations précédentes et à la vôtre, seuls vos chums de gars, vos grands frères et vos popas se reconnaîtront (enlaidis, grossis, maganés, mais après tout c'était là votre propos). Les femmes, elles, pourront repasser... ce qui ne les changera pas beaucoup.

Au moins vos ancêtres – ceux-là qui ont aujourd'hui 30 ou 40 ans – ont-ils été amenés à se remettre en question, lorsque leur blonde s'est poussée avec le beubé sous le bras, en laissant déborder les poubelles, l'évier et la machine à laver. Dans votre cas, il va falloir attendre que *vos* blondes se tannent avant que vous n'accouchiez d'un bouquin qui touche aussi les femmes. D'ici là, les nanties qui s'ignoraient jusqu'à ce que vous leur révéliez leur bonne fortune continueront de travailler au salaire minimum (elles forment la majorité de ce contingent de travailleur-euse-s), d'assister à la précarisation de leurs conditions de travail et de tenir le premier rôle forcé dans un *remake* au quotidien de la bonne vieille pièce *La pauvre-mais-digne-femme-cheffe-de-famille-monoparentale*. Et qu'est-ce qu'on se bidonne!

Nous autres, féministes frustrées sur le «retour d'âge», sommes étonnamment coriaces... À propos, les flos, z'auriez pas une photo à nous envoyer? L'équipe grassement payée de LVR – c'est bien connu, le féminisme fait bien vivre sa femme, et toutes les réunions du comité de rédaction se tiennent au Ritz-Carlton – tiendra bientôt sa partouze annuelle de sorcellerie. Le fétiche du tandem Benoît-Chauveau pourrait y remplacer, pour la séance d'envoûtement, celui, passablement amoché, de Régis Chartrand...

HÉLÈNE LÉVESQUE, 38 ANS

1/ Un peu dépassé, non, le «bavotage» sénile sur le brûlage de soutien-gorges?

Les filles d'Ève

Ève Ruggieri raconte..., Ève Ruggieri, Éd. J'ai lu, Paris, 1985, 345 pages. Réimpression.

Pour qui regarde TVFQ 99, le poste français du câble télévisé, Ève Ruggieri est une figure connue. Elle anime aussi, sur France-Inter, une émission radiophonique quotidienne pendant laquelle, tous les matins, elle «raconte», à partir de documents que lui remettent les recherchistes, les vies de femmes qui ont marqué l'histoire. Réunies en un livre assez volumineux, ces vies, racontées à la manière toute personnelle et émotive d'Ève Ruggieri, sont celles de Greta Garbo, Flora Tristan, Eva Peròn, Mata Hari et Maria Callas.

Ève Ruggieri sait, bien sûr, raconter. Le livre est facile à lire et les personnes/personnages sont bien choisies. Cinq femmes aux personnalités et aux destins exceptionnels. Quatre d'entre elles ont eu une mort prématurée, sinon violente. Quant à Garbo-La-Divine, elle demeure invisible et mystérieuse: «Je ne supporte pas qu'on enferme mon âme dans quelques feuilles de papier.»

Un livre léger, pour mieux connaître ces «stars» qui étaient avant tout des femmes de lutte.

ANNE-MARIE ALONZO

Femmes et folies

Folie d'une femme séduite, Susan Fromberg Schaeffer, Presses de la Renaissance, Paris, 587 pages; *Le Jeu de l'origine*, Marie Bellour, Éd. des Femmes, Paris, 265 pages.

Je viens de lire deux livres aussi différents que possible l'un de l'autre et j'ai envie de parler des deux ensemble, non pas, comme d'habitude, pour

The Highlands Inn



PETITE AUBERGE EN NOUVELLE-ANGLETERRE

À seulement 3 heures de route de Montréal, dans les montagnes blanches du New Hampshire, le HIGHLANDS INN vous offre tout le confort et le charme tranquille d'une gracieuse auberge de campagne. Vous attendent: des montagnes à perte de vue sillonnées de pistes de randonnée; cent acres de terrain privé avec piscine et bain tourbillon (terrains de golf et de tennis à proximité). Des chambres meublées d'antiquités, des pièces communes spacieuses avec foyer, bibliothèque et piano.

Cette année, prenez rendez-vous avec la montagne.

Aubergistes :
Judith Hall
Grace Newman

P.O. Box 118 U
Valley View Lane
Bethlehem, N H 03574
(603) 869-3978

L'Androgyne

LITTÉRATURE LESBIENNE ET FÉMINISTE



DU 3 AU 6 SEPTEMBRE
20% DE RABAIS
SUR TOUTE LA MARCHANDISE

Une liste des nouvelles parutions est publiée trois fois l'an. Abonnement annuel gratuit.

3636, boul. Saint-Laurent, 2e étage
Montréal H2X 2V4. Tél. : 842-4765

«SI TOI AUSSI TU M'ABANDONNES...»

DE **PAULINE HARVEY**
ET **LISE VAILLANCOURT**

DU 11 SEPTEMBRE AU 11 OCTOBRE

EN SCÈNE : **MARKITA BOIES, SUZANNE LEMOYNE, CHANTAL LAMARRE, MARYSE PIGEON, LYNNE ARCHAMBAULT,**

DÉCORS : **CLAUDE GOYETTE,** COSTUMES : **GINETTE NOISEUX,** ÉCLAIRAGES : **DOMINIQUE GAGNON,** DIRECTION MUSICALE : **DIANE LABROSSE,** MISE EN SCÈNE : **LISE VAILLANCOURT,** ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE : **EMMANUELLE BEAUGRAND-CHAMPAGNE**

LIEU DE CRÉATION

THÉÂTRE EXPÉRIMENTAL DES FEMMES

5066, rue CLARK
(coin Laurier) **MONTRÉAL**

DU MARDI AU SAMEDI À **20H30,** DIMANCHE À **15H00**

RÉSERVATIONS : 271-5381

des raisons de commodité journalistique, mais parce que leur rapprochement est en train de faire des étincelles dans ma tête. Il s'agit de *Folie d'une femme séduite*, de Susan Fromberg Schaeffer, roman qui s'inspire d'un fait divers authentique (c'est-à-dire de la réalité), et du *Jeu de l'origine*, de Marie Bellour, récit d'une vie fortement marquée (comme toute vie) par la littérature. Ils ont en commun de nous faire comprendre, de l'intérieur et avec une intensité inouïe, l'expérience d'une femme étiquetée comme «folle».

Susan Fromberg Schaeffer, je n'en avais jamais entendu parler; peut-être est-elle très célèbre aux États-Unis (et même au Québec: l'action de son livre se déroule dans le Vermont et le Québec voisin est souvent évoqué), mais pour moi la découverte de ce roman – son sixième! – a été une véritable révélation. Même en traduction, c'est un chef-d'oeuvre de la prose réaliste, un véritable fleuve (près de 600 pages) à la Tolstoï, un de ces livres dans lesquels on se plonge corps et âme, et dont les personnages finissent par vous devenir aussi familiers et presque aussi importants que vos ami-e-s dans la «vraie vie».

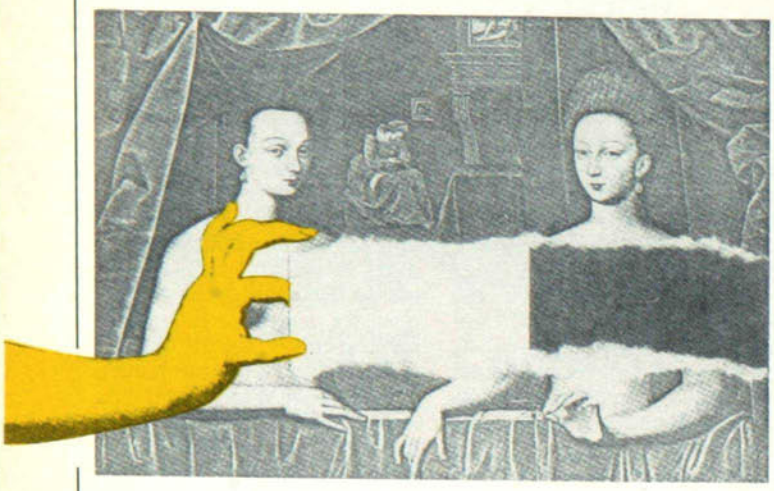
L'histoire racontée est celle d'Agnès Dempster, qui a vécu au début du siècle dans les environs de Montpellier et qui, après une enfance jonchée de catastrophes, tombe désastreusement amoureuse d'un sculpteur de pierres. Sa totale dépendance à l'égard de celui-ci la conduira à commettre un crime et à passer presque tout le reste de ses jours dans un asile d'aliénés. À Vienne, pendant ce temps, la psychanalyse vient de naître et le psychiatre chargé du cas Agnès (qu'il qualifie de «folie d'une femme séduite») fera avec elle quelques pas chancelants dans cette nouvelle «science des rêves». Grâce à son aide, et aussi à celle de deux amies (l'une folle, l'autre pas), Agnès parviendra enfin, au bout de 30 ans d'asile, à ne plus vouloir mourir.

Ne plus vouloir mourir: tel est également le voeu ardent de l'auteure-héroïne du *Jeu de l'origine*. Elle, Marie Bellour, je la connaissais, mais seulement personnellement (c'est la mère d'une amie). Obligée d'interrompre ses études, rendue par la maladie inapte à une vie active, elle décide, aux alentours de la cinquantaine et après un inutile passage sur le divan, de suivre l'exemple de Freud lui-même et de faire une auto-analyse. L'expérience s'étendra sur sept ans et plusieurs milliers de pages de cahier; Marie Bellour reconstitue, dans ce livre unique, les étapes de cette étonnante aventure. Et, paradoxalement, bien qu'il s'agisse là aussi d'une histoire vraie – la vie réelle de la petite fille qu'elle fut –, le résultat est nettement plus «littéraire», moins «réaliste», que *Folie d'une femme séduite*. À partir des mots clés apparus dans ses rêves, à partir des lapsus et des bribes de phrases qui la hantent ou la harcèlent, elle met en place un magnifique tissu d'associations où entrent en jeu tous les personnages de son enfance. Père et mère réels, bien sûr, mais aussi Le Père et La Mère dans les dimensions mythiques que leur attribue le regard de l'enfant, et tous les acteurs fabuleux de ce théâtre qu'est la découverte du monde.

Nous la suivons, la Marie Bellour d'aujourd'hui qui suit la Marie Bellour d'hier, haletantes, comprenant avec elle comment se met en place ce mélange de souffrance et de jouissance qu'est une névrose. Les extraits de ses cahiers, mots magiques qui scintillent comme les bijoux d'un trésor longtemps enfoui, alternent avec des passages théoriques – et pour une fois, la théorie est là non pas pour glorifier sa propre abstraction, mais pour jeter une lumière sur la vie concrète et la faire briller de tous ses feux.

Il peut sembler étrange que je sois sortie revivifiée de ces deux livres sur la détresse et la folie. C'est que j'ai été, d'une part, encouragée par la sérénité et la sagesse qu'atteignent dans la vieillesse, au bout de tant d'années de luttes, les deux «héroïnes» et, d'autre part, émerveillée une nouvelle fois par les noces somptueuses du réel et du littéraire. Non seulement les livres nous donnent-ils à connaître des êtres vivants «couchés par écrit», mais encore nous font voir que nous sommes tou-te-s des romans ambulants!

NANCY HUSTON



*H*ors d'Égypte

Bleus de mine, Anne-Marie Alonzo, Éd. du Noroît, Montréal, 1985, 70 pages.
French Conversation, Anne-Marie Alonzo et Alain Laframboise, Éd. Trois, Laval, 1986.

Après l'écriture fracassante de ses premiers livres, *Geste* et *Veille*, Anne-Marie Alonzo, avec un lyrisme d'une grande beauté, amorce le retour au pays de l'enfance, l'Égypte. Dans *Bleus de mine*, recueil qui lui a valu le Prix Émile-Nelligan 1985, elle réécrit le pays perdu, ses odeurs, le sable et la mobilité. Chant mélodieux où les émotions se lèvent, une à une, pour tenter de circonscrire le lancinant mal de ce pays qui en s'éloignant se mythifie, et le pays neuf où, peu à peu, la sensibilité s'enracine. Il faut lire et relire cette écriture innovatrice, somptueuse, et s'imprégner de la fuite «hors d'Égypte» d'Anne-Marie Alonzo.

French Conversation s'approprie, en toute subjectivité, un tableau anonyme de l'École de Fontainebleau: Gabrielle d'Estrée pince le sein de sa soeur (ou est-ce sa rivale?), toutes les deux torse nu sur fond de pénombre. À partir du tableau déstructuré et re-montré par Alain Laframboise, les mots d'Anne-Marie Alonzo multiplient leurs sens, les images se défaisant et s'imbriquant à l'infini. Voilà un conte moral fantasmatique où l'humour des deux complices est en parfaite osmose. Ce beau livre-objet, tiré à 115 exemplaires seulement, n'est pas disponible en librairie. On peut le commander aux Éditions Trois, 2033, avenue Jessop, Laval H7S 1X3.

MONIQUE ROY

*D*e la guerre

Elle qui traversa le monde, Anne Delbée, Éd. Presses de la Renaissance, 1985.

À droite, un baron sans nom, marchand d'armes, insensible à la misère qu'il provoque. À gauche, une comédienne, la dernière grande tragédienne, Émilia Galéotti, *la* Galéotti. Le ring où ils s'affrontent n'est rien de moins que la planète entière où les personnages d'Anne Delbée applaudissent et huent la guerre.

Elle-même comédienne et metteure en scène, Anne Delbée, connue par sa biographie de Camille Claudel, *Une femme*, décrit dans *Elle qui traversa le monde* un univers déconcertant.

Sûrement très près de l'autobiographie, ce premier roman débute en Grèce où se prend une gageure aux enjeux inimaginables. Autour d'Émilia et du baron défilent Clown, Sannom, l'Ange et Pascal, qui seront

849-1095
Hôtel Méridien
Complexe Desjardins

Nicole Bériault
André Sarrasin

MASSAGE
MASSOTHÉRAPEUTES DIPLÔMÉS

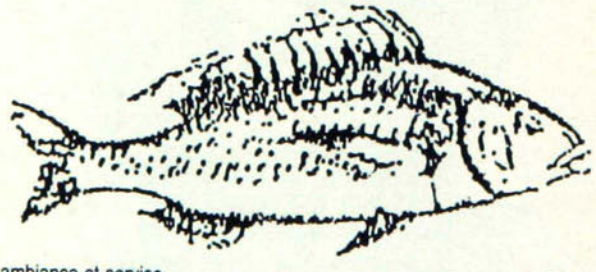
Accès au vestiaire et au sauna gratuit.
Certificat cadeau disponible



LA VIE DOUCE...
et le confort d'un futon de FUTONIA
3933A ST.DENIS — 220 LAURIER O. — 5860 ST.HUBERT
843 4739 270 8175 (mi-avril)

LES 4 ATOUTS DU SYMPOSIUM

VARIÉTÉ
la marée du jour à votre table FRAÎCHEUR



ambiance et service
CHALEUREUX

rapport qualité/prix
AVANTAGEUX

PHAROS TAVERNE DU SYMPOSIUM

À VOUS DE JOUER!

4293 ST-DENIS
MONTRÉAL QUÉBEC
842-0867

leurs partenaires jusqu'à la fin. Leur amitié hasardeuse se transforme de continent en continent, du Moyen-Orient à l'Amérique centrale, dans tous les si nombreux «points chauds» du globe.

Un regard savoureusement subjectif sur la troisième guerre mondiale à travers les yeux d'une femme passionnée, une comédienne qui prend sur elle le destin de toutes les femmes. Malgré certaines descriptions frôlant le Harlequin et une relation quasi masochiste dure à avaler, Anne Delbée crée une atmosphère dont on se détache avec difficulté.

NATHALIE RIEL

La séduction de don Juan

Un homme foudroyé, Dominique Blondeau, Éd. Québec-Amérique, 1985. Prix France-Québec 1986.

Un homme foudroyé, Romain, séducteur et écrivain, nous est



Dominique Blondeau

raconté par Gabrielle, son double, qui partage avec lui son impossible amour pour la peintre vieillissante Gaud Aster. À travers un récit désordonné comme peuvent l'être les souvenirs ou les réflexions, des phrases-méandres qui parfois s'éparpillent, nous nous égarons parmi les changements de points de vue narratif, le chassé-croisé des narrateurs, ces alter ego de l'autrice, et ce faisant, nous pénétrons dans un univers mental dense comme la folie, où les femmes tiennent lieu de miroirs déformants à ce séducteur, qui «peut aussi être une séductrice».

Dans un avant-propos un peu didactique, il nous est dit: «Le roman est parfois le dépotoir des amours illicites de l'écrivain, quand il n'est pas le désert de son impuissance à créer une histoire au détriment d'un amour impossible à cerner.» Celui de Romain, don Juan fasciné, pour une femme de génie, âgée, qui ne peut répondre à sa passion, appartient à ces amours marginales «impossibles à cerner», et capte tout notre intérêt.

Défi au complexe d'Oedipe et aux préjugés, univoque et foudroyant, cet amour tente la plume de Gabrielle. «Ce que j'aimerais, dit-elle à Romain, c'est écrire l'histoire d'un homme prisonnier du désir qui ne mène à rien, croit-on, mais qui mène aussi à un amour impérissable.» Ce que fait Dominique Blondeau, avec ce sens des psychologies complexes qui caractérise tous ses bons romans.

GLORIA ESCOMEL

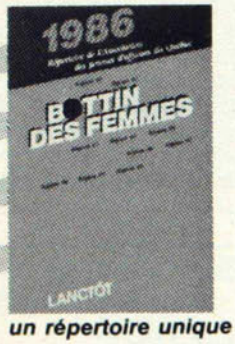
Les technologies au féminin

Femmes et nouvelles technologies, sous la direction de Raymonde Dury, Éd. Labor, Bruxelles, mars 1986.

La crise et les restructurations économiques en cours dans de multiples secteurs ont mis les nouvelles technologies à l'ordre du jour. Colloques régionaux, nationaux et internationaux n'ont pas manqué de faire écho à ce thème «porteur», à un rythme presque affolant. D'ailleurs, en novembre, deux colloques se tiendront en Europe. L'un au Danemark, *Women Challenge Technologies*, où analyses récentes et nouvelles stratégies élaborées par des femmes seront actualisées. L'autre à Londres, *People and Technology*, plus axé sur les préoccupations de la Communauté économique européenne (CEE).

Femmes et nouvelles technologies, publié sous la direction de Raymonde Dury, députée au Parlement européen et administratrice du Centre européen pour Bruxelles, s'inscrit dans la série des ouvrages issus de colloques internationaux, puisqu'il regroupe des chercheures, militantes, etc., de plusieurs pays d'Europe.

Outre l'intérêt, précisément, de ce panorama international, les exposés ajoutent aux résultats de recherches le récit d'expériences et de réflexions concrètes, alimentées par des cas vécus, comme l'action des *Femmes prévoyantes socialistes* ou l'articulation des nouvelles technologies dans la stratégie d'un syndicat. De la *conception* même des techniques utilisées par les entreprises aux *formes d'emplois* associées à ces techniques, en passant par l'évolution des *conditions de travail*, le remodelage de la *formation professionnelle* et l'*action* de différents organismes européens (CEE, CEDEFOP, etc.), à peu près



3,50$
• en kiosque • librairie
• super-marché • tabagie
• dépanneur
• et au siège social
(ajoutez 1.75$ pour la poste)

Le répertoire de l'Association des femmes d'affaires du Québec
376, rue Sherbrooke Est, Montréal, H2X 1E6

un répertoire unique (514) 845-4281

CAFÉ CAMPUS
3315 REINE-MARIE — 735-1259

Du 10 septembre au 20 octobre
VENEZ cueillir vos pommes au verger écolo
JULES BESSETTE
1050, Grande Caroline, Rougemont

tous les aspects importants sont abordés. Et, cette fois, au féminin. Parfois en comparant avec le masculin, pour y voir plus clair.

Ce petit bouquin de 212 pages réunit 32 textes d'autant de collaboratrices-teurs: un incroyable esprit de synthèse! De cette impressionnante quantité de données, le développement de la problématique des nouvelles technologies au féminin souffre quand même un peu. Une bibliographie générale eût corrigé ces lacunes, en nous invitant à aller voir ailleurs... Les Européennes ont raté là une belle occasion de faire connaître aux Québécoises et aux Américaines l'ensemble de leur recherche sur la question. (Moi-même, après un an de recherche à Paris, je découvre encore de nouvelles sources...)

Quoi qu'il en soit, ce livre donnera aux chercheures et travailleuses intéressées aux nouvelles technologies une bonne idée de ce qui se pense, se dit et se fait en Europe, dans les centres de recherche, mais aussi sur le terrain et dans l'entreprise, dans les syndicats et les groupes de femmes... et même à l'ex-ministère français des Droits de la femme, si discrètement aboli par le premier ministre Chirac!

Pour se procurer le livre, envoyer un mandat de 780 francs belges (environ 20 $) à l'ASBL, Centre européen pour Bruxelles, 6, Place de Dinant, 1 000, Bruxelles, Belgique.

DIANE TREMBLAY

*D*oux, le diagnostic

Les Médecines douces au Québec, Monique de Gramont, Éd. Québec/Amérique, Montréal, 1986, 172 pages.

Plus que jamais, la médecine allopathique – ou traditionnelle – devrait écouter les malades et travailler à leur santé plutôt que de servir de distributrice aux multinationales pharmaceutiques. Car l'engouement pour les médecines douces ne vient pas d'une simple mode. Il répond au besoin profond d'une vision globale de la personne. Il démontre aussi la capacité grandissante des gens à se prendre en main et à développer leur sens critique vis-à-vis du pouvoir médical. C'est avec cette première constatation que la journaliste Monique de Gramont, qui signe depuis dix ans des dossiers santé dans *Châtelaine*, nous livre son parcours à travers un monde médical en confrontation, dans *Les Médecines douces au Québec*.

À la lecture du volet «Lettres à mes médecins», toutes retrouveront matière à souvenirs. Par de nombreuses anecdotes, de Gramont illustre clairement les conséquences d'une attitude passive et dépendante vis-à-vis du savoir médical. Une excellente base de réflexion... et de déception. Car on y constate le peu de grandeur de la médecine traditionnelle, avec ses abus de pouvoir et de castonguette; ne diagnostique-t-elle pas trop souvent à la volée ce qu'elle aura compris comme le symptôme d'un malaise distraitement écouté?

Ce «mépris» du discours de la personne malade alimente la popularité des médecines douces (homéopathie, ostéopathie, acupuncture, auriculo-médecine, etc.), plus intéressées à l'énergie de l'individu-e qu'à sa maladie, plus attentives à son histoire, à ses attitudes, aux circonstances de sa maladie, toutes informations jugées indispensables pour la guérison. L'autre volet regroupe des articles publiés entre 1982 et 1985 dans la revue *Châtelaine*. De Gramont y retrace la découverte et l'implantation au Québec des médecines douces. Ici se dégage un certain malaise. En effet, l'auteure critique le système médical actuel, sans toutefois le remettre profondément en question. Elle dénonce les piètres médecins et le harcèlement dont sont victimes les praticienne-s des médecines douces. Mais en aucun moment elle ne semble croire que cette résistance du milieu médical traditionnel puisse provenir du système lui-même. Aussi, c'est avec une certaine confusion qu'elle aborde la légalisation des médecines douces. Certain-e-s pourront en déduire que cette journaliste influente dans le domaine de la santé préconise un contrôle des médecines douces par la Corporation professionnelle des médecins – et cela ne plaira pas à tout le monde! Mais c'est là un long débat...

DENISE PROULX

Cinéma

*M*adame Ripley

Aliens, de James Cameron, scénario de J.C. et Gale Anne Hurd, avec Sigourney Weaver, Carrie Henn, États-Unis, 1986.

Elle est grande, forte, belle, intelligente, courageuse et jamais maquillée. Elle transpire autant dans son maillot de corps Penman's que Rambo dans la jungle vietnamienne et porte la mitrailleuse à la hanche comme d'autres des œillets à la boutonnière. Mais quand l'officière

Lucie Laviolette

Rebirth

Montréal 524-5580

Membre professionnelle de la Corporation des palingénésistes du Québec

STAGE

RESSOURCEMENT EN ART PLASTIQUE

Pour animateur-trice auprès d'enfants de 0 à 5 ans
ou
toute personne s'intéressant à la petite enfance
(parent, étudiant-e, ergothérapeute, psychologue)



STAGE DE 6 HEURES CONSÉCUTIVES
UN SEUL SAMEDI DE 8:30 À 3:30H
AU COÛT DE 18$ PAR PERSONNE



POUR TOUTE INFORMATION, CONTACTER
DOMINIQUE CARREAU TÉL.: (514) 585-7414

La voici!

La Banque de Chercheuses de l'ICREF

C'est un service informatisé de curriculums vitae de chercheuses féministes qui, dans divers domaines, travaillent à l'amélioration de la condition des femmes au Canada.

INSCRIVEZ-VOUS!

ICREF
Institut canadien de recherches sur les femmes
151 Slater, Suite 408
Ottawa, Ontario K1P 5H3
(613) 563-0681

Ripley – alias Sigourney Weaver – déclenche son grand nettoyage, on sent qu'elle a peur et ce n'est pas, contrairement à Rambo, par désir de vengeance et contre d'autres humains. C'est pour sauver Newt (Carrie Henn), une petite fille aussi courageuse qu'elle mais plus cynique, l'unique survivante de la colonie terrienne décimée par les monstrueuses bestioles auxquelles elle, Ripley, a échappé par miracle il y a déjà sept ans, dans *Alien*.

Surtout à cause de Ripley, vous sauterez à pieds joints dans *Aliens*, ce long thriller époustouflant. Les effets spéciaux sont réussis, le scénario bien construit, le rythme à couper le souffle et les rebondissements n'en finissent plus de rebondir... mais l'intérêt du film tient d'abord à ce personnage bien pensé et bien développé (ce qui est rare dans un film d'aventure), et qui, de surcroît, est une femme.

Bonne nature cinématographique, j'ai souvent applaudi les Robin des bois, Tarzan, Indiana Jones, Superman et autres héros nouvellement inter-galactiques. Mais qu'est-ce que j'en avais ras le bol de leurs pâles compagnes! Ripley, l'héroïne symbolique parfaite, à la fois humaine et extraordinaire, m'offre une douce revanche. Avant même de pourchasser au fond de son antre la terrifiante mère pondeuse de toutes les sales bêtes, elle doit soutenir physiquement et moralement ses compagnons – et compagnes – d'armes, garder son sang-froid et prendre le commandement alors que le méchant capitaliste yuppie les mène à la mort et que le stupide militaire responsable de la mission flanche (les hommes d'*Aliens* sont vite dépassés). La salle comble, haletante, l'encourage et hurle de joie quand elle terrasse enfin son ennemie, à force de ruse plutôt que de force brute.



«Aliens»: Ripley (Sigourney Weaver) et Newt (Carrie Henn) affrontant les extra-terrestres

Car *Aliens*, c'est le triomphe, si on peut dire, de l'intelligence et de l'amour (le grand mot!). Parce que les personnages positifs y sont des femmes (Ripley, Newt, la trop brave «marine» Vasquez) et un androïde? Parce que c'est son affection pour Newt qui décuple les forces de Ripley et non un patriotisme débile à la *Rocky IV*? Parce que le duel final est d'abord la lutte de deux mères défendant leurs petits?

Bref, toute féministe et tout parent à la recherche de modèles positifs pour sa progéniture ne saurait rater *Aliens*, ce film de science-fiction pas comme les autres. Faut-il crier au miracle et voir en Cameron, le réalisateur, un avant-gardiste? Pas forcément. Une étude de marché américaine aurait démontré que, dans 80 % des cas, ce sont les femmes qui choisissent le film du samedi soir. Et avec quoi les attire-t-on désormais? Avec des héroïnes, des vraies, complexes et attachantes. Comme Ripley, quoi.

CLAUDE KRYNSKI

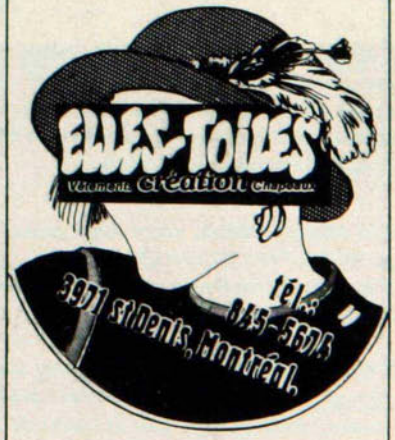
MICRO ORDINATEUR PETITE ÉCHELLE

information
conseil soutien
avant achat

formation
conseil soutien
dépannage
après achat

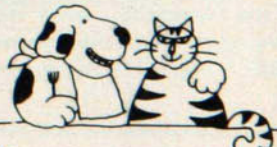
Philippe Ranger
274-4653

COLLECTION D'AUTOMNE



NOUVELLE COLLECTION POUR HOMMES

aliments pour chiens, chats et oiseaux



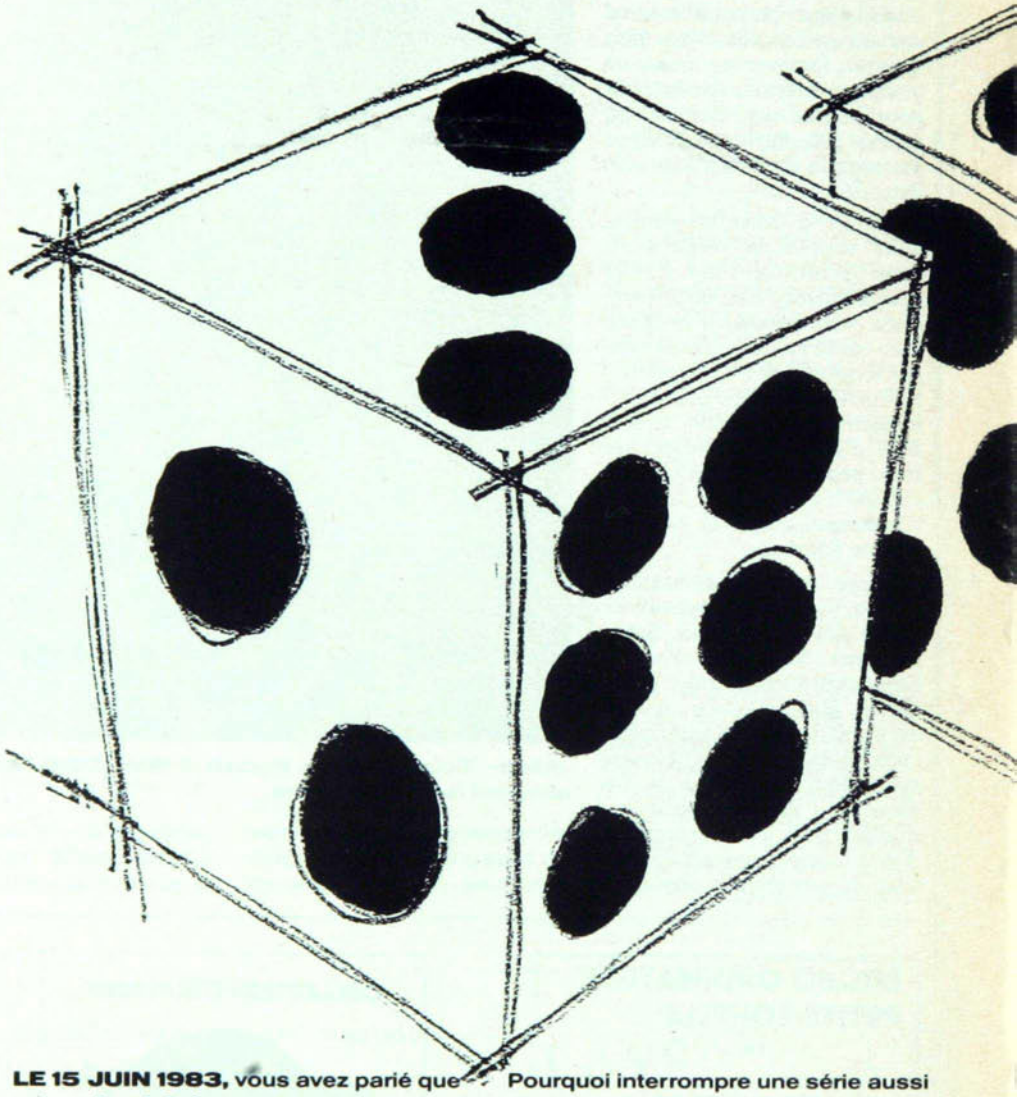
l'heure manger enr.

4358 de la Roche Montréal

521-9491
LIVRAISON GRATUITE

Êtes-vous le genre de fe

Dans **La Vie en rose** d'octobre: **POUVOIR:** la politique municipale vaut-elle la peine d'être envahie? **IRRADIATION:** l'effet réel des rayons gamma sur les vieux poivrons. **HUMOUR:** celles qui ne blaguent pas juste pour rire. **SANTÉ:** portrait des nouvelles toxicomanes. **ET PLUS!** En kiosque dès le 26 septembre.



LE 13 NOVEMBRE 1979, vous avez parié que Claude X..., votre «kick», vous accompagnerait au cinéma pour voir MOURIR À TUE-TÊTE. Vous avez gagné.

LE 3 MARS 1980, vous avez parié que LA VIE EN ROSE, le petit magazine féministe lancé ce jour-là à Montréal, aurait 10 000 lectrices en 2 ans. Vous avez gagné.

LE 10 AOÛT 1981, vous avez parié que vous réussiriez, avec vos copines du syndicat, à ouvrir une garderie de 30 places dans l'hôpital où vous travailliez. Vous avez gagné.

LE 25 DÉCEMBRE 1982, vous avez parié que votre mère apprécierait son abonnement cadeau à LA VIE EN ROSE. Vous avez gagné.

LE 15 JUIN 1983, vous avez parié que votre gérant de banque vous accorderait un prêt de 10 000 $, malgré votre divorce, vos deux enfants à charge et votre statut de pigiste. Vous avez gagné.

LE 8 MARS 1984, vous avez parié que ROSE TANGO remplirait les 3 500 sièges du Paladium de Montréal. Vous avez gagné.

LE 10 JANVIER 1985, vous avez parié qu'Anne, dans LA BONNE AVENTURE, se laisserait enfirouaper par le beau docteur Cordeau. Vous avez gagné.

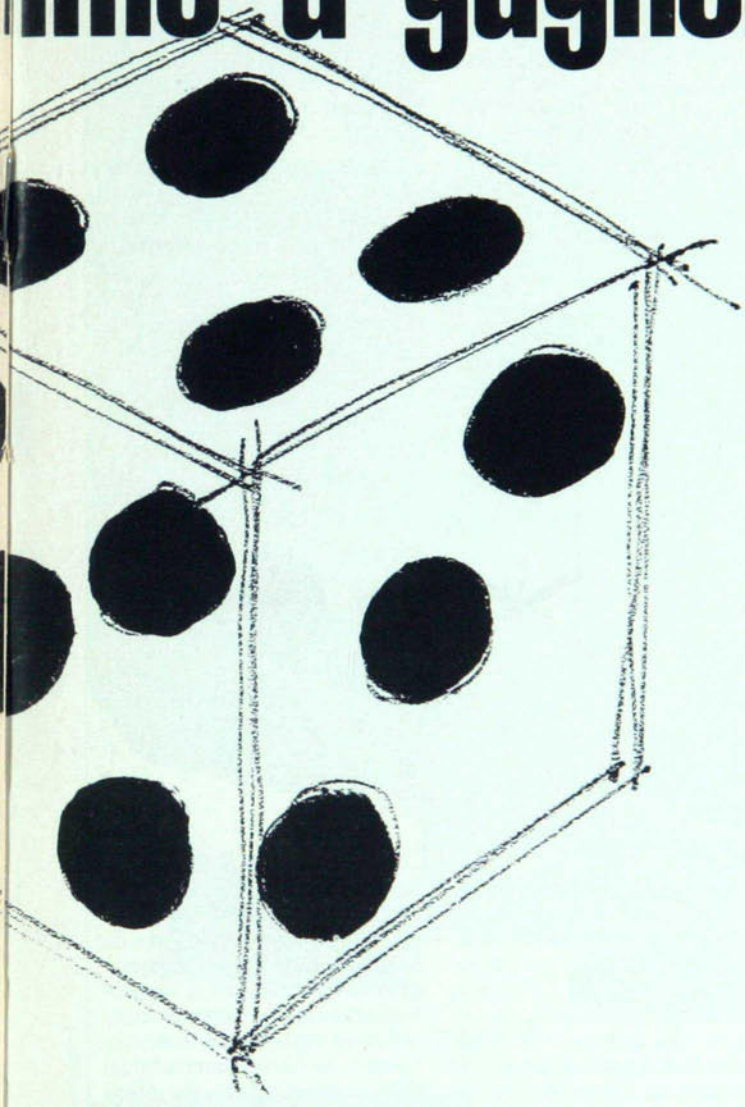
LE 9 MAI 1986, vous avez parié que LA VIE EN ROSE recueillerait – et facilement! – 75 000 $ pour le 2 juin suivant. Vous avez gagné.

Pourquoi interrompre une série aussi chanceuse? Pariez MAINTENANT sur la relance de LA VIE EN ROSE, vous y gagnerez encore. Et vous nous aiderez, inutile de le dire, à atteindre notre objectif réel: 200 000 $. Abonnez-vous ou réabonnez-vous tout de suite, à:

19 $ pour 1 an
33 $ pour 2 ans
45 $ pour 3 ans

Vous recevrez gratuitement, en plus, la jolie pendulette de LA VIE EN ROSE. Mais n'attendez pas trop: nous n'avons plus que quelques centaines de pendulettes! Et surtout, le prix de la (nouvelle) VIE EN ROSE passera en novembre à 24,95 $ pour un an.

nme à gagner vos paris?



Pourquoi interrompre une série aussi chanceuse? Pariez maintenant sur la relance de LA VIE EN ROSE, vous y gagnerez encore!

☐ Nouvel abonnement ☐ Réabonnement à partir du numéro _____

NOM PRÉNOM

ADRESSE

VILLE PROVINCE

CODE POSTAL TÉLÉPHONE

PROFESSION

☐ 1 An/10 numéros 19 $
☐ 2 Ans/20 numéros 33 $
☐ 3 Ans/30 numéros 45 $
☐ Chèque ☐ Visa

☐ À l'étranger 30 $
☐ Par avion 44 $
☐ MasterCard

Numéro de la carte

☐ J'abonne une amie

NOM PRÉNOM

ADRESSE

VILLE PROVINCE

CODE POSTAL TÉLÉPHONE

☐ 1 An/10 numéros 19 $
☐ 2 Ans/20 numéros 33 $
☐ 3 Ans/30 numéros 45 $

☐ À l'étranger 30 $
☐ Par avion 44 $

SVP Allouez de 4 à 6 semaines pour la livraison

CALENDRIER



Photo: Louise Lemieux

MUSIQUE

Top Secret, le nouveau spectacle de Diane Dufresne, aura lieu au Théâtre du Nouveau monde, du 4 au 27 septembre prochain. L'événement sera suivi d'une tournée québécoise et canadienne en octobre et en novembre. Billets en vente au TNM: (514) 861-0563.

THÉÂTRE

Le *Théâtre expérimental des femmes* présente, du 11 septembre au 11 octobre, «Si toi aussi, tu m'abandonnes», de Pauline Harvey et Lise Vaillancourt. À la salle Go, 5066, rue Clark, Montréal. Réservations: (514) 271-5381.

CINÉMA

Le 10e *Festival des films du monde* se poursuit jusqu'au 1er septembre à la Place des Arts et au cinéma Parisien. En compétition officielle: «Loyalties», de la cinéaste canadienne Anne Wheeler; «Laputa», de l'Allemande Helma Sanders-Brahms, qui sera d'ailleurs l'invitée du FFM. Son dernier film traite de la relation amoureuse d'une photographe polonaise et d'un architecte français à Berlin, ville des voyages de Gulliver. En sélection officielle hors concours: «Rosa Luxemburg», de Margarethe Von Trotta (cf. article de Diane Poitras, LVR n° 37), «Fuite vers le nord», d'Ingemo Engström, «Golden Eighties», de Chantal Akerman, «Amère déception», de Christel Buschmann, «Les hommes», de Doris Dörrie. Portraits de femmes révolutionnaires et histoires d'amour. Horaire du festival: consultez les journaux et le programme officiel.



Helma Sanders-Brahms

Le 2e *Festival du cinéma international de Sainte-Thérèse* se tiendra du 17 au 21 septembre 1986 à l'auditorium du cégep Lionel-Groulx, 100, rue Duquet, Sainte-Thérèse. Au programme: plusieurs premières œuvres de jeunes réalisatrices de différents pays. Informations: (514) 430-3120, poste 339.

À voir, au *Cinéma ONF* (Complexe Guy-Favreau): «La bombe en bonus», documentaire de Claire Nadon et Audrey Schirmer sur les jeunes et la menace nucléaire; «Mon corps, c'est mon corps», documentaire de Moira Simpson sur la prévention des abus sexuels à l'égard des enfants; «Mission impossible», documentaire collectif sur le statut des femmes immigrantes au Québec; «On voulait pas des miracles», documentaire d'Irène Demczuk, Suzanne Hould et Ginette Lajoie sur les grèves des travailleuses dans l'industrie du vêtement. Pour l'horaire des projections: 283-8229.

Et à l'*Outremont*: «Anne Trister», de Léa Pool, le mercredi 3 septembre, à 21 h 30; «Sonia», de Paule Baillargeon, le jeudi 25 septembre, à 21 h 15.

La page Calendrier est exceptionnellement aérée ce mois-ci. L'été, ah! l'été! Nous réinvitons les galeries, les centres et groupes culturels, etc., à nous faire parvenir leurs communiqués *deux mois avant la date de parution*. Par exemple, dès le début septembre pour le numéro de novembre.



EXPOSITIONS

À la *galerie Michel Tétreault*, jusqu'au 31 août, on peut voir l'exposition «4e coup d'éclat». Des sculptures de Loly Darcel et de Marie-Josée Lafortune, des photographies de Lucie Lefebvre, des peintures de Marc Leduc et de Louise Masson. Du mercredi au dimanche, et sur rendez-vous, au 4260, rue Saint-Denis, Montréal. Info: (514) 843-5487.

Dans le cadre de la 2e *Annuelle des Cent jours d'art contemporain de Montréal*, jusqu'au 2 novembre, deux événements simultanés: «Lumières: perception-projection», exposition internationale réunissant 44 artistes de huit pays; «Lumières de la ville», exposition de photographies d'amatrices et de professionnelles. Le thème de la lumière est exploré sous toutes ses formes. Au Centre international d'art contemporain de Montréal, Place du Parc, 3575, avenue du Parc (angle Prince-Arthur). Durant les *Cent jours*, une série de parcours (visites guidées de Montréal, à la recherche d'effets de lumière naturelle insolites et spectaculaires) est également offerte. Info: (514) 288-0811.

Photo: Suzanne Girard

Si vous déménagez....

Collez ici l'étiquette portant votre ancienne adresse et votre numéro d'abonnée

Nouvelle adresse

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Code Postal _____

N° d'abonnée _____

S.V.P. Faire parvenir ce formulaire à :
La Vie en rose, 3963 St-Denis, Montréal, QC, H2W 2M4

Nous sommes un outil au service des groupes de femmes qui luttent!

LE THÉÂTRE D'UN TEMPS LTÉE

LA PROMOTION DE LA FEMME SOURCE VIVE DU THÉÂTRE D'UN TEMPS...



Depuis mars 1985, nous présentons la pièce «J'T'AIME BEN QU'TROP» de Jocelyne Beaulieu.

Cette pièce traite de la violence familiale et plus particulièrement de celle faite aux femmes.

Elle se veut un moyen de sensibilisation et de prévention; la violence est un mal social présent autour de nous mais que le monde n'ose pas dépasser ou solutionner...

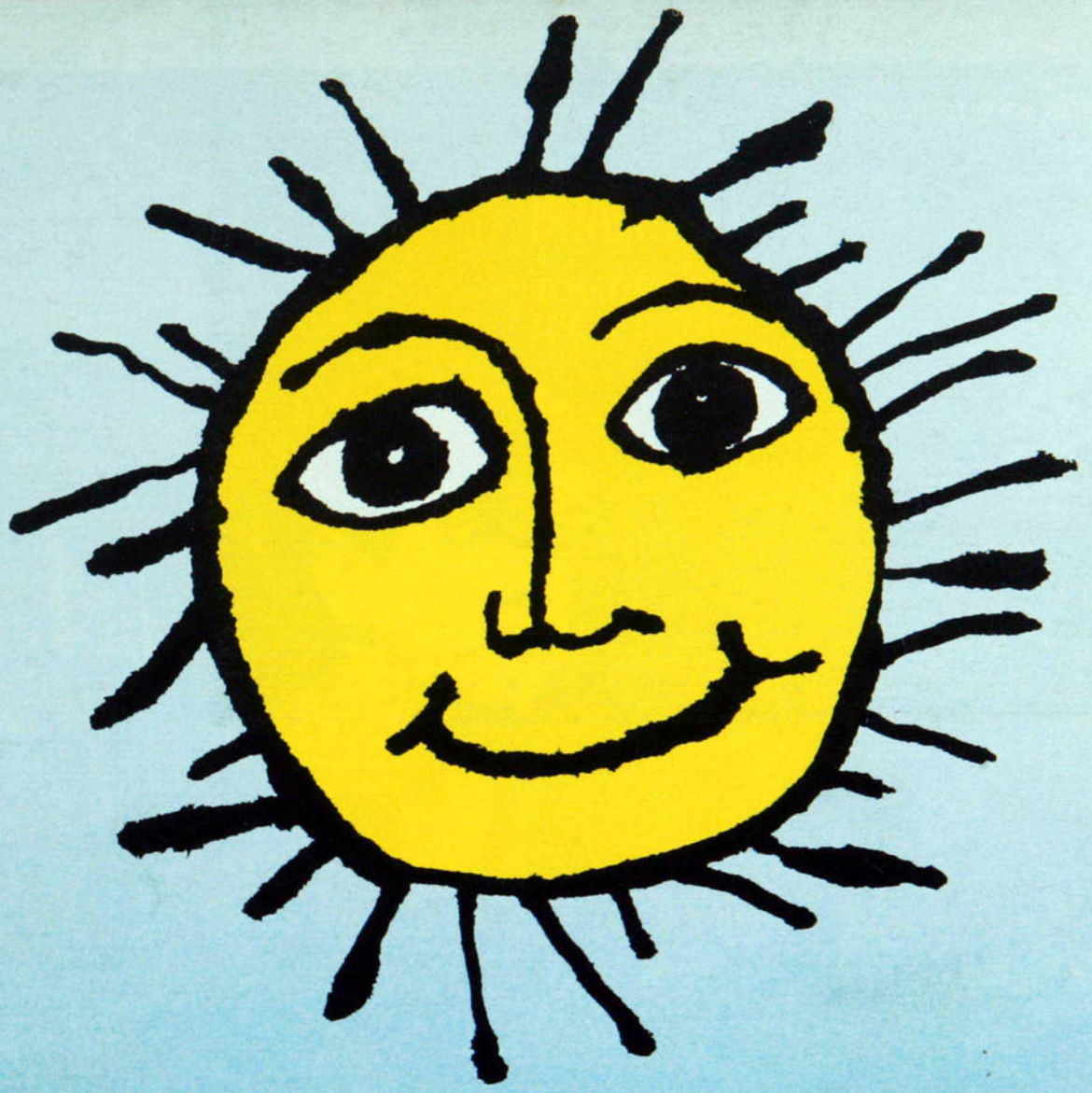
Il est nécessaire que cette pièce connaisse la plus large diffusion possible.

Nous sommes accessibles sur commande.



Pour de plus amples informations, communiquez avec Madeleine Aubin-Lemaire au numéro de téléphone 1-514-277-1584 et/ou C.P. 657, Succursale Desjardins, Montréal, Québec, H5B 1B7.





AMÉLIORER LE QUOTIDIEN

Le quotidien des
services publics.
Celui des femmes
qui y travaillent,
celui des temps partiel,
des malades,
des vieillards
et des étudiant-e-s.
Améliore
notre quotidien !

CSN